



# **Contributions à la guerre en cours**

**La fabrique  
éditions**

## Sommaire

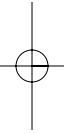
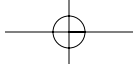
<b>Introduction à la guerre civile</b>	— 9
La guerre civile, les formes-de-vie	— 14
L'État moderne, le sujet économique	— 32
L'Empire, le citoyen	— 58
Une éthique de la guerre civile	— 94
<b>Ceci n'est pas un programme</b>	— 109
<b>... comme science des dispositifs</b>	— 169

© La Fabrique éditions, 2009

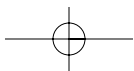
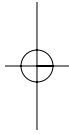
Conception graphique :  
Jérôme Saint-Loubert Bié  
Révision du manuscrit et maquette :  
Alexandre Mouawad  
Impression: Floch, Mayenne  
**ISBN : 978-2-91-337293-1**

**La Fabrique éditions**  
64, rue Rébeval  
75019 Paris  
lafabrique@lafabrique.fr  
**Diffusion : Harmonia Mundi**

*Ces trois textes ont paru dans Tiqqun 2, organe de liaison au sein du Parti Imaginaire, en octobre 2001.*



## **Introduction à la guerre civile**





# Introduction à la guerre civile

**N**ous autres, décadents, avons les nerfs fragiles. Tout ou presque nous blesse, et le reste n'est qu'une cause d'irritation probable, par quoi nous prévenons que jamais on ne nous touche. Nous supportons des doses de vérité de plus en plus réduites, presque nanométriques à présent, et préférons à cela de longues rasades de contre-poison. Des images de bonheur, des sensations pleines et bien connues, des mots doux, des surfaces lissées, des sentiments familiers et des intérieurs intérieurs, bref de la narcose au kilo et surtout: pas de guerre, surtout, pas de guerre. Pour ce qui est exprimable, tout ce

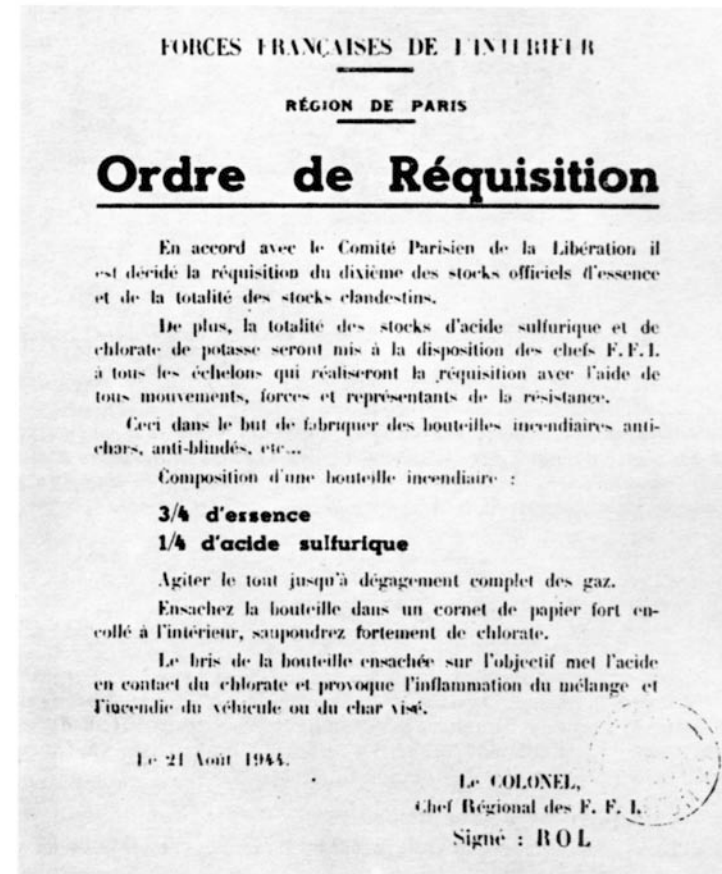
contexte amniotique-assurantiel se réduit au désir d'une *anthropologie positive*. Nous avons besoin que l'on nous dise ce que c'est, «un homme», ce que «nous» sommes, ce qu'il nous est permis de vouloir et d'être. C'est une époque finalement fanatique sur bien des points et plus particulièrement sur cette affaire de l'homme, en quoi l'on sublime l'évidence du Bloom. L'anthropologie positive, telle qu'elle domine, ne l'est pas seulement en vertu d'une conception irénique, un peu niaise et gentiment catho, de la nature humaine, elle est d'abord positive en ce qu'elle prête positivement à l'«Homme» des qualités, des

### Contributions à la guerre en cours

attributs déterminés, des prédicats substantiels. C'est pourquoi même l'anthropologie pessimiste des anglosaxons, avec son hypostase des intérêts, des besoins, du *struggle for life*, rentre dans le projet de nous raser, car elle fournit encore quelques convictions praticables sur l'essence de l'homme.

Mais nous, nous qui ne voulons nous accommoder d'aucune sorte de confort, qui avons certes les nerfs fragiles, mais aussi le projet de les rendre toujours plus résistants, toujours plus inaltérés, à nous, il faut tout autre chose. Il nous faut une anthropologie *radicalement négative*, il nous faut quelques abstractions suffisamment vides, suffisamment transparentes pour nous interdire de préjuger de rien, une *physique* qui réserve à chaque être et à chaque situation sa disposition au miracle. Des concepts brise-glaces pour accéder, *donner lieu* à l'expérience. Pour s'en faire les réceptacles.

Des hommes, c'est-à-dire de leur coexistence, nous ne pouvons rien dire qui ne nous serve ostensiblement de tranquillisant. L'impossibilité de rien augurer de cette implacable liberté nous porte à la désigner selon un terme non défini, un mot aveugle, par quoi l'on a coutume de nommer ce à quoi l'on ne comprend rien, parce que l'on ne *veut* pas comprendre, comprendre *que le monde nous requiert*. Ce vocable est celui de *guerre civile*. L'option est tactique; il s'agit de se réapproprié préventivement ce dont nos opérations seront *nécessairement couvertes*.



**La guerre civile,  
les formes-de-vie**

*Celui qui, dans la guerre civile,  
ne prendra pas parti sera  
frappé d'infamie  
et perdra tout droit politique.*

Solon  
*Constitution d'Athènes*

**1** L'unité humaine élémentaire n'est pas le *corps* – l'individu, mais la forme-de-vie.

**2** La forme-de-vie n'est pas l'*au-delà* de la vie nue, elle est plutôt sa polarisation intime.

**3** Chaque corps est affecté par sa forme-de-vie comme par un clinamen, un penchant, une attraction, un *goût*. Ce vers quoi penche un corps penche aussi bien vers lui. Cela vaut dans chaque situation à nouveau. Toutes les inclinations sont réciproques.

GLOSE: Il peut apparaître au regard superficiel que le Bloom donnerait la preuve du contraire, l'exemple d'un corps privé de penchant, d'inclination, rétif à toute attraction. À l'épreuve, on s'aperçoit que le Bloom ne recouvre pas tant une absence de goût qu'un singulier *goût pour l'absence*. Seul ce goût peut rendre compte des efforts que le Bloom livre positivement pour *se maintenir* dans le Bloom, pour tenir à distance ce qui penche vers lui et décliner toute expérience. Semblable en cela au religieux qui, faute de pouvoir opposer à «ce monde» une *autre mondanité*, retourne son absence au monde en critique de la mondanité, le Bloom cherche dans la fuite hors du monde l'issue d'un monde sans dehors. À toute situation, il réplique-  
ra par le même dégagement, par le même glissement hors situation. Le Bloom est donc ce corps distinctivement affecté d'une pente vers le néant.

**4** Ce goût, ce clinamen, peuvent être conjurés ou assumés. L'assomption d'une forme-de-vie n'est pas seulement le savoir d'un tel penchant, mais la



### Contributions à la guerre en cours

*pensée de celui-ci. J'appelle pensée ce qui convertit la forme-de-vie en force, en effectivité sensible.*

Dans chaque situation se présente une ligne distincte de toutes les autres, une ligne *d'accroissement de puissance*. La pensée est l'aptitude à distinguer et à suivre cette ligne. Le fait qu'une forme-de-vie ne puisse être assumée qu'en suivant sa ligne d'accroissement de puissance comporte cette conséquence : *toute pensée est stratégique.*

GLOSE : À nos yeux tardifs, la conjuration de toute forme-de-vie apparaît comme le destin propre de l'Occident. La manière dominante de cette conjuration, dans une civilisation que nous ne pouvons plus dire nôtre sans consentir à notre propre liquidation, se sera paradoxalement manifestée comme *désir de forme*, comme poursuite d'une ressemblance archétypique, d'une Idée de soi placée devant, en avant de soi. Et certes, partout où il s'est exprimé avec quelque ampleur, ce *volontarisme de l'identité* a eu le plus grand mal à masquer le nihilisme glacé, l'aspiration au rien qui en forme l'axe.

Mais la conjuration des formes-de-vie a aussi sa manière mineure, plus sournoise, qui se nomme *conscience* et en son point culminant *lucidité* ; toutes «vertus» que l'ON prise d'autant plus qu'elles accompagnent l'impuissance des corps. ON appellera dès lors «lucidité» le savoir d'une telle impuissance qui ne contient nul pouvoir de lui échapper.

Ainsi l'assomption d'une forme-de-vie est-elle tout l'opposé d'une tension de la conscience ou de la volonté, d'un effet de l'une ou de l'autre.

*L'assomption est plutôt un abandon, c'est-à-dire à la fois une chute et une élévation, un mouvement et un reposer-en-soi.*

### Introduction à la guerre civile

**5** «Ma» forme-de-vie ne se rapporte pas à *ce que je suis*, mais à *comment je suis ce que je suis*.

GLOSE : Cet énoncé opère un léger déplacement. Un léger déplacement dans le sens d'une sortie de la métaphysique. Sortir de la métaphysique n'est pas un impératif philosophique, c'est une nécessité physiologique. À l'extrémité présente de son déploiement, la métaphysique se ramasse en une injonction planétaire à l'absence. Ce que l'Empire exige de chacun, ce n'est pas qu'il se conforme à une loi commune, mais à son identité particulière ; car c'est de l'adhérence des corps à leurs qualités supposées, à leurs prédicats que dépend le pouvoir impérial de les contrôler.

«Ma» forme-de-vie ne se rapporte pas à *ce que je suis*, mais à *comment je suis ce que je suis*, autrement dit : entre un être et ses «qualités», il y a l'abîme de sa présence, l'expérience singulière que *je* fais de lui, à un certain moment, en un certain lieu. Pour le plus grand malheur de l'Empire, la forme-de-vie qui anime un corps n'est contenue dans aucun de ses prédicats – grand, blanc, fou, riche, pauvre, menuisier, arrogant, femme ou français –, mais dans le *comment* singulier de sa présence, dans l'irréductible événement de son être-en-situation. Et c'est là où la prédication s'exerce avec le plus de violence, dans le domaine puant de la morale, que son échec est aussi le plus jubilatoire : quand, par exemple, nous nous trouvons devant un être entièrement abject mais dont la *façon* d'être abject nous touche jusqu'à éteindre en nous toute répulsion et nous prouve par là *que l'abjection elle-même est une qualité*.

Assumer une forme-de-vie, cela veut dire être fidèle à ses penchants plus qu'à ses prédicats.

### Contributions à la guerre en cours

**6** La question de savoir pourquoi tel corps est affecté par telle forme-de-vie plutôt que par telle autre est aussi dénuée de sens que celle de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. Elle signale seulement le refus, parfois la terreur, de connaître la contingence. A fortiori d'en prendre acte.

GLOSE a: Une question plus digne d'intérêt serait de savoir *comment* un corps s'ajoute de la substance, comment un corps devient *épais*, *s'incorpore* l'expérience. Qu'est-ce qui fait que nous éprouvons tantôt des polarisations lourdes, qui vont loin, tantôt des polarisations faibles, superficielles? Comment s'extraire de la masse dispersive des corps bloomesques, de ce mouvement brownien mondial où les plus vivants passent de micro-abandon en micro-abandon, d'une forme-de-vie atténuée à une autre, selon un constant principe de prudence: ne jamais se porter au-delà d'un certain niveau d'intensité? Comment les corps ont-ils pu se rendre à ce point *transparents*?

GLOSE b: Il y a toute une conception bloomesque de la liberté comme liberté de *choix*, comme abstraction méthodique de chaque situation, conception qui forme le plus sûr antidote contre toute liberté réelle. Car la seule liberté substantielle est de suivre la ligne d'accroissement de puissance d'une forme-de-vie jusqu'au bout, jusqu'au point où elle s'évanouit, libérant en nous un pouvoir supérieur d'être affecté par d'autres formes-de-vie.

**7** La persistance d'un corps à se laisser affecter, en dépit de la variété des situations qu'il traverse, par une *unique* forme-de-vie est fonction de sa fêlure. Plus un corps est fêlé, c'est-à-dire plus sa

### Introduction à la guerre civile

fêlure a gagné en étendue et en profondeur, moins sont nombreuses les polarisations compatibles avec sa survie, et plus il tendra à recréer les situations où il se trouve engagé à partir de ses polarisations familiales. Avec la fêlure des corps croissent l'absence au monde et la pénurie des penchants.

GLOSE: Forme-de-vie, c'est-à-dire: mon rapport à moi-même n'est qu'une *pièce* de mon rapport au monde.

**8** L'expérience qu'une forme-de-vie fait d'une autre forme-de-vie n'est pas communicable à cette dernière, même si elle est traductible; et chacun sait comme il en va des traductions. Seuls sont ostensibles des faits: comportements, attitudes, dires: *ragots*; les formes-de-vie ne réservent pas entre elles de position neutre, d'abri sécurisé pour un observateur universel.

GLOSE: Bien sûr, il ne manque pas de candidats à réduire les formes-de-vie dans l'esperanto objectal des «cultures», «styles», «modes de vie» et autres mystères relativistes. La visée de ces malheureux ne fait, quant à elle, aucun mystère: il s'agit toujours de nous faire rentrer dans le grand jeu unidimensionnel des identités et des différences. Ainsi se manifeste la plus baveuse hostilité à l'égard de *toute* forme-de-vie.

**9** En elles-mêmes, les formes-de-vie ne peuvent être dites, décrites, seulement montrées, nommées, c'est-à-dire dans un contexte nécessairement singulier. Leur jeu, en revanche, considéré localement, obéit à de stricts déterminismes signifiants. S'ils sont pensés, ces déterminismes deviennent des

### Contributions à la guerre en cours

*règles*, alors susceptibles d'amendements. Chaque séquence de ce jeu est délimitée, en chacune de ses extrémités, par un *événement*. L'événement sort le jeu de lui-même, fait un pli en lui, suspend les déterminismes passés, en augure d'autres, d'après lesquels il exige d'être interprété. En toutes choses, nous commençons par le milieu.

GLOSE a: La distance requise pour la description *comme telle* d'une forme-de-vie est proprement celle de l'inimitié.

GLOSE b: L'idée même de «peuple» – de race, de classe, d'ethnie ou de nation – comme saisie massive d'une forme-de-vie a toujours été démentie par le fait que les différences éthiques *au sein* de chaque «peuple» ont toujours été plus grandes que les différences éthiques entre les «peuples» eux-mêmes.

**10** La guerre civile est le libre jeu des formes-de-vie, le principe de leur coexistence.

**11** Guerre parce que, dans chaque jeu singulier entre formes-de-vie, l'éventualité de l'affrontement brut, du recours à la violence ne peut *jamais* être annulée.

Civile parce que les formes-de-vie ne s'affrontent pas comme des États, comme coïncidences entre population et territoire, mais comme des *partis*, au sens où ce mot s'entendait jusqu'à l'avènement de l'État moderne, c'est-à-dire, puisqu'il faut désormais le préciser, comme des *machines de guerre partisans*.

Guerre civile, enfin, parce que les formes-de-vie ignorent la séparation entre hommes et femmes,

### Introduction à la guerre civile

existence politique et vie nue, civils et troupes régulières ;

parce que la neutralité *est encore un parti* dans le libre jeu des formes-de-vie ;

parce que ce jeu n'a ni début ni fin qui se puisse *déclarer*, hors d'une fin physique du monde que nul ne pourrait précisément plus déclarer ;

et surtout parce que je ne sais de corps qui ne se trouve emporté sans remède dans le cours excessif et périlleux du monde.

GLOSE a: La «violence» est une nouveauté historique ; nous autres, décadents, sommes les premiers à connaître cette chose curieuse : *la violence*. Les sociétés traditionnelles connaissaient le vol, le blasphème, le parricide, le rapt, le sacrifice, l'affront et la vengeance ; les États modernes déjà, derrière le dilemme de la qualification des faits, tendaient à ne plus reconnaître que l'infraction à la Loi et la peine qui venait la corriger. Mais ils n'ignoraient pas les guerres extérieures et, à l'intérieur, la disciplinarisation autoritaire des corps. Seuls les Bloom, en fait, seuls les atomes frileux de la société impériale connaissent «la violence» comme mal radical et unique se présentant sous une infinité de masques derrière lesquels il importe si vitale de la reconnaître, pour mieux l'éradiquer. En réalité, la violence existe pour nous *comme ce dont nous avons été dépossédés*, et qu'il nous faut à présent nous réapproprier.

Quand le Biopouvoir se met à parler, au sujet des accidents de la route, de «violence routière», on comprend que dans la notion de violence la société impériale ne désigne que sa propre vocation à la mort. Elle s'est forgée là le concept négatif par quoi elle rejette tout ce qui en elle est encore porteur d'intensité. De plus en plus expressément, la société impériale se vit elle-même, dans tous ces aspects,

### Contributions à la guerre en cours

*comme violence.* Et c'est, dans la traque qu'elle lui livre, son propre désir de *disparaître* qui s'exprime.

GLOSE b : ON répugne à parler de guerre civile. Et lorsque tout de même ON le fait, c'est pour lui assigner un lieu et la circonscrire dans le temps. Ce sera «la guerre civile en France» (1871), en Espagne (1936-1939), la guerre civile en Algérie et peut-être bientôt en Europe. On remarquera à l'occasion que les Français, suivant leur naturel émasculé, traduisent l'américain «Civil War» par «Guerre de Sécession», pour mieux signifier leur détermination à prendre inconditionnellement le parti du vainqueur partout où c'est aussi celui de l'État. Cette habitude de prêter un début, une fin et une limite territoriale à la guerre civile, bref: d'en faire une exception au cours normal des choses plutôt que d'en considérer à travers le temps et l'espace les infinies métamorphoses, on ne peut s'en déprendre qu'en élucidant la manœuvre qu'elle recouvre. Ainsi se rappellera-t-on que ceux qui, au début des années soixante, prétendirent liquider la guérilla en Colombie firent préalablement appeler «la Violencia» (la Violence) l'épisode historique qu'ils voulaient clore.

**12** Le point de vue de la guerre civile est le point de vue du politique.

**13** Lorsque deux corps affectés, en un certain lieu, à un certain moment, par la même forme-de-vie viennent à se rencontrer, ils font l'expérience d'un pacte objectif, antérieur à toute décision. Cette expérience est l'expérience de la *communauté*.

### Introduction à la guerre civile

GLOSE : Il faut imputer à la privation d'une telle expérience ce vieux fantasme de métaphysicien qui hante encore l'imaginaire occidental: celui de la communauté humaine, aussi connue sous le nom de *Gemeinwesen* par un certain public para-bordiguiste. C'est bien parce qu'il n'a accès à aucune communauté réelle, et donc en vertu de son extrême séparation, que l'intellectuel occidental a pu se forger ce petit fétiche distrayant: la communauté humaine. Qu'il prenne l'uniforme nazi – humaniste de la «nature humaine» ou la défroque baba de l'anthropologie, qu'il se replie sur l'idée d'une communauté de la puissance soigneusement désincarnée ou s'élançe tête baissée dans la perspective moins raffinée de l'homme total – celui qui totaliserait l'ensemble des prédicats humains – c'est toujours la même terreur d'avoir à penser sa situation singulière, déterminée, *finie* qui va chercher refuge dans le fantasme reconfortant de la totalité, de l'unité terrestre. L'abstraction subséquente peut s'appeler multitude, société civile mondiale ou genre humain, cela n'a aucune importance: c'est l'opération qui compte. Toutes les récentes âneries sur LA société cyber-communiste et L'homme cyber-total ne prennent pas leur essor sans une certaine opportunité stratégique au moment même où mondialement un mouvement se lève en vue de les réfuter. Après tout, la sociologie était bien née tandis qu'apparaissait au cœur du social le conflit le plus irréconciliable qui ait jamais été, et là même où ce conflit irréconciliable, la lutte des classes, se manifestait le plus violemment, en France, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle; et autant dire: en réponse à cela.

À l'heure où «la société» elle-même n'est plus qu'une hypothèse, et pas des plus plausibles, prétendre la défendre contre le fascisme latent de toute communauté est un exercice de style trempé de mauvaise foi. Car qui, aujourd'hui, se réclame encore de

### Contributions à la guerre en cours

«la société» sinon les citoyens de l'Empire, ceux qui font *bloc*, ou plutôt ceux qui font *grappe* contre l'évidence de son implosion définitive, contre l'évidence ontologique de la guerre civile ?

## 14 Il n'y a de communauté que dans des rapports singuliers. Il n'y a jamais la communauté, il y a de la communauté, qui circule.

GLOSE a: La communauté ne désigne jamais un ensemble de corps conçus indépendamment de leur monde, mais une certaine nature des rapports entre ces corps et de ces corps avec leur monde. La communauté, dès qu'elle veut s'incarner en un sujet isolable, en une réalité distincte, dès qu'elle veut matérialiser la séparation entre un dehors et son dedans, se confronte à sa propre impossibilité. Ce point d'impossibilité, c'est la communion. La totale présence à soi de la communauté, la communion, coïncide avec la dissipation de toute communauté dans les rapports singuliers, avec son absence tangible.

GLOSE b: Tout corps est en mouvement. Même immobile, il vient encore en présence, met en jeu le monde qu'il porte, va vers son destin. Aussi bien, certains corps *vont ensemble*, tendent, penchent l'un vers l'autre: il y a entre eux de la communauté. D'autres se fuient, ne se composent pas, jurent. Dans la communauté de chaque forme-de-vie rentrent aussi des communautés de choses et de gestes, des communautés d'habitudes et d'affects, une communauté de pensées. Il est constant que les corps privés de communauté sont aussi par là privés *de goût*: ils ne voient pas que certaines choses vont ensemble, et d'autres pas.

### Introduction à la guerre civile

## 15 La communauté n'est jamais la communauté de ceux qui sont là.

GLOSE: Toute communauté est à la fois *en acte et en puissance*, c'est-à-dire que lorsqu'elle se veut purement en acte, par exemple dans la Mobilisation Totale, ou purement en puissance, comme dans l'isolement céleste du Bloom, *il n'y a pas* de communauté.

## 16 La rencontre d'un corps affecté par la même forme-de-vie que moi, la communauté, me met en contact avec ma propre puissance.

## 17 Le sens est l'élément du Commun, c'est-à-dire que tout événement, en tant qu'irruption de sens, instaure un commun.

Le corps qui dit «je», en vérité, dit «nous».

Le geste ou l'énoncé dotés de sens découpent dans la masse des corps une communauté *déterminée*, qu'il faudra d'abord assumer pour pouvoir assumer ce geste, cet énoncé.

## 18 Lorsque deux corps animés, en un certain lieu, à un certain moment, par des formes-de-vie l'une à l'autre absolument étrangères viennent à se rencontrer, ils font l'expérience de l'*hostilité*. Cette rencontre ne fonde aucun rapport, atteste plutôt le non-rapport préalable.

L'*hostis* peut bien être identifié et sa situation connue, lui-même ne saurait être connu, c'est-à-dire connu *comme singulier*. L'*hostilité* est précisément l'impossibilité de se connaître comme singuliers pour des corps qui ne peuvent d'aucune façon se composer.

### Contributions à la guerre en cours

Connue comme singulière, toute chose échappe par là à la sphère de l'hostilité, devient amie ou ennemie.

**19** Pour moi, l'hostis est un néant qui exige d'être anéanti, soit en cessant d'être hostile, soit en cessant d'exister.

**20** L'hostis peut être anéanti, mais l'hostilité, en tant que sphère, ne peut être réduite à rien. L'humaniste impérial, celui qui se flatte que «rien de ce qui est humain ne lui est étranger», nous rappelle seulement quels efforts lui furent nécessaires pour se rendre à ce point étranger à lui-même.

**21** L'hostilité se pratique diversement, avec des résultats et des méthodes variables. Le rapport marchand ou contractuel, la diffamation, le viol, l'insulte, la destruction pure et simple se rangent d'eux-mêmes côte à côte: ce sont des pratiques de *réduction*; à la limite, ON le comprend. D'autres formes de l'hostilité prennent des chemins plus tortueux et par là, moins apparents. Ainsi du potlatch, de la louange, de la politesse, de la prudence, de l'hospitalité, que l'ON reconnaît plus rarement comme autant de pratiques d'*aplatissement*; ce qu'elles sont pourtant.

GLOSE: Dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste ne parvient pas à s'expliquer qu'en latin *hostis* ait pu à la fois signifier «étranger», «ennemi», «hôte» et «celui qui a les mêmes droits que le peuple romain», ou encore

### Introduction à la guerre civile

«celui à qui me lie un rapport de potlatch», c'est-à-dire un rapport de réciprocité *contrainte* dans le don. Il est pourtant bien évident que le droit, les lois de l'hospitalité, l'aplatissement sous un tas de cadeaux ou sous une offensive armée sont autant de façon d'*effacer* l'hostis, de lui interdire d'être pour moi rien de singulier. Ainsi, je le cantonne dans son étrangeté; il n'appartient qu'à notre faiblesse de refuser de l'admettre. Le troisième article du *Projet de paix perpétuelle*, dans lequel Kant envisage les conditions de la désintégration finale de toutes les communautés particulières et de leur réintégration formelle dans l'État universel, énonce pourtant sans équivoque: «Le droit *cosmopolite* doit se restreindre aux conditions de l'*hospitalité* universelle». Plus près de nous, Sebastian Roché, concepteur méconnu de la notion d'«incivilité», doctrinaire français de la tolérance zéro, héros de la République impossible, n'a-t-il pas titré son dernier livre, publié en mars 2000, du nom de son utopie: *La société d'hospitalité?* Sebastian Roché lit-il Kant, Hobbes, *France-Soir* ou directement dans les pensées du ministre de l'Intérieur?

**22** Rien de ce que l'on recouvre habituellement du nom d'«indifférence» n'existe. Soit une forme-de-vie m'est inconnue, auquel cas elle n'est rien pour moi, *pas même indifférente*. Soit elle m'est connue et existe pour moi *comme si* elle n'existait pas, auquel cas elle m'est simplement, et de toute évidence, *hostile*.

**23** L'hostilité m'éloigne de ma propre puissance.

### Contributions à la guerre en cours

**24** Entre les latitudes extrêmes de la communauté et de l'hostilité s'étend la sphère de l'amitié et de l'inimitié. L'amitié et l'inimitié sont des notions éthico-politiques. Que l'une et l'autre donnent lieu à d'intenses circulations d'affects, cela prouve seulement que les réalités affectives sont des objets d'art, que le jeu des formes-de-vie peut être *élaboré*.

GLOSE a : Au milieu de la collection plutôt fournie des moyens que l'Occident aura mis en œuvre contre toute communauté, il en est un qui occupe depuis le XII<sup>e</sup> siècle environ une place à la fois prédominante et insoupçonnable : je veux parler du concept d'*amour*. Il faut lui reconnaître, au travers de la fausse alternative qu'il a fini par imposer partout (« tu m'aimes ou tu m'aimes pas ? »), une sorte d'efficacité assez redoutable pour ce qui est de masquer, refouler, pulvériser toute la gamme hautement différenciée des affects, tous les degrés par ailleurs criants des intensités qui peuvent se produire au contact des corps. Avec cela, c'est toute l'extrême possibilité d'élaboration des jeux entre formes-de-vie qu'il aura servi à réduire. Assurément, la misère éthique présente, qui fonctionne comme une sorte de permanent chantage au couple, lui doit beaucoup.

GLOSE b : Pour preuve de ce qui précède, il suffira de se rappeler comment, tout au long du processus de « civilisation », la criminalisation de toutes les passions est allée de pair avec la sanctification de l'amour comme seule et unique passion, comme *la* passion par excellence.

GLOSE g : Naturellement, cela vaut pour la notion d'amour elle-même, et non pour ce que, contre ses propres desseins, elle aura tout de même permis. Je ne

### Introduction à la guerre civile

parle pas seulement de quelques perversions mémorables, mais aussi du petit projectile « je t'aime », qui est *toujours* un événement.

**25** L'ami est celui à qui me lie une élection, une entente, une *décision* telle que l'accroissement de sa puissance comporte aussi l'accroissement de la mienne. L'ennemi est, de manière symétrique, celui à qui me lie une élection, une mésentente telle que l'accroissement de ma puissance exige que je l'affronte, que j'entame ses forces.

GLOSE : Fulgurante réplique d'Hannah Arendt à un sioniste qui, après la publication d'*Eichmann à Jérusalem*, et dans le scandale qui s'ensuivit, lui reprochait de ne pas aimer le peuple d'Israël : « Je n'aime pas les peuples. Je n'aime que mes amis. »

**26** Ce qui est en jeu dans l'affrontement de l'ennemi n'est jamais son existence, mais sa puissance.

Outre qu'un ennemi anéanti ne peut plus reconnaître sa défaite, il finit toujours par *revenir*, comme spectre d'abord, et plus tard, comme *hostis*.

**27** Toute différence entre formes-de-vie est une différence *éthique*. Cette différence autorise un jeu, *des* jeux. Ces jeux ne sont pas politiques en eux-mêmes, ils le deviennent à partir d'un certain degré d'intensité, c'est-à-dire, aussi, à *partir d'un certain degré d'élaboration*.

GLOSE : Nous ne reprochons à ce monde ni de s'adonner à la guerre de manière trop féroce, ni de l'entraver

### Contributions à la guerre en cours

par tous les moyens, mais seulement de la réduire à *ses formes les plus nulles*.

**28** Je ne chercherai pas, ici, à démontrer la permanence de la guerre civile par la célébration plus ou moins sidérée de quelques beaux épisodes de la guerre sociale, ou par la recension des moments d'expression privilégiés de l'antagonisme de classe. Il ne sera pas question de la révolution anglaise, russe ou française, de la Makhnovtchina, de la Commune, de Gracchus Babeuf, de mai 1968 ni même de la guerre d'Espagne. Les historiens m'en sauront gré: je ne rognerai pas leur gain-pain. Suivant une méthode nettement plus retorse, je montrerai *comment* la guerre civile se poursuit là même où elle est donnée pour absente, pour provisoirement matée. Il s'agira d'exposer les *moyens* d'une entreprise continue de dépolitisation qui court jusqu'à nous en partant du Moyen Âge, où, c'est bien connu, «tout est politique» (Marx). Autant dire que l'ensemble ne sera pas saisi à partir de la ligne de crête historique, mais depuis une sorte de ligne existentielle de basse altitude continue.

GLOSE: De même que la fin du Moyen Âge est marquée par la scission de l'élément éthique en deux sphères autonomes, la morale et la politique, de même l'achèvement des «Temps Modernes» est marqué par la réunification *en tant que séparés* de ces deux domaines abstraits. Réunification par quoi fut obtenu notre nouveau tyran: LE SOCIAL.

**29** Il est deux façons, mutuellement hostiles, de *nommer*: l'une pour conjurer, l'autre

### Introduction à la guerre civile

pour assumer. L'État moderne puis l'Empire, parlent de «guerre civile», mais ils en parlent pour mieux assujettir la masse de ceux qui donneraient tout pour la conjurer. Moi aussi, je parle de «guerre civile», et même comme d'un fait originaire. Je parle de guerre civile afin de l'assumer, de l'assumer *en direction de ses formes les plus hautes*. C'est-à-dire: selon mon goût.

**30** J'appelle communisme le mouvement réel qui élabore en tout lieu, à tout instant, la guerre civile.

**31** Ma visée propre ne devra pas apparaître sensible à ceux qui en sont familiers et partout absente pour ceux qui n'en savent goutte. Pour le reste, les programmes ne servent qu'à renvoyer à plus tard ce qu'ils promeuvent. Kant voyait le critère de moralité d'une maxime dans le fait que sa publicité ne vienne pas contredire son effectuation. La moralité de mon dessein ne pourra donc excéder la formule suivante: *propager une certaine éthique de la guerre civile, un certain art des distances*.



### **L'État moderne, le sujet économique**

*L'histoire de la formation de l'État en Europe est bien l'histoire de la neutralisation des contrastes confessionnels, sociaux et autres au sein de l'État.*

Carl Schmitt,  
*Neutralité et neutralisation*

**32** L'État moderne ne se définit pas comme un ensemble d'institutions dont les différentes sortes d'agencement offrirait l'occasion d'un intéressant pluralisme. L'État moderne, tant qu'il demeure, se définit *éthiquement* comme le théâtre d'opération d'une fiction bifide: qu'existeraient neutralité et centralité, en fait de formes-de-vie.

GLOSE: On reconnaît les fragiles constructions du pouvoir à leur prétention sans cesse renouvelée d'établir comme *évidences* des fictions. Au cours des Temps Modernes, l'une d'entre ces fictions semble poser le décor de toutes les autres: celle d'une *neutralité centrale*. La Raison, l'Argent, la Justice, la Science, l'Homme, la Civilisation ou la Culture: partout le même mouvement fantasmagorique: poser l'existence d'un centre, et que ce centre serait neutre, éthiquement. L'État donc, comme condition historique d'épanouissement de ces mièvreries.

**33** L'État moderne s'est donné pour étymologie la racine indo-européenne *st-* de la fixité, des choses immuables, de ce qui *est*. La manœuvre en a trompé plus d'un. À présent que l'État ne fait plus que se survivre, le renversement s'éclaire: c'est la guerre civile – *stasis* en grec – qui figure la permanence, et l'État moderne n'aura été qu'un *processus de réaction* à cette permanence.

GLOSE a: Contrairement à ce que l'on tente d'accréditer, l'historicité propre aux fictions de la «modernité» n'est jamais celle d'une stabilité à jamais acquise, d'un seuil enfin dépassé, mais précisément celle d'un processus de *mobilisation sans fin*. Sous les dates inaugurales de l'historiographie officielle, sous la geste édifiante du progrès linéaire

### Contributions à la guerre en cours

n'aura cessé de s'accomplir tout un travail ininterrompu de réagencement, de correction, de perfectionnement, de replâtrage, de déplacement, et même parfois de reconstruction à grands frais. C'est ce travail, et ses échecs répétés, qui auront donné naissance à toute la pacotille nerveuse du nouveau. La modernité: non un stade où l'ON serait installé, mais une tâche, un *impératif de modernisation*, à flux tendu, crise à crise, vaincu seulement par notre lassitude et notre scepticisme, finalement.

GLOSE b: «Cet état de choses tient à une différence, qu'on ne remarque pas assez, entre les sociétés modernes et les sociétés anciennes, quant aux notions de guerre et de paix. Le rapport entre l'état de paix et l'état de guerre est, d'autrefois à aujourd'hui, exactement inverse. La paix est pour nous l'état normal, que vient briser une guerre; pour les anciens, l'état normal est l'état de guerre, auquel vient mettre fin une paix» (Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*).

**34** En théorie, en pratique, l'État moderne naît pour mettre fin à la guerre civile, alors dite «de religion». Il est donc, historiquement et de son propre aveu, *second* par rapport à la guerre civile.

GLOSE: Les *Six Livres de la République* de Bodin paraissent quatre ans après la Saint-Barthélémy, et le *Léviathan* de Hobbes en 1651, soit onze ans après le début du Long Parlement. La continuité de l'État moderne, de l'absolutisme à l'État-providence, sera celle d'une *guerre* sans cesse inachevée livrée à la guerre civile.

### Introduction à la guerre civile

**35** Avec la Réforme puis les guerres de religion se perd, en Occident, l'unité du monde traditionnel. L'État moderne surgit alors comme porteur du projet de recomposer cette unité, séculièrement cette fois, non plus comme unité organique mais comme unité *mécanique*, comme *machine*, comme artificialité consciente.

GLOSE a: Ce qui, dans la Réforme, devait ruiner toute l'organicité des médiations coutumières, c'est la brèche ouverte par une doctrine qui professe la stricte séparation de la foi et des œuvres, du royaume de Dieu et du royaume du monde, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. Les guerres de religion offrent alors le spectacle absurde d'un monde qui va au gouffre pour l'avoir simplement entrevu, d'une harmonie qui se fragmente sous la poussée de mille prétentions absolues et discordantes à l'unité. Par l'effet des querelles entre sectes, les religions introduisent ainsi chacune contre son gré l'idée de la pluralité éthique. Mais ici la guerre civile est encore conçue par ceux-là mêmes qui la suscitent comme devant bientôt trouver son terme, les formes-de-vie n'étant pas assumées mais vouées à la *conversion* selon l'un ou l'autre des patrons existants. Les divers soulèvements du Parti Imaginaire se sont chargés depuis lors de rendre caduque la réflexion de Nietzsche, qui écrivait en 1882: «Le plus grand progrès des masses fut jusqu'à aujourd'hui la guerre de religion, car elle est la preuve que la masse a commencé à traiter les idées avec respect.»

GLOSE b: Parvenu à l'autre extrémité de son orbite historique, l'État moderne retrouve son vieil ennemi: les «sectes». Mais cette fois, ce n'est pas lui la force politique ascendante.

**Contributions à la guerre en cours**

**36** L'État moderne mit fin au trouble que le protestantisme avait d'abord porté dans le monde en se réappropriant l'opération de celui-ci. La faille accusée par la Réforme entre le for intérieur et les œuvres extérieures est ce par quoi, *en l'instituant*, l'État moderne parvint à éteindre les guerres civiles «de religion», et avec elles les religions elles-mêmes.

GLOSE: Il y aura désormais, d'un côté la conscience morale, privée, «absolument libre» et de l'autre l'action politique, publique, «absolument soumise à la raison d'État». Et ce seront deux sphères distinctes, et indépendantes. L'État moderne s'engendre lui-même à partir du néant, en retranchant du tissu éthique traditionnel l'espace moralement neutre de la technique politique, de la souveraineté. Le geste de cette création est celui d'un automate mélancolique. Plus les hommes se sont éloignés de ce moment de fondation, plus le sens de ce geste s'est perdu. C'est le calme désespoir qui s'exprime encore dans l'antique formule: *cuius regio, eius religio*.

**37** L'État moderne périme les religions parce qu'il prend leur relève au chevet du plus atavique fantasme de la métaphysique, celui de l'Un. Dorénavant, l'ordre du monde qui de lui-même se dérobe devra sans cesse être rétabli, à toute force maintenu. La police et la publicité seront les moyens rien moins que fictifs que l'État moderne mettra au service de la survie artificielle de la fiction de l'Un. Toute sa réalité se condensera dans ces moyens, par quoi il veillera au maintien de l'Ordre, mais d'un ordre extérieur, *public* à présent. Aussi tous les arguments qu'il fera valoir en sa faveur se ramèneront-ils finalement à celui-ci:

**Introduction à la guerre civile**

«Hors de moi, le désordre.» Mais hors de lui non le désordre, hors de lui *une multiplicité d'ordres*.

**38** L'État moderne, qui prétend mettre fin à la guerre civile, en est plutôt la continuation par d'autres moyens.

GLOSE a: Est-il besoin d'ouvrir le *Léviathan* pour savoir que «la majorité ayant par ses suffrages accordés proclamé un souverain, quiconque était en désaccord doit désormais s'accorder avec les autres, autrement dit accepter de ratifier les actions que pourra accomplir le souverain, ou autrement d'être justement supprimé par les autres. [...] Et qu'il soit du groupe ou non, que son accord soit sollicité ou non, il doit ou bien se soumettre aux décrets du groupe, ou bien demeurer dans l'état de guerre où il se trouvait auparavant, état dans lequel il peut sans injustice être détruit par n'importe qui»? Le sort des communards, des prisonniers d'Action Directe ou des insurgés de juin 1848 renseigne amplement sur l'origine du sang avec lequel on fait des républiques. Ici réside le caractère propre, et la pierre d'achoppement, de l'État moderne: il ne se maintient que par la pratique de cela même qu'il veut conjurer, par l'actualisation de cela même qu'il répute absent. Les flics en savent quelque chose, qui doivent contradictoirement *appliquer* un «état de droit» qui en fait repose sur eux seuls. C'était donc le destin de l'État moderne de naître d'abord comme l'apparent vainqueur de la guerre civile, pour être ensuite vaincu par elle. De n'avoir été finalement qu'une parenthèse et un parti dans le cours patient de la guerre civile.

GLOSE b: Partout où l'État moderne a étendu son règne, il s'est autorisé des mêmes arguments, de

### Contributions à la guerre en cours

constructions semblables. Ces constructions sont rassemblées à leur plus haut degré de pureté et dans leur enchaînement le plus strict chez Hobbes. C'est pourquoi tous ceux qui ont voulu se mesurer à l'État moderne ont d'abord éprouvé la nécessité de se mesurer à ce singulier théoricien. Encore aujourd'hui, au faite du mouvement de liquidation de l'ordre stato-national, résonnent publiquement les échos du «Hobbisme». Ainsi, lorsque le gouvernement français, dans la tortueuse affaire de l'«autonomie de la Corse», finit par s'aligner sur le modèle de la décentralisation impériale, son ministre de l'Intérieur démissionna-t-il sur cette conclusion sommaire: «La France n'a pas besoin d'une nouvelle guerre de religion.»

## 39 Le processus qui, à l'échelle molaire, prend l'aspect de l'État moderne, à l'échelle moléculaire se nomme sujet économique.

**GLOSE a:** Nous nous sommes amplement interrogés sur l'essence de l'économie, et plus spécifiquement sur son caractère de «magie noire». L'économie ne se comprend pas comme régime de l'échange, et donc du rapport entre formes-de-vie, hors d'une saisie éthique: celle de la production *d'un certain type* de formes-de-vie. L'économie apparaît bien avant les institutions par quoi on en signale couramment l'émergence – le marché, la monnaie, le prêt avec usure, la division du travail – et elle apparaît comme *possession*, comme possession, précisément, *par une économie psychique*. C'est en ce sens qu'il y va d'une véritable magie noire, et c'est à ce seul niveau que l'économie est réelle, concrète. Aussi est-ce là que sa connexion avec l'État est empiriquement constatable. La croissance par poussées de l'État est ce qui,

### Introduction à la guerre civile

progressivement, aura créé l'économie dans l'homme, aura créé l'«Homme», en tant que créature économique. À chaque perfectionnement de l'État se perfectionne l'économie en chacun de ses sujets, et inversement.

Il serait facile de montrer comment, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, l'État moderne naissant a imposé l'économie monétaire et tout ce qui s'y rattache pour pouvoir prélever dessus de quoi nourrir l'essor de ses appareils et ses incessantes campagnes militaires. D'ailleurs, cela a déjà été fait. Mais un tel point de vue ne saisit qu'en surface le nœud qui lie l'État et l'économie.

Entre autres choses, l'État moderne désigne un processus de monopolisation croissante de la violence légitime, un processus, donc, de délégitimation de toute violence autre que la sienne. L'État moderne aura servi le mouvement général d'une pacification qui ne se maintient, depuis la fin du Moyen Âge, que par son accentuation continue. Ce n'est pas seulement qu'au cours de cette évolution il entrave de façon toujours plus drastique le libre jeu des formes-de-vie, c'est qu'il travaille assidûment à elles-mêmes les briser, à les déchirer, à en extraire de la vie nue, extraction qui est le mouvement même de la «civilisation». Chaque corps, pour devenir sujet politique au sein de l'État moderne, doit passer à l'usinage qui le fera tel: il doit commencer par laisser de côté ses passions, imprésentables, ses goûts, dérisoires, ses penchants, contingents, et il doit se doter en lieu et place de cela *d'intérêts*, eux certes plus présentables, et même *représentables*. Ainsi donc, chaque corps pour devenir sujet *politique* doit-il procéder à son autocastration en sujet *économique*. Idéalement, le sujet politique se sera alors réduit à une pure *voix*.

La fonction essentielle de la représentation qu'une société donne d'elle-même est d'influer sur la façon

### Contributions à la guerre en cours

dont chaque corps se représente à lui-même, et par là sur la structure psychique. L'État moderne, c'est donc d'abord la constitution de *chaque corps* en État moléculaire, doté, en guise d'intégrité territoriale, d'une intégrité corporelle, profilé en entité close dans un Moi opposé au « monde extérieur » autant qu'à la société tumultueuse de ses penchants, qu'il s'agit de contenir, et enfin requis de se rapporter à ses semblables en bon sujet de droit, à traiter avec les autres corps d'après les clauses universelles d'une sorte de droit international privé des mœurs « civilisées ». Ainsi, plus les sociétés se constituent en États, plus leurs sujets s'incorporent l'économie. Ils s'auto- et s'entre-surveillent, ils contrôlent leurs émotions, leurs mouvements, leurs penchants, et croient pouvoir exiger des autres la même retenue. Ils veillent à ne jamais s'abandonner là où cela pourrait leur être fatal, et se ménagent un petit coin d'opacité où ils auront tout loisir de « se lâcher ». À l'abri, retranchés à l'intérieur de leurs frontières, ils calculent, ils prévoient, ils se font l'intermédiaire entre le passé et l'avenir, et nouent leur sort à l'enchaînement probable de l'un et de l'autre. C'est cela : ils s'enchaînent, eux-mêmes et les uns aux autres, contre tout débordement. Feinte maîtrise de soi, contention, autorégulation des passions, extraction d'une sphère de la honte et de la peur – la vie nue –, conjuration de toute forme-de-vie, a fortiori de tout jeu élaboré entre elles.

Ainsi la menace morne et dense de l'État moderne produit-elle primitivement, *existentiellement*, l'économie, au long d'un processus que l'on peut faire remonter au XII<sup>e</sup> siècle, à la constitution des premières cours territoriales. Comme l'a fort bien noté Elias, la curialisation des guerriers offre l'exemple archétypique de cette *incorporation de l'économie* dont les jalons vont du code de comportement cour-

### Introduction à la guerre civile

tois du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'étiquette de la cour de Versailles, première réalisation d'envergure d'une société parfaitement spectaculaire où tous les rapports sont médiés par des images, et ce en passant par les manuels de *civilité*, de *prudence* et de *savoir-vivre*. La violence, et bientôt toutes les formes d'abandon qui fondaient l'existence du chevalier médiéval, se trouvent lentement domestiquées, c'est-à-dire isolées comme telles, déritualisées, exclues de toute logique, et finalement réduites par la raillerie, le « ridicule », la honte d'avoir peur et la peur d'avoir honte. C'est par la diffusion de cette autocontrainte, de cette *terreur de l'abandon* que l'État est parvenu à créer le sujet économique, à contenir chacun dans son Moi, c'est-à-dire *dans son corps*, à *prélever sur chaque forme-de-vie de la vie nue*.

GLOSE b : « En un certain sens, le champ de bataille a été transposé dans le for intérieur de l'homme. C'est là qu'il doit se colleter avec une partie des tensions et passions qui s'extériorisaient naguère dans les corps-à-corps où les hommes s'affrontaient directement. [...] Les pulsions, les émotions passionnées qui ne se manifestent plus dans la lutte entre les hommes, se dressent souvent à l'intérieur de l'individu contre la partie "surveillée" de son Moi. Cette lutte à moitié automatique de l'homme avec lui-même ne connaît pas toujours une issue heureuse » (Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*).

Ainsi qu'il en a témoigné tout au long des « Temps modernes », *l'individu* produit par ce processus d'incorporation de l'économie porte en lui une *fêlure*. C'est par cette fêlure que suinte sa vie nue. Ses gestes eux-mêmes sont lézardés, brisés de l'intérieur. Nul abandon, nulle assumption ne peuvent survenir, là où se déchaîne le processus étatique de pacification, la guerre *d'anéantissement* dirigée

### Contributions à la guerre en cours

contre la guerre civile. À la place des formes-de-vie on trouve ici, de manière presque parodique, des *subjectivités*, une surproduction ramifiée, une arborescente prolifération de *subjectivités*. En ce point converge le double malheur de l'économie et de l'État: la guerre civile s'est réfugiée en chacun, l'État moderne a mis chacun en guerre contre lui-même. C'est de là que nous partons.

**40** Le geste fondateur de l'État moderne – c'est-à-dire non le premier, mais celui que sans cesse il réitère – est l'institution de cette scission fictive entre public et privé, entre politique et morale. C'est par là qu'il vient fêler les corps, qu'il broie les formes-de-vie. Ce mouvement de scission entre liberté intérieure et soumission extérieure, entre intériorité morale et conduite politique, correspond à l'institution *comme telle* de la vie nue.

GLOSE: Les termes de la transaction hobbesienne entre le sujet et le souverain sont connus d'expérience: «j'échange ma liberté contre ta protection. Pour compensation de mon obéissance extérieure absolue, tu dois me garantir la sûreté.» La sûreté, qui est d'abord posée comme mise à l'abri du danger de mort que «les autres» font peser sur moi, prend au fil du *Léviathan* une tout autre extension. On lit, au chapitre XXX: «Notez que par sûreté, je n'entends pas ici la seule préservation, mais aussi toutes les autres satisfactions de cette vie que chacun pourra acquérir par son industrie légitime, sans danger ni mal pour la République.»

**41** L'opération étatique de neutralisation, selon qu'on la considère d'un bord ou d'un autre

### Introduction à la guerre civile

**de la fêlure, institue deux monopoles chimériques, distincts et solidaires: le monopole du politique et le monopole de la critique.**

GLOSE a: D'un côté, certes, l'État prétend s'arroger le *monopole du politique*, ce dont le fameux «monopole de la violence légitime» n'est que la trace la plus grossièrement constatable. Car la monopolisation du politique exige aussi de dégrader l'unité différenciée d'un monde en une *nation* puis cette nation en une *population* et un *territoire*, de désintégrer toute l'organicité de la société traditionnelle pour soumettre les fragments restants à un principe d'*organisation*, et finalement, après avoir réduit la société à une «pure masse indistincte, à une multitude décomposée en ses atomes» (Hegel), se présenter comme l'artiste qui va donner forme à sa matière brute, et cela sous le principe lisible de la Loi.

D'un autre côté, la scission entre privé et public donne naissance à cette seconde irréalité, qui fait pendant à l'irréalité de l'État: *la critique*. La devise de la critique, il appartenait naturellement à Kant de la formuler dans *Qu'est-ce que les Lumières?* Curieusement c'est aussi une phrase de Frédéric II: «Raisonnez autant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez; mais obéissez!». La critique dégage donc, symétriquement à l'espace politique, «morale-ment neutre», de la raison d'État, l'espace moral, «politiquement neutre», du libre usage de la Raison. C'est la publicité, d'abord identifiée à la «République des Lettres» mais rapidement détournée en arme étatique contre tout tissu éthique rival, que ce soient les inextricables solidarités de la société traditionnelle, la Cour des Miracles ou l'usage populaire de la rue. À l'abstraction d'une sphère étatique de la politique autonome répondra désormais cette autre abstraction: la sphère critique du discours autonome. Et

### Contributions à la guerre en cours

de même que le silence devait entourer les gestes de la raison d'État, la proscription du geste devra entourer les bavardages, les élucubrations de la raison critique. La critique se voudra donc d'autant plus pure et radicale qu'elle sera plus étrangère à toute positivité à laquelle elle pourrait lier ses affabulations. Elle recevra ainsi, en échange de son renoncement à toute prétention immédiatement politique, c'est-à-dire à disputer à l'État son monopole, en échange de cela, donc, elle recevra le *monopole de la morale*. Elle pourra sans fin *protester*, pourvu qu'elle ne prétende jamais exister sur un autre mode. Gestes sans discours d'un côté, discours sans geste de l'autre, à eux deux l'État et la Critique assurent par leurs instances propres, la police et la publicité, la neutralisation de toutes les différences éthiques. C'est ainsi que l'ON a conjuré, avec le jeu des formes-de-vie, le politique lui-même.

**GLOSE b :** On s'étonnera bien peu, après cela, que la critique ait donné ses chefs-d'œuvre les plus aboutis précisément là où les « citoyens » avaient été le plus parfaitement dépossédés de tout accès à la « sphère politique », en fait à toute pratique ; où toute existence collective avait été placée sous la coupe de l'État, je veux dire : sous les absolutismes français et allemand du XVIII<sup>e</sup> siècle. Que le pays de l'État soit aussi le pays de la Critique, que la France, puisqu'il s'agit d'elle, soit dans tous ses aspects, et même souvent de manière avouée, si farouchement dix-huitièmiste, voilà qui n'est guère pour nous étonner. Assumant la contingence du théâtre de nos opérations, il ne nous déplaît pas d'évoquer ici la constance d'un caractère national, partout ailleurs épuisé. Plutôt que de montrer comment, génération après génération, depuis plus de deux siècles, l'État a fait les critiques et les critiques, en retour, ont fait l'État, je juge plus ins-

### Introduction à la guerre civile

tructif de reproduire les descriptions de la France pré-révolutionnaire livrées au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, soit à peu de distance des événements, par un esprit à la fois très-avisé et très-odieux : « L'administration de l'ancien régime avait d'avance ôté aux Français la possibilité et l'envie de s'entraider. Quand la Révolution survint, on aurait vainement cherché dans la plus grande partie de la France dix hommes qui eussent l'habitude d'agir en commun d'une manière régulière, et de veiller eux-mêmes à leur propre défense ; le pouvoir central devait s'en charger. » « La France [était] l'un des pays de l'Europe où toute vie politique était depuis le plus longtemps et le plus complètement éteinte, où les particuliers avaient le mieux perdu l'usage des affaires, l'habitude de lire dans les faits, l'expérience des mouvements populaires et presque la notion du peuple. » « Comme il n'existait plus d'institutions libres, par conséquent plus de classes politiques, plus de corps politiques vivants, plus de partis organisés et conduits, et qu'en l'absence de toutes ces forces régulières la direction de l'opinion publique, quand l'opinion publique vint à renaître, échut uniquement à des philosophes, on dut s'attendre à voir la Révolution conduite moins en vue de certains faits particuliers que d'après des principes abstraits et des théories très générales. » « La condition même de ces écrivains les préparait à goûter les théories générales et abstraites en matière de gouvernement et à s'y confier aveuglément. Dans l'éloignement presque infini où ils vivaient de la pratique, aucune expérience ne venait tempérer les ardeurs de leur naturel. » « Nous avons pourtant conservé une liberté dans la ruine de toutes les autres : nous pouvions philosopher presque sans contrainte sur l'origine des sociétés, sur la nature essentielle des gouvernements et sur les droits primordiaux du genre humain. » « Tous ceux que la pratique journalière de

### Contributions à la guerre en cours

la législation gênait s'épripent bientôt de cette politique littéraire.» «Chaque passion publique se déguise ainsi en philosophie ; la vie politique fut violemment refoulée dans la littérature.» Et finalement, à l'issue de la Révolution : «Vous apercevez un pouvoir central immense qui a attiré et englouti dans son unité toutes les parcelles d'autorité et d'influence qui étaient auparavant dispersées dans une foule de pouvoirs secondaires, d'ordres, de classes, de professions, de familles et d'individus, et comme éparpillées dans tout le corps social» (Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 1856).

**42** Que certaines thèses, comme celle de la «guerre de chacun contre chacun», se trouvent hissées au rang de maximes de gouvernement, cela dépend des opérations qu'elles autorisent. Ainsi se demandera-t-on, dans ce cas précis, comment la «guerre de chacun contre chacun» put bien se déchaîner avant que chacun fût produit comme chacun ? Et l'on verra alors comment l'État moderne présuppose l'état de choses qu'il produit ; comment il fixe en *anthropologie* l'arbitraire de ses propres exigences ; comment la «guerre de chacun contre chacun» est plutôt l'indigente *éthique de la guerre civile* que l'État moderne a partout imposée sous le nom d'économie ; et qui n'est que le règne universel de l'hostilité.

GLOSE a : Hobbes avait coutume de plaisanter sur les circonstances de sa naissance, provoquée par une subite frayeur de sa mère : «la peur et moi, disait-il, nous sommes comme deux jumeaux». Pour ma part, j'attribue plus volontiers la misère de l'anthropologie hobbesienne à une excessive lecture de cet imbécile de Thucydide qu'à sa carte astrale. On lira plutôt

### Introduction à la guerre civile

sous cette plus juste lumière les boniments de notre poltron : «Pour se faire une idée claire des éléments du droit naturel et de la politique, il est important de connaître la nature de l'homme.» «La vie humaine peut être comparée à une course. [...] Mais nous devons supposer que dans cette course on n'a d'autre but et d'autre récompense que de devancer ses concurrents» (*De la Nature humaine*, 1640).

«Il apparaît clairement par là qu'aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun. Car la GUERRE ne consiste pas seulement dans des batailles et dans des combats effectifs ; mais dans un temps où la volonté de s'affronter en des batailles est suffisamment avérée.» «De plus, les hommes ne retirent pas d'agrément mais au contraire un grand déplaisir de la vie en compagnie, là où il n'existe pas de pouvoir capable de les tenir tous en respect» (*Léviathan*).

GLOSE b : C'est l'anthropologie de l'État moderne que Hobbes livre ici, anthropologie positive quoique pessimiste, politique quoiqu'économique, celle du citadin atomisé qui «allant se coucher, verrouille ses portes» et «dans sa maison même, ferme ses coffres à clef» (*Léviathan*). D'autres que nous ont montré comment l'État trouva de son intérêt *politique* de renverser en quelques décennies, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, toute l'éthique traditionnelle, d'élever l'*avarice*, la passion économique, du rang de vice privé à celui de vertu sociale (cf. Albert O. Hirschmann). Et tout comme cette éthique, l'éthique de l'équivalence, est la plus nulle que les hommes aient jamais partagée, les formes-de-vie qui lui correspondent, l'entrepreneur et le consommateur, se sont signalées par une nullité de siècle en siècle plus accusée.



## Contributions à la guerre en cours

**43** Rousseau crut pouvoir opposer à Hobbes «que l'état de guerre naît de l'état social». Ce faisant, il opposait au mauvais sauvage de l'Anglais son Bon Sauvage, à une anthropologie une autre anthropologie, optimiste cette fois. Mais l'erreur, ici, ce n'était pas le pessimisme, c'était l'anthropologie; et de vouloir fonder sur elle un ordre social.

GLOSE a : Hobbes ne forme pas son anthropologie sur la simple observation des troubles de son temps, de la Fronde, de la révolution en Angleterre, de l'État absolutiste naissant en France et de la différence entre ces derniers. Depuis deux siècles alors circulent récits de voyage et témoignages des explorateurs du Nouveau Monde. Peu enclin à assumer comme fait originaire «un état de nature, autrement dit de liberté absolue, tel que celui des hommes qui ne sont ni souverains, ni sujets, soit un état d'anarchie et de guerre», Hobbes renvoie la guerre civile qu'il constate dans les nations «civilisées» à une *rechute* dans un état de nature qu'il s'agit de conjurer par tous les moyens. État de nature dont les sauvages d'Amérique, mentionnés avec horreur dans le *De cive* aussi bien que dans le *Léviathan*, offrent un exemple répugnant, eux qui «mis à part le gouvernement de petites familles dont la concorde dépend de la concupiscence naturelle, n'ont pas de gouvernement du tout, et vivent à ce jour de manière quasi-animale» (*Léviathan*).

GLOSE b : Quand on touche au vif de la pensée, l'espace entre une question et sa réponse peut se compter en siècles. Ce fut donc un anthropologue qui, quelques mois avant de se suicider, répondit à Hobbes. L'époque, ayant traversé le fleuve des «Temps Modernes», se tenait alors sur l'autre rive, déjà lourdement enga-

## Introduction à la guerre civile

gée dans l'Empire. Le texte paraît en 1977, dans le premier numéro de *Libre*, sous le titre d'*Archéologie de la violence*. ON a tenté de le comprendre, ainsi que sa suite, *Le malheur du guerrier sauvage*, indépendamment de l'affrontement qui dans la même décennie a opposé la guérilla urbaine aux vieilles structures de l'État bourgeois délabré, indépendamment de la RAF, indépendamment des BR et de l'Autonomie diffuse. Et même avec cette couarde réserve, les textes de Clastres gênent encore.

«Qu'est-ce que la société primitive? C'est une multiplicité de communautés indivisées qui obéissent toutes à une même logique centrifuge. Quelle institution à la fois exprime et garantit la permanence de cette logique? C'est la guerre, comme vérité des relations entre les communautés, comme principal moyen sociologique de promouvoir la force centrifuge de dispersion contre la force centripète d'unification. La machine de guerre, c'est le moteur de la machine sociale, l'être social primitif repose entièrement sur la guerre, la société primitive ne peut subsister sans la guerre. Plus il y a de la guerre, moins il y a de l'unification, et le meilleur ennemi de l'État, c'est la guerre. La société primitive est société contre l'État en tant qu'elle est société-pour-la-guerre. Nous voici à nouveau ramenés vers la pensée de Hobbes. [...] Il a su voir que la guerre et l'État sont des termes contradictoires, qu'ils ne peuvent exister ensemble, que chacun des deux implique la négation de l'autre: la guerre empêche l'État, l'État empêche la guerre. L'erreur, énorme mais presque fatale chez un homme de ce temps, c'est d'avoir cru que la société qui persiste dans la guerre de chacun contre chacun n'est justement pas une société; que le monde des Sauvages n'est pas un monde social; que, par suite, l'institution de la société passe par la fin de la guerre,

### Contributions à la guerre en cours

par l'apparition de l'État, machine antiguerrière par excellence. Incapable de penser le monde primitif comme un monde non naturel, Hobbes en revanche a vu qu'on ne peut penser la guerre sans l'État, qu'on doit les penser dans une relation d'exclusion.»

**44** L'irréductibilité de la guerre civile à l'offensive juridico-formelle de l'État ne réside pas marginalement dans le fait qu'il reste toujours une plèbe à pacifier, mais centralement dans les moyens mêmes de cette pacification. Les organisations qui prennent l'État pour modèle connaissent ainsi sous le nom d'«informel» ce qui en elles relève justement du jeu des formes-de-vie. Dans l'État moderne, cette irréductibilité se manifeste par l'extension infinie de la police, c'est-à-dire de tout ce qui a la charge inavouable de réaliser les conditions de possibilité d'un ordre étatique d'autant plus vaste qu'impraticable.

GLOSE a : Depuis la création par Louis XIV de la lieutenance de Paris, la pratique de l'institution policière n'a cessé de témoigner de la façon dont l'État moderne a progressivement *créé sa société*. La police est cette force qui intervient «là où ça ne va pas», c'est-à-dire là où un antagonisme entre formes-de-vie, une saute d'intensité *politique* se fait jour. Sous prétexte de préserver de sa main policière un «tissu social» qu'il détruit de l'autre, l'État se présente alors comme médiation existentiellement neutre entre les parties et s'impose, par la démesure même de ses moyens de coercition, comme le terrain pacifié de l'affrontement. C'est ainsi, d'après ce scénario invariable, que la police a *produit* l'espace public, comme espace quadrillé par elle ; et c'est ainsi que le langage de l'État s'est étendu à la quasi-totalité de

### Introduction à la guerre civile

l'activité sociale, est devenu le *langage social* par excellence.

GLOSE b : «La surveillance et la prévoyance de la police ont pour fin de faire une médiation entre l'individu et la possibilité universelle qui est donnée de parvenir aux fins individuelles. Elle doit s'occuper de l'éclairage des rues, de la construction des ponts, de la taxation des besoins quotidiens aussi bien que de la santé. Or ici deux points de vue principaux l'emportent. L'un prétend que la surveillance sur toute chose revient à la police, l'autre qu'en la matière la police n'a rien à déterminer, chacun se dirigeant en fonction du besoin de l'autre. Il est certes nécessaire que l'individu singulier ait un droit de gagner son pain de telle ou de telle autre façon, mais d'un autre côté le public a aussi droit d'exiger que ce qui est strictement nécessaire soit fourni à convenance» (Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, additif au § 236, 1833).

**45** À chaque instant de son existence, la police rappelle à l'État la violence, la trivialité et l'obscurité de son origine.

**46** L'État moderne aura échoué de trois manières : comme État absolutiste d'abord, comme État libéral ensuite, et bientôt comme État-providence. Le passage de l'un à l'autre ne se comprend qu'en liaison avec trois formes successives, et correspondantes terme à terme, de la guerre civile : la guerre de religion, la lutte des classes, le Parti Imaginaire. Il est à noter que l'échec en question ne réside nullement dans le résultat, mais est le processus même, dans toute sa durée.

### Contributions à la guerre en cours

GLOSE a: Passé le premier moment de pacification violente, instauré le régime absolutiste, la figure du souverain incarné restait comme le symbole inutile d'une guerre révolue. Au lieu de jouer dans le sens de la pacification, il provoquait au contraire à l'affrontement, au défi, à la révolte. L'assomption de sa forme-de-vie singulière – «tel est mon bon plaisir» – avait trop évidemment pour prix la répression de toutes les autres. L'État libéral correspond au dépassement de cette aporie, l'aporie de la souveraineté personnelle, mais au dépassement de celle-ci *sur son propre terrain*. L'État libéral est l'État frugal, qui prétend n'être là que pour assurer le libre jeu des libertés individuelles et à cette fin commence par extorquer à chaque corps des intérêts, pour ensuite l'y attacher et régner paisiblement sur ce nouveau monde abstrait: «la république phénoménale des intérêts» (Foucault). Il dit n'exister que pour le bon ordre, le bon fonctionnement de la «société civile», qu'il a lui-même de part en part créée. Curieusement, on constate que l'heure de gloire de l'État libéral, qui s'étend de 1815 à 1914, aura correspondu à la multiplication des dispositifs de contrôle, à la mise en surveillance continue de la population, à la disciplinarisation générale de celle-ci, à la soumission achevée de la société à la police et à la publicité. «Ces fameuses grandes techniques disciplinaires qui reprennent en charge le comportement des individus au jour le jour et jusque dans son détail le plus fin sont exactement contemporaines dans leur développement, dans leur explosion, dans leur dissémination à travers la société, contemporaines exactement de l'âge des libertés» (Foucault). C'est que la sécurité est la condition première de la «liberté individuelle», celle qui n'est rien à force de s'arrêter là où commence celle d'autrui. L'État qui «veut gouverner juste assez pour pouvoir gouverner le moins possible» doit en fait tout savoir, et dévelop-

### Introduction à la guerre civile

per un ensemble de pratiques, de technologies pour cela. La police et la publicité sont les deux instances par quoi l'État libéral se rendra transparente l'opacité fondamentale de la population. On voit ici de quelle manière insidieuse l'État libéral poussera à sa perfection l'État moderne, prétextant qu'il doit pouvoir être partout pour ne pas avoir à y être effectivement, qu'il lui faut tout *savoir* pour pouvoir laisser libres ses sujets. Le principe de l'État libéral pourrait se formuler ainsi: «Pour que l'État ne soit pas partout, il faut que le contrôle et la discipline le soient.» «Et c'est uniquement lorsque le gouvernement limité d'abord à sa fonction de surveillance verra que quelque chose ne se passe pas comme le veut la mécanique générale des comportements, des échanges, de la vie économique, etc., qu'il aura à intervenir. [...] Le Panoptique, c'est la formule même d'un gouvernement libéral» (Foucault, *Naissance de la biopolitique*). La «société civile» est le nom que l'État libéral donnera ensuite à ce qui sera à la fois son produit et son dehors. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'une étude sur les «valeurs» des Français croie pouvoir conclure, sans jamais avoir l'impression d'énoncer un paradoxe, qu'en 1999 «les Français sont de plus en plus attachés à la liberté privée et à l'ordre public» (*Le Monde*, 16 novembre 2000). Manifestement, parmi les abrutis qui acceptent de répondre à un sondage, qui donc croient encore à la *représentation*, il y a une majorité d'amoureux malheureux, émasculés de l'État libéral. En somme la «société civile française» est seulement le *bon fonctionnement* de l'ensemble des disciplines et régimes de subjectivation *autorisés* par l'État moderne.

GLOSE b: Impérialisme et totalitarisme marquent les deux façons dont l'État moderne tenta de sauter par-dessus sa propre impossibilité, par la fuite en avant

### Contributions à la guerre en cours

dans l'expansion coloniale au-delà de ses frontières d'abord, puis par l'approfondissement intensif de sa pénétration à l'intérieur de ses propres frontières. Dans tous les cas, ces réactions désespérées de l'État, qui prétendait d'autant plus être *tout* qu'il mesurait combien il n'était plus *rien*, se conclurent dans les formes de guerre civile qu'il réputait *l'avoir précédé*.

**47** L'étatisation du social devait fatalement se payer d'une socialisation de l'État, et donc mener à la dissolution l'un dans l'autre de l'État et de la société. ON nomme «État-providence» cette indistinction dans laquelle s'est un temps survécue, au sein de l'Empire, la forme-État périmée. Dans l'actuel démantèlement de celui-ci s'exprime l'incompatibilité de l'ordre étatique et de ses moyens, la police et la publicité. Alors, aussi bien, il n'y a plus de société, au sens d'une unité différenciée, il n'y a plus qu'un enchevêtrement de normes et de dispositifs par lesquels on tient ensemble les lambeaux épars du tissu biopolitique mondial; par lesquels on prévient toute désintégration violente de celui-ci. L'Empire est le gestionnaire de cette désolation, le régulateur ultime d'un processus d'implosion tiède.

GLOSE a : Il y a une histoire officielle de l'État où celui-ci apparaît comme le seul et unique protagoniste, où les progrès du monopole étatique du politique sont autant de batailles remportées sur un ennemi invisible, imaginaire, précisément *sans histoire*. Et puis il y a une contre-histoire, faite du point de vue de la guerre civile, où l'enjeu de tous ces «progrès», la *dynamique* de l'État moderne se laissent entrevoir. Cette contre-histoire montre un monopole du politique constamment menacé par la reconstitution de

### Introduction à la guerre civile

mondes autonomes, de collectivités non-étatiques. Tout ce que l'État a abandonné à la sphère «privée», à la «société civile», et qu'il a décrété insignifiant, non-politique, cela laisse toujours assez d'espace au libre jeu des formes-de-vie pour que le monopole du politique semble, à un moment ou à un autre, disputé. C'est ainsi que l'État est amené à investir, en rampant ou d'un geste violent, la totalité de l'activité sociale, à prendre en charge la totalité de l'existence des hommes. Alors, «le concept de l'État au service de l'individu en bonne santé se substitue au concept de l'individu en bonne santé au service de l'État» (Foucault). En France, ce renversement est déjà acquis quand est votée la loi du 9 avril 1898 concernant «la responsabilité des accidents dont sont victimes les ouvriers dans leur travail» et a fortiori la loi du 5 avril 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes, qui consacre *le droit à la vie*. En prenant ainsi la place, au cours des siècles, de toutes les médiations hétérogènes de la société traditionnelle, l'État devait obtenir le résultat inverse de celui qui était visé, et finalement succomber à sa propre impossibilité. Lui qui voulait concentrer le monopole du politique avait tout politisé; tous les aspects de la vie étaient devenus politiques, non en eux-mêmes, en tant que contenus singuliers, mais précisément en tant que l'État, en y prenant position, s'y était là aussi constitué en *parti*. Ou comment l'État en portant partout sa guerre contre la guerre civile, a surtout propagé l'hostilité à son endroit.

GLOSE b : L'État-providence, qui prit d'abord la relève de l'État libéral au sein de l'Empire, est le produit de la diffusion massive des disciplines et régimes de subjectivation propres à l'État libéral. Il survient au moment où la concentration de ces disciplines et de ces régimes – avec par exemple la généralisation des

### Contributions à la guerre en cours

pratiques assurantielles – atteint un tel degré dans «la société» que celle-ci ne parvient plus à se distinguer de l'État. Les hommes ont alors été à ce point socialisés que l'existence d'un pouvoir séparé, personnel de l'État devient un obstacle à la pacification. Les Bloom ne sont plus des sujets, économiques encore moins que de droit: ce sont des créatures de la société impériale; c'est pourquoi ils doivent d'abord être pris en charge *en tant qu'êtres vivants* pour pouvoir ensuite continuer à exister fictivement *en tant que sujets de droit*.



### L'Empire, le citoyen

*Ainsi le Saint est placé au-dessus du peuple  
et le peuple ne sent point son poids ;  
il dirige le peuple et le peuple ne sent point  
sa main. Aussi tout l'empire aime à le servir  
et ne s'en lasse point. Comme il ne dispute pas  
le premier rang, il n'y a personne dans l'empire  
qui puisse le lui disputer.*

Lao-Tse  
*Tao Te King*

**48** L'histoire de l'État moderne est l'histoire de sa lutte contre sa propre impossibilité, c'est-à-dire de son débordement par l'ensemble des moyens déployés pour conjurer celle-ci. L'Empire est *l'assomption de cette impossibilité*, et par là aussi de ces moyens. Nous dirons, pour plus d'exactitude, que l'Empire est le *retroussement* de l'État *libéral*.

GLOSE a: Il y a donc l'histoire officielle de l'État moderne, c'est le grand récit juridico-formel de la souveraineté: centralisation, unification, rationalisation. Et il y a sa contre-histoire, qui est l'histoire de son impossibilité. Si l'on veut une généalogie de l'Empire, c'est plutôt de ce côté qu'il faudra chercher: dans la masse croissante des pratiques qu'il faut entériner, des dispositifs qu'il faut mettre en place, pour que la fiction demeure. Autant dire que l'Empire ne commence pas historiquement là où finit l'État moderne. L'Empire est plutôt ce qui, à partir d'un certain point, mettons 1914, permet le maintien de l'État moderne *comme pure apparence*, comme forme sans vie. La discontinuité, ici, n'est pas dans la succession d'un ordre à un autre, mais traverse le temps comme deux plans de consistance parallèles et hétérogènes, comme ces deux histoires dont je parlais tout à l'heure et qui sont elles-mêmes parallèles et hétérogènes.

GLOSE b: Par retroussement, on entendra ici l'ultime possibilité d'un système épuisé, et qui est de se retourner pour ensuite, mécaniquement, sombrer en soi-même. Le Dehors devient le Dedans, et le Dedans s'illimite. Ce qui était auparavant *présent* en un certain lieu délimitable devient *possible partout*. Ce qui est retroussé n'existe plus positivement, de manière concentrée, mais demeure à perte de vue, suspendu.

### Contributions à la guerre en cours

C'est la ruse finale du système, et aussi bien le moment où il est à la fois le plus vulnérable et le plus inattaquable. L'opération par laquelle l'État libéral se retrouve impérialement peut être décrite ainsi : l'État libéral avait développé deux instances infra-institutionnelles par lesquelles il tenait en respect, contrôlait la population : d'un côté la police, entendue au sens originel du terme – «La police veille à tout ce qui touche au bonheur des hommes [...] la police veille au vivant» (N. De La Mare, *Traité de la police*, 1705) –, et de l'autre la publicité, comme sphère de ce qui est également accessible à chacun, et donc indépendamment de sa forme-de-vie. Chacune de ces instances ne désignait en fait qu'un ensemble de pratiques et de dispositifs sans continuité réelle, si ce n'est leur effet convergent sur la population, la première s'exerçant comme sur le «corps», l'autre comme sur l'«âme» de celle-ci. Il suffisait alors de contrôler la définition sociale du bonheur et de maintenir l'ordre dans la publicité pour s'assurer un pouvoir sans partage. En cela l'État libéral pouvait effectivement se permettre d'être frugal. Tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles se développent donc la police et la publicité, à la fois au service et en dehors des institutions stato-nationales. Mais ce n'est qu'avec la Première Guerre mondiale qu'elles deviennent le pivot du retroussement de l'État libéral en Empire. On assiste alors à cette chose curieuse : en se branchant les unes sur les autres à la faveur de la guerre, et de façon largement indépendante des États nationaux, ces pratiques infra-institutionnelles donnent naissance aux deux pôles supra-institutionnels de l'Empire : la police devient le Biopouvoir, et la publicité se mue en Spectacle. À partir de ce point, l'État ne disparaît pas, il devient seulement *second* au regard d'un ensemble transterritorial de pratiques autonomes : celles du Spectacle et celles du Biopouvoir.

### Introduction à la guerre civile

GLOSE g : 1914 est la date de l'effondrement de l'hypothèse libérale, à quoi avait correspondu la «Paix de cent ans» issue du Congrès de Vienne. Et lorsqu'en 1917, avec le coup d'État bolchévique, chaque nation se trouve comme coupée en deux par la lutte mondiale des classes, toute illusion d'un ordre inter-national a vécu. Dans la guerre civile mondiale, les États perdent leur statut de neutralité intérieure. Si un ordre peut encore être envisagé, il devra donc être *supranational*.

GLOSE d : En tant qu'assomption de l'impossibilité de l'État moderne, l'Empire est aussi bien l'assomption de l'impossibilité de l'impérialisme. La décolonisation aura été un moment important de l'établissement de l'Empire, logiquement marqué par la prolifération d'États fantoches. La décolonisation signifie ceci : de nouvelles formes de pouvoir horizontales, infra-institutionnelles, ont été élaborées qui *fonctionnent mieux* que les anciennes.

**49** La souveraineté de l'État moderne était fictive et personnelle. La souveraineté impériale est pragmatique et impersonnelle. À la différence de l'État moderne, l'Empire peut légitimement se proclamer démocratique, pour autant qu'il ne bannit ni ne privilégie *a priori* aucune forme-de-vie.

Et pour cause, il est ce qui assure l'atténuation simultanée de *toutes* les formes-de-vie ; et leur libre jeu *dans cette atténuation*.

GLOSE a : Sur les décombres de la société médiévale, l'État moderne aura tenté de recomposer l'unité autour du principe de la représentation, c'est-à-dire du fait qu'une partie de la société pourrait *incarner* la totalité de celle-ci. Le terme «incarner» n'est pas

### Contributions à la guerre en cours

ici employé à défaut d'un autre, meilleur. La doctrine de l'État moderne est *explicitement* la sécularisation d'une des plus redoutables opérations de la théologie chrétienne : celle dont le dogme est figuré par le symbole de Nicée. Hobbes lui consacre un chapitre de l'appendice au *Léviathan*. Sa théorie de la souveraineté, qui est une théorie de la souveraineté *personnelle*, s'appuie sur la doctrine qui fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit trois *personnes* de Dieu « au sens de ce qui joue son propre rôle ou celui d'autrui ». Ce qui permet de définir le Souverain comme l'acteur de ceux qui ont décidé de « désigner un homme, ou une assemblée, pour assumer leur personnalité » et cela de telle façon que « chacun s'avoue et se reconnaît comme l'auteur de tout ce qu'aura fait ou fait faire, quant aux choses qui concernent la paix et la sécurité commune, celui qui a ainsi assumé leur personnalité » (*Léviathan*). Et de même que dans la théologie iconophile de Nicée, le Christ ou l'icône ne manifestent pas la présence de Dieu, mais au contraire son absence essentielle, son retrait sensible, son irréprésentabilité, de même l'État moderne, le souverain personnel ne l'est que parce que de lui, la « société civile » s'en est, *fictivement*, retirée. L'État moderne se conçoit donc comme cette partie de la société qui ne fait pas partie de la société, et qui pour cela même est en mesure de la représenter.

GLOSE b : Les différentes révolutions bourgeoises n'ont jamais porté atteinte au principe de la souveraineté personnelle, au sens où assemblée, chef élu directement ou indirectement, ne rompent nullement avec l'idée d'une représentation possible de la totalité sociale c.à.d. de la société *comme totalité*. Ainsi le passage de l'État absolutiste à l'État libéral ne faisait-il que liquider en retour celui, le Roi, qui

### Introduction à la guerre civile

avait si bien liquidé l'ordre dont il était issu, le monde médiéval, qu'il devait en apparaître comme le dernier vestige vivant. C'est en tant qu'obstacle au processus qu'il avait lui-même initié que le roi fut jugé, et sa mort fut le point final d'une phrase qu'il avait lui-même écrite. Seul le principe *démocratique*, promu de l'intérieur par l'État moderne, devait entraîner celui-ci vers sa dissolution. L'idée démocratique, qui ne professe rien que l'équivalence absolue de toutes les formes-de-vie, n'est pas distincte de l'idée impériale. Et la démocratie est impériale dans la mesure où l'équivalence entre les formes-de-vie ne peut être établie que *négativement*, par le fait d'empêcher par tous les moyens que les différences éthiques atteignent dans leur jeu le point d'intensité où elles deviennent politiques. Car alors s'introduiraient dans l'espace lisse de la société démocratique de ces lignes de ruptures et de ces alliances, de ces discontinuités par quoi l'équivalence entre les formes-de-vie serait ruinée. C'est pourquoi l'Empire et la démocratie ne sont rien d'autre, positivement, que le libre jeu des formes-de-vie atténuées, comme cela se dit des virus que l'on inocule en guise de vaccin. Marx, dans l'un de ses seuls textes sur l'État, la *Critique du droit politique hégélien*, défendait en ces termes la perspective impériale, celle de « l'État matériel » qu'il oppose à « l'État politique ». « La république *politique* est la démocratie à l'intérieur de la forme d'État abstraite. C'est pourquoi la forme d'État abstraite de la démocratie est la République. » « La *vie politique* dans le sens moderne est la *scolastique* de la vie du peuple. La *monarchie* est l'expression achevée de cette aliénation. La *république* est la négation de cette aliénation à l'intérieur de sa propre sphère. » « Toutes les formes d'État ont la démocratie *pour* vérité et partant précisément sont non vraies dans la mesure où



### Contributions à la guerre en cours

elles ne sont pas la démocratie.» «Dans la vraie démocratie *l'État politique disparaîtrait.*»

GLOSE g : L'Empire ne se comprend pas en dehors du tournant *biopolitique* du pouvoir. Pas plus que le Biopouvoir, l'Empire ne correspond à une édification juridique positive, à l'instauration d'un nouvel ordre institutionnel. Ils désignent plutôt une *résorption*, la rétraction de l'ancienne souveraineté substantielle. Le pouvoir a toujours circulé dans des dispositifs matériels et linguistiques, quotidiens, familiers, microphysiques, il a toujours traversé la vie et le corps des sujets. Mais le Biopouvoir, et en cela il y a une réelle nouveauté, c'est *qu'il n'y ait plus que cela*. Le Biopouvoir, c'est que le pouvoir ne se dresse plus en face de la «société civile» comme une hypostase souveraine, comme un Grand Sujet Extérieur, c'est qu'il ne soit plus *isolable* de la société. Le Biopouvoir veut seulement dire ceci: le pouvoir adhère à la vie et la vie au pouvoir. On assiste donc ici, au regard de sa forme classique, à un changement d'état radical du pouvoir, à son passage de l'état solide à l'état gazeux, moléculaire. Pour faire une formule: *le Biopouvoir, c'est la SUBLIMATION du pouvoir*. L'Empire ne se conçoit pas en deçà d'une telle compréhension de l'époque. L'Empire n'est pas, ne saurait être un pouvoir séparé de la société; celle-ci ne le supporterait pas, tout comme elle écrase de son indifférence les derniers débris de la politique classique. L'Empire est immanent à «la société», il est «la société» *en tant que celle-ci est un pouvoir*.

**50** L'Empire n'existe positivement que dans la crise, c'est-à-dire de manière encore négative, réactionnelle. Si nous sommes inclus dans

### Introduction à la guerre civile

**L'Empire, c'est par la seule impossibilité de s'en exclure tout à fait.**

GLOSE a : Le régime impérial de pan-inclusion fonctionne invariablement selon la même dramaturgie: quelque chose, pour une raison quelconque, se manifeste comme étranger à l'Empire, ou comme tentant de lui échapper, d'en finir avec lui. Cet état de choses définit une situation de *crise*, à quoi l'Empire répond par un *état d'urgence*. Alors seulement, dans le moment éphémère de ces opérations réactives, ON peut dire: «l'Empire existe».

GLOSE b : Ce n'est pas que la société impériale soit devenue une plénitude sans reste: l'espace laissé vide par la déchéance de la souveraineté personnelle demeure tel quel, face à la société. Cet espace, la place du Prince, est à présent occupé par le Rien du *Principe* impérial, qui ne se matérialise, ne se concentre qu'en foudres contre ce qui prétendrait se tenir au dehors. C'est pourquoi l'Empire est sans gouvernement, et au fond sans empereur, parce qu'il n'y a ici que des *actes de gouvernement*, tous également *négatifs*. Ce qui, dans notre expérience historique, se rapproche le plus de ce nouveau cours, c'est encore la Terreur. Là où «la liberté universelle ne peut produire ni une œuvre positive ni une opération positive, il ne lui reste que l'opération négative; elle est seulement la *furie* de la destruction» (Hegel).

GLOSE g : L'Empire est d'autant plus à l'œuvre que la crise est partout. La crise est le mode d'existence *régulier* de l'Empire, comme l'accident est le seul moment où se précipite l'existence d'une société assurantielle. La temporalité de l'Empire est une temporalité de l'urgence et de la catastrophe.

## Contributions à la guerre en cours

**51** L'Empire ne survient pas au terme d'un processus ascendant de civilisation, comme son couronnement, mais au terme d'un processus involutif de désagrégation, comme ce qui doit le freiner et si possible le figer. C'est pourquoi l'Empire est *kat-echon*. «“Empire” désigne ici le pouvoir historique qui parvient à *retenir* l'avènement de l'Antéchrist et la fin de l'éon actuel» (Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*). L'Empire s'appréhende comme le dernier rempart contre l'irruption du chaos, et agit dans cette perspective minimale.

**52** L'Empire présente à sa superficie l'aspect d'une recollection parodique de toute l'histoire, maintenant gelée, de «la civilisation». Mais cette impression ne manque pas d'une certaine justesse intuitive: l'Empire est *effectivement* l'ultime arrêt de la civilisation avant son terminus, la dernière extrémité de son agonie où toutes les images de la vie qui la quitte défilent devant elle.

**53** Avec le retroussement de l'État libéral en l'Empire, ON est passé d'un monde partagé par la Loi à un espace polarisé par des normes. Le Parti Imaginaire est l'*autre face* de ce retroussement.

GLOSE a: Que signifie le Parti Imaginaire? *Que le Dehors est passé au dedans*. Le retroussement s'est fait sans bruit, sans violence, comme en une nuit. Extérieurement, rien n'a changé, du moins rien de notable. ON s'étonne seulement au lever de l'inutilité nouvelle de tant de choses familières; ainsi des vieux partages, qui ont cessé d'opérer pour d'un coup devenir si encombrants.

## Introduction à la guerre civile

Une petite névrose persistante veut que l'ON tâche encore de distinguer le juste de l'injuste, le sain du malade, le travail du loisir, le criminel de l'innocent ou l'ordinaire du monstrueux, mais il faut se rendre à l'évidence: ces antiques oppositions ont perdu toute puissance d'intelligibilité.

Elles ne sont point supprimées pourtant, mais demeurent juste, *sans conséquences*. Car la norme n'a pas aboli la Loi, elle l'a seulement vidée et ordonnée à ses visées, finalisée à son immanence comptable et gèreuse. En rentrant dans le champ de force de la norme, la Loi a tombé les oripeaux de la transcendance pour ne plus fonctionner qu'en une sorte d'état d'exception indéfiniment reconduit.

L'état d'exception est le régime *normal* de la Loi.

Il n'y a plus nulle part de Dehors visible – *la pure Nature, la Grande Folie classique, le Grand Crime classique ou le Grand Proletariat classique* des ouvriers avec sa Patrie réellement existante de la Justice et de la Liberté ont disparu, mais n'ont disparu dans la réalité que parce qu'ils avaient d'abord perdu toute force d'attraction imaginaire – il n'y a plus nulle part de Dehors, car il y a partout, en chaque point du tissu biopolitique, *du Dehors*. La folie, le crime ou le prolétariat au ventre creux n'habitent plus quelque espace délimité et connu, ils n'ont plus leur monde hors du monde, leur ghetto propre avec ou sans mur; ils sont devenus, au fil de l'évaporation sociale, une modalité réversible, une latence violente, une possibilité suspecte *de chaque corps*. Et c'est ce soupçon qui justifie la poursuite du processus de socialisation de la société, le perfectionnement de tous les micro-dispositifs de contrôle; non que le Biopouvoir prétende régir directement des hommes ou des choses, mais plutôt des *possibilités* et des *conditions* de possibilité.

Tout ce qui ressortissait au Dehors, l'illégalité, donc, mais aussi la misère ou la mort, dans la mesure

### Contributions à la guerre en cours

où l'ON parvient à les *gérer*, subissent une *intégration*, qui les élimine *positivement* et leur permet de rentrer dans la circulation. C'est pourquoi la mort n'existe pas, au sein du Biopouvoir : parce qu'il n'y a plus *que du meurtre*, qui circule. Au travers des statistiques, c'est tout un réseau de causalités qui maintenant enchâsse chaque vivant dans l'ensemble des morts qu'a réclamé sa survie (exclus, petits Indonésiens, accidentés du travail, Éthiopiens de tous âges, stars écrasées, etc.). Mais c'est aussi *médicalement* que la mort est devenue meurtre, avec la multiplication de ces « cadavres au cœur battant », de ces « morts roses », qui auraient trépassé depuis longtemps s'ils n'étaient conservés artificiellement pour servir de réserve d'organes à quelque inepte transplantation, s'ils n'étaient conservés pour *être trépassés*. La vérité est qu'il n'y a plus de marge identifiable *parce que la liminarité est devenue la condition intime de tout l'existant*.

La Loi fixe des partages, établit des distinctions, délimite ce qui lui contrevient, prend acte d'un monde ordonné auquel elle donne forme et durée ; la Loi nomme, n'en finit plus de nommer, d'énumérer ce qui est hors-la-loi, elle *dit son dehors*. L'exclusion, l'exclusion de ce qui la fonde – la souveraineté, la violence – est son geste fondateur. À l'opposé, la norme ignore jusqu'à l'idée d'une fondation. La norme n'a pas de mémoire, elle se maintient dans un rapport très serré au présent, prétend épouser l'immanence. Alors que la Loi se donne figure, révère la souveraineté de ce qui n'est pas inclus par elle, la norme est acéphale et se félicite chaque fois que l'ON coupe la tête à quelque souverain. Elle n'a pas de *hiéros*, de lieu propre, mais agit invisiblement sur la totalité d'un espace quadrillé et sans bord qu'elle distribue. Nul n'est exclu, ici, ou rejeté dans une extériorité désignable ; le statut d'exclu lui-même n'est qu'une

### Introduction à la guerre civile

modalité de l'inclusion générale. Ce n'est donc plus qu'un seul et unique champ, homogène mais diffracté en d'infinies nuances, un régime d'intégration sans limite qui travaille à contenir les formes-de-vie dans un jeu de basse intensité. Une insaisissable instance de totalisation y règne qui dissout, digère, absorbe et désactive a priori toute altérité. Un processus d'immanéantisation omnivore se déploie à l'échelle d'une planète. Le but : *faire du monde un tissu biopolitique continu*. En attendant, la norme veille.

Sous le régime de la norme, rien n'est normal, tout est à *normaliser*. Ce qui fonctionne, c'est un paradigme *positif* du pouvoir. La norme *produit* tout ce qui est, en tant qu'elle est elle-même, dit-ON, l'*ens realissimum*. Ce qui ne rentre pas dans son mode de dévoilement n'est pas, et ce qui n'est pas ne rentre pas dans son mode de dévoilement. La négativité n'y est jamais reconnue comme telle, mais comme un simple *défaut* au vu de la norme, un *trou* à reprendre dans le tissu biopolitique mondial. La négativité, cette puissance qui n'est pas *censée* exister, y est donc logiquement livrée à une disparition sans trace. Non sans raison, car le Parti Imaginaire est le Dehors de ce monde sans Dehors, la discontinuité essentielle logée au cœur d'un monde rendu continu.

Le Parti Imaginaire est le *siège* de la puissance.

**GLOSE b :** Rien n'illustre mieux la façon dont la norme a subsumé la Loi que la façon dont les vieux États territoriaux d'Europe ont « aboli » leurs frontières, à la faveur des accords de Schengen. L'abolition des frontières dont il est question ici, c'est-à-dire le renoncement à l'attribut le plus sacré de l'État moderne, n'a naturellement pas le sens de leur disparition effective, mais signifie au contraire la possibilité permanente de leur restauration, au gré des circonstances. Ainsi les pratiques de douanes, quand

### Contributions à la guerre en cours

les frontières sont « abolies », ne viennent-elles nullement à disparaître, mais se trouvent au contraire étendues, en puissance, à tous les lieux, à tous les instants. Sous l'Empire, les frontières sont devenues comme les douanes – *volantes*.

**54** L'Empire n'a pas, n'aura jamais d'existence juridique, institutionnelle, *parce qu'il n'en a pas besoin*. L'Empire, à la différence de l'État moderne, qui se voulait un ordre de la Loi et de l'Institution, est le *garant* d'une prolifération réticulaire de normes et de dispositifs. En temps normal, ces dispositifs *sont* l'Empire.

GLOSE a : Chaque intervention de l'Empire laisse derrière elle des normes et des dispositifs grâce à quoi le lieu où était survenue la crise sera *géré* comme espace transparent de circulation. C'est ainsi que la société impériale s'annonce : comme une immense articulation de dispositifs qui innerve d'une vie électrique l'inertie fondamentale du tissu biopolitique. Dans le quadrillage réticulaire, sans cesse menacé de panne, d'accident, de blocage, de la société impériale, l'Empire est ce qui assure l'élimination des résistances à la circulation, qui liquide les obstacles à la pénétration, à la transpersion de tout par les flux sociaux. Et c'est encore lui qui sécurise les transactions, qui garantit, en un mot, *la supraconductivité sociale*. Voilà pourquoi l'Empire n'a pas de centre : parce qu'il est ce qui fait que chaque nœud de son réseau puisse en être un. Tout au plus peut-on constater le long de l'assemblage mondial des dispositifs locaux des condensations de forces, le déploiement de ces *opérations négatives* par quoi progresse la transparence impériale. Le Spectacle et le Biopouvoir n'assurent pas moins la normalisation

### Introduction à la guerre civile

transitive de toutes les situations, leur mise en équivalence, que la continuité intensive des flux.

GLOSE b : Certes, il y a des zones d'écrasement, des zones où le contrôle impérial est plus dense qu'ailleurs, où chaque interstice de l'existant paie son tribut au panoptisme général, et où finalement la population ne se distingue plus de la police. Inversement, il y a des zones dont l'Empire semble absent et fait savoir qu'il « n'ose même plus s'y aventurer ». C'est que l'Empire *calcule*, l'Empire pèse, évalue, puis *décide* d'être présent ici ou là, de s'y manifester ou de se retirer, et cela en fonction de considérations tactiques. L'Empire n'est pas partout, et n'est absent de nulle part. À la différence de l'État moderne, l'Empire ne prétend pas être la chose la plus haute, le souverain toujours visible et toujours éclatant, l'Empire prétend juste être *le dernier ressort* de chaque situation. De même qu'un « parc naturel » n'a rien de naturel pour autant que les puissances d'artificialisation ont jugé préférable et *décidé* de le laisser « intact », de même l'Empire est encore présent là où il est effectivement absent : par son retrait même. L'Empire est donc tel qu'il *peut* être partout, il se tient en chaque point du territoire, dans l'écart entre la situation normale et la situation exceptionnelle. *L'Empire peut sa propre impuissance*.

GLOSE g : La logique de l'État moderne est une logique de l'Institution et de la Loi. L'Institution et la Loi sont déterritorialisées, par principe abstraites, se distinguant par là de la coutume, toujours locale, toujours imbibée éthiquement, toujours susceptible de contestation existentielle, et dont elles ont partout pris la place. L'Institution et la Loi se dressent face aux hommes, verticalement, puisant leur permanence

### Contributions à la guerre en cours

dans leur propre transcendance, dans l'auto-proclamation inhumaine d'elles-mêmes. L'Institution, comme la Loi, établit des partages, nomme pour séparer, pour ordonner, pour mettre fin au chaos du monde, ou plutôt refouler le chaos dans un espace délimitable, celui du Crime, de la Folie, de la Rébellion, de ce qui n'est pas *autorisé*. Et elles sont toutes deux unies dans ce qu'elles n'ont de raison à donner à personne, de quoi que ce soit. «La Loi, c'est la Loi», dit le monsieur.

Même s'il ne répugne pas à s'en servir, comme le reste, en guise d'*armes*, l'Empire ignore la logique abstraite de la Loi et de l'Institution. L'Empire ne connaît que les *normes* et les *dispositifs*. Comme les dispositifs, les normes sont locales, elles sont en vigueur ici et maintenant tant que cela *fonctionne*, empiriquement. Leur origine, et leur pourquoi, les normes ne s'en cachent pas, ne sont pas à chercher en elles, mais dans un conflit, dans une crise qui les a précédées. L'essentiel ne réside donc plus, à présent, dans une proclamation liminaire d'universalité, qui voudrait ensuite se faire respecter partout; l'attention est plutôt portée sur les *opérations*, sur la pragmatique. Il y a bien une totalisation, ici aussi, mais celle-ci ne naît pas d'une volonté d'universalisation: elle se fait par *l'articulation* même des dispositifs, par la continuité de la circulation entre eux.

GLOSE d : On assiste sous l'Empire à une prolifération du droit, à un emballement chronique de la production juridique. Cette prolifération du droit, loin de sanctionner un quelconque triomphe de la Loi, traduit au contraire son extrême dévaluation, sa préemption définitive. La Loi, sous le règne de la norme, n'est plus qu'une façon parmi tant d'autres, et non moins ajustable et réversible que les autres, de rétroagir sur la société. C'est une *technique de*

### Introduction à la guerre civile

*gouvernement*, une manière de mettre un terme à une crise, rien de plus. Elle que l'État moderne avait promue au rang d'unique source du droit, n'est plus que l'une des expressions de la norme sociale. Les juges eux-mêmes n'ont plus la tâche subordonnée de qualifier les faits et d'appliquer la Loi, mais la fonction souveraine d'évaluer l'opportunité de tel ou tel jugement. Dès lors, le flou des lois, où l'on trouvera de plus en plus de références à de fumeux critères de normalité, ne constituera pas en elle un vice rédhibitoire, mais au contraire une condition de leur durée et de leur applicabilité à tout cas d'espèce. La judiciarisation du social, le «gouvernement des juges» ne sont pas autre chose: le fait que ceux-ci ne statuent plus *qu'au nom de la norme*. Sous l'Empire, un «procès anti-mafia» ne fait que couronner la victoire d'une mafia, celle qui juge, sur une autre, celle qui est jugée. Ici, le Droit est devenu une arme comme les autres dans le déploiement universel de l'hostilité. Si les Bloom ne parviennent plus, tendanciellement, à se rapporter les uns aux autres et à s'entretorturer que dans le langage du Droit, l'Empire, lui, n'affectionne pas particulièrement ce langage, il en use à l'occasion, selon l'opportunité; et même alors il continue, au fond, à parler le seul langage qu'il connaisse: celui de *l'efficacité*, de l'efficacité à *rétablir la situation normale*, à produire l'ordre public, le bon fonctionnement général de la Machine. Deux figures toujours plus ressemblantes de cette souveraineté de l'efficacité s'imposent alors, dans la convergence même de leurs fonctions: le *flic* et le *médecin*.

GLOSE ´ : «La Loi doit être utilisée comme simplement une autre arme dans l'arsenal du gouvernement, et dans ce cas ne représente rien de plus qu'une couverture de propagande pour se débarrasser de membres

### Contributions à la guerre en cours

*indésirables du public. Pour la meilleure efficacité, il conviendra que les activités des services judiciaires soient liées à l'effort de guerre de la façon la plus discrète possible»* (Frank Kitson, *Low Intensity Operations – Subversion Insurgency and Peacekeeping*, 1971).

**55** Est citoyen tout ce qui présente un degré de neutralisation éthique, une atténuation compatibles avec l'Empire. Ici, la *différence* n'est pas absolument bannie, c'est-à-dire tant qu'elle se déploie sur le fond de l'équivalence générale. La différence, en fait, sert même d'unité élémentaire à la gestion impériale des identités. Si l'État moderne régnait sur la «république phénoménale des intérêts», on peut dire que l'Empire règne sur la *république phénoménale des différences*. Et c'est par cette mascarade dépressive que désormais l'ON conjure l'expression des formes-de-vie. Ainsi le pouvoir impérial peut-il demeurer impersonnel: parce qu'il est lui-même le pouvoir personnalisant; ainsi le pouvoir impérial est-il totalisant: parce qu'il est celui-là même qui individualise. Plus qu'à des individualités ou des subjectivités, on a ici affaire à des individualisations et des subjectivations, transitoires, jetables, modulaires. *L'Empire, c'est le libre jeu des simulacres*.

GLOSE a: L'unité de l'Empire n'est pas obtenue à partir de quelque supplément formel à la réalité, mais à l'échelle la plus basse, au niveau moléculaire. L'unité de l'Empire n'est autre que l'uniformité mondiale des formes-de-vie atténuées que produit la conjonction du Spectacle et du Biopouvoir. Uniformité moirée plus que bigarrée, faite de différences certes, mais de différences *par rapport à la norme*. De différences

### Introduction à la guerre civile

normalisées. D'écartés statistiques. Rien n'interdit, sous l'Empire, d'être un peu punk, légèrement cynique ou modérément SM. L'Empire tolère toutes les transgressions pourvu qu'elles restent *soft*. On n'a plus affaire, ici, à une totalisation volontariste a priori, mais à un calibrage moléculaire des subjectivités et des corps. «À mesure que le pouvoir devient plus anonyme et plus fonctionnel, ceux sur qui il s'exerce tendent à être plus fortement individualisés» (Foucault, *Surveiller et punir*).

GLOSE b: «Le monde habité tout entier est désormais dans une fête perpétuelle. Il a déposé l'acier qu'il portait autrefois et s'est tourné, insouciant, vers des festivités et des amusements de toute sorte. Toutes les rivalités ont disparu, et une seule forme de compétition préoccupe à présent toutes les cités, celle qui consiste à offrir le meilleur spectacle de beauté et d'agrément. Le monde entier est maintenant plein de gymnases, de fontaines, de portes monumentales, de temples, d'ateliers, d'académies. Et l'on peut affirmer, avec une certitude scientifique, qu'un monde qui était à l'agonie s'est rétabli et a reçu un nouveau bail de vie [...] Le monde entier a été aménagé comme un parc de loisirs. La fumée des villages incendiés et des feux de guet – allumés par les amis ou les ennemis – s'est évanouie au-delà de l'horizon, comme si un vent puissant l'avait dissipée, et elle a été remplacée par la multitude et la variété innombrables des spectacles et des jeux enchanteurs [...] À ce point que les seuls peuples sur lesquels on doive s'apitoyer, à cause des bonnes choses dont ils sont privés, sont ceux qui sont en dehors de ton empire, si du moins il s'en trouve encore» (Aelius Aristide, *In Romam*, 144 après J.-C.).

**Contributions à la guerre en cours****56** Dorénavant, citoyen veut dire: citoyen de l'Empire.

**GLOSE:** Sous Rome, être citoyen n'était pas l'apanage des seuls Romains, mais de tous ceux qui, dans chaque province de l'Empire, manifestaient une conformité éthique suffisante avec le modèle romain. Être citoyen ne désignait un statut juridique que dans la mesure où celui-ci correspondait d'abord à un travail individuel d'auto-neutralisation. Comme on le voit, le terme *citoyen* n'appartient pas au langage de la Loi, mais à celui de la norme. L'appel au citoyen est, ainsi, depuis la Révolution, une pratique d'urgence; une pratique qui répond à une situation d'exception («la Patrie en danger», «la République menacée», etc.). L'appel au citoyen n'est alors jamais l'appel au sujet de droit, mais l'injonction faite au sujet de droit à sortir de soi et donner sa vie, à se comporter exemplairement, à *être plus qu'un sujet de droit pour pouvoir le demeurer*.

**57** La déconstruction est la seule pensée compatible avec l'Empire, quand elle n'en est pas la pensée officielle. Ceux qui l'ont célébrée comme «pensée faible» ont visé juste: la déconstruction est cette pratique discursive tout entière tendue vers un unique but: *dissoudre, disqualifier toute intensité, et soi-même n'en jamais produire*.

**GLOSE:** Nietzsche, Artaud, Schmitt, Hegel, saint Paul, le romantisme allemand, le surréalisme, il semble que la déconstruction ait vocation à prendre pour cible de ses fastidieux commentaires tout ce qui, dans la pensée, se fit un jour ou l'autre porteur d'intensité. Dans son domaine propre, cette nouvelle forme de police qui se fait passer pour une continua-

**Introduction à la guerre civile**

tion innocente de la critique littéraire au-delà de sa date de péremption se révèle d'une efficacité assez redoutable. Elle sera bientôt parvenue à disposer autour de tout ce qui, du passé, reste virulent, des cordons sanitaires de digressions, de réserves, de jeux de langages et de clins d'œil, prévenant par la pesanteur de ses volumes prosés tout prolongement de la pensée dans le geste, luttant, bref, pied à pied contre l'événement. Nulle surprise que cet épais courant du bavardage mondial soit né d'une critique de la métaphysique comme privilège accordé à la présence «simple et immédiate», à la parole plutôt qu'à l'écriture, à la vie plutôt qu'au texte et à la multiplicité de ses significations. Il serait certes possible d'interpréter la déconstruction comme une simple réaction bloomesque. Le déconstructeur, ne parvenant plus à avoir prise sur le plus petit détail de son monde, n'étant littéralement *presque plus* au monde, ayant fait de l'absence son mode d'être permanent, essaie d'assumer sa bloomitude par une bravade: il s'enferme dans le cercle clos des réalités qui le touchent encore parce qu'elles partagent son degré d'évaporation: les livres, les textes, les films et les musiques. Il cesse de voir dans ce qu'il lit quelque chose qui pourrait se rapporter à sa vie, et voit plutôt dans ce qu'il vit un tissu de références à ce qu'il a déjà lu. La présence et le monde dans son ensemble, dans la mesure où l'Empire lui en accorde les moyens, acquièrent pour lui un caractère de pure hypothèse. La réalité, l'expérience ne sont plus pour lui que de crapuleux arguments d'autorité. Il y a quelque chose de *militant* dans la déconstruction, comme un militantisme de l'absence, un retrait offensif dans le monde clos mais indéfiniment recombinaison des significations. La déconstruction, de fait, a une fonction politique précise, sous ses dehors de simple fatuité, et c'est de faire passer pour *barbare* tout ce

### Contributions à la guerre en cours

qui viendrait à s'opposer violemment à l'Empire, pour *mystique* quiconque prend sa présence à soi comme centre d'énergie de sa révolte, pour *fasciste* toute conséquence vécue de la pensée, tout *geste*. Pour ces agents sectoriels de la contre-révolution préventive, il s'agit seulement de proroger la suspension époquale qui les fait vivre. L'immédiateté, comme l'expliquait déjà Hegel, est la détermination la plus abstraite. Et comme l'ont bien compris nos déconstructeurs : *l'avenir de Hegel, c'est l'Empire*.

**58** L'Empire ne conçoit pas la guerre civile comme un affront fait à sa majesté, comme un défi à sa toute-puissance, mais simplement comme un *risque*. Ainsi s'explique la contre-révolution préventive que l'Empire n'a de cesse de livrer à tout ce qui pourrait occasionner des *trous* dans le tissu biopolitique continu. À la différence de l'État moderne, l'Empire ne nie pas l'existence de la guerre civile, il la *gère*. Sans quoi, d'ailleurs, il devrait se priver de certains moyens bien commodes pour la piloter ou la contenir. Là où ses réseaux ne pénètrent encore qu'insuffisamment, il s'alliera donc le temps qu'il faudra avec quelque mafia locale, voire avec telle ou telle guérilla, si celles-ci lui garantissent de maintenir l'ordre sur le territoire qui leur est dévolu. Rien n'est plus étranger à l'Empire que la question de savoir qui contrôle quoi, pourvu *qu'il y ait du contrôle*. D'où il s'ensuit que *ne pas réagir est encore, ici, une réaction*.

GLOSE a : Il est plaisant d'observer à quelles comiques contorsions l'Empire contraint, lors de ses interventions, ceux qui tout en voulant s'opposer à lui refusent d'assumer la guerre civile. Ainsi les bonnes âmes qui ne pouvaient comprendre que l'opération

### Introduction à la guerre civile

impériale au Kosovo n'était pas dirigée contre les Serbes, mais contre la guerre civile elle-même, qui commençait à s'étendre sous des formes trop visibles dans les Balkans, n'avaient-ils d'autre choix, dans leur compulsion de *prendre position*, que de prendre fait et cause pour l'Otan, ou pour Milosevic.

GLOSE b : Peu après Gênes et ses scènes de répression à la chilienne, un haut fonctionnaire de la police italienne livre à *La Repubblica* cette prise de conscience émue : « Bon, je vais vous dire une chose qui me coûte et que je n'ai jamais dite à personne. [...] La police n'est pas là pour mettre de l'ordre, mais pour gouverner le désordre. »

**59** La réduction cybernétique pose idéalement le Bloom comme relais transparent de l'information sociale. L'Empire se représentera donc volontiers comme un *réseau* dont chacun serait un *nœud*. La norme constitue alors, en chacun de ces nœuds, l'élément de la conductivité sociale. Avant l'information, c'est en fait la *causalité biopolitique* qui y circule, avec plus ou moins de résistance, selon le gradient de normalité. Chaque nœud – pays, corps, entreprise, parti politique – est tenu pour *responsable* de sa résistance. Et cela vaut jusqu'au point de non-conduction absolu, ou de réfraction des flux. Le nœud en cause sera alors décrété coupable, criminel, inhumain, et fera l'objet de l'intervention impériale.

GLOSE a : Or comme nul n'est jamais assez dépersonnalisé pour conduire parfaitement les flux sociaux, chacun est toujours déjà, et c'est une condition même de sa survie, *en faute* au regard de la norme ; norme qui ne sera d'ailleurs établie qu'a posteriori, après



### Contributions à la guerre en cours

intervention. Cet état, nous l'appellerons *faute blanche*. Elle est la condition morale du citoyen sous l'Empire, et la raison pour laquelle il n'y a pas, en vérité, de citoyen, mais seulement des *preuves* de citoyenneté.

GLOSE b : Le réseau, avec son informalité, sa plasticité, son inachèvement opportuniste, offre le modèle des solidarités faibles, des liens lâches dont est tissée la « société » impériale.

GLOSE g : Ce qui apparaît finalement dans la circulation planétaire de la responsabilité, quand l'arraisonnement du monde atteint le point où l'on cherche des coupables aux dégâts d'une « catastrophe naturelle », c'est combien toute causalité est par essence *construite*.

GLOSE d : L'Empire est coutumier de ce qu'il appelle des « campagnes de sensibilisation ». Celles-ci consistent dans l'élévation délibérée de la sensibilité des capteurs sociaux à tel ou tel phénomène, c'est-à-dire dans la création de ce phénomène en tant que phénomène, et dans la construction du maillage de causalités qui permettront de le matérialiser.

**60** L'étendue des attributions de la police impériale, du Biopouvoir, est illimitée, parce que ce qu'elle a mission de circonscrire, d'arrêter, n'est pas de l'ordre de l'actualité, *mais de la puissance*. L'arbitraire s'appelle ici *prévention*, et le risque est *cette puissance partout en acte en tant que puissance* qui fonde le droit d'ingérence universel de l'Empire.

GLOSE a : L'ennemi de l'Empire est intérieur. C'est l'événement. C'est tout ce qui *pourrait* arriver, et qui

### Introduction à la guerre civile

mettrait à mal le maillage des normes et des dispositifs. L'ennemi est donc, logiquement, partout présent, sous la forme du *risque*. Et la sollicitude est la seule cause *reconnue* des brutales interventions impériales contre le Parti Imaginaire : « Regardez comme nous sommes prêts à vous protéger, puisque, dès que quelque chose d'extraordinaire arrive, évidemment sans tenir compte de ces vieilles habitudes que sont les lois ou les jurisprudences, nous allons intervenir avec tous les moyens qu'il faut » (Foucault).

GLOSE b : Il y a d'évidence un caractère ubuesque du pouvoir impérial, qui paradoxalement ne semble pas fait pour entamer l'efficacité de la Machine. De la même façon, il y a un aspect *baroque* de l'édifice juridique sous lequel nous vivons. En fait, le maintien d'une certaine confusion permanente quant aux règlements en vigueur, aux droits, aux autorités et à leurs compétences semble vital à l'Empire. Car c'est elle qui lui permet de pouvoir user, le moment venu, *de tous les moyens*.

**61** Il ne convient pas de distinguer entre flics et citoyens. Sous l'Empire, la différence entre la police et la population est abolie. Chaque citoyen de l'Empire peut, à tout instant, et au gré d'une réversibilité proprement bloomesque, se révéler un flic.

GLOSE a : L'idée « que le délinquant c'est l'ennemi de la société tout entière », Foucault la voit apparaître dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous l'Empire, elle est étendue à la totalité du cadavre social recomposé. Chacun est pour lui-même et pour les autres, en vertu de son état de *faute blanche*, un risque, un *hostis* potentiel. Cette situation schizoïde

### Contributions à la guerre en cours

explique le renouveau impérial de la délation, de la surveillance mutuelle, de l'endo- et de l'entre-flicage. Car ce n'est pas seulement que les citoyens de l'Empire dénoncent tout ce qui leur semble « anormal » avec une frénésie telle que la police ne parvient déjà plus à les suivre, c'est même qu'ils se dénoncent parfois eux-mêmes pour en finir avec la faute blanche, pour que, le jugement s'abattant sur eux, leur situation indécise, leur doute quant à leur appartenance au tissu biopolitique soit tranché. Et c'est par ce mécanisme de terreur générale que sont repoussés de tous les milieux, mis en quarantaine, isolés spontanément tous les individus à risque, tous ceux qui, étant susceptibles d'une intervention impériale, pourraient emporter dans leur chute, par effet de capillarité, les mailles adjacentes du réseau.

GLOSE b : « – Comment définir les policiers ?

*Les policiers sont issus du public et le public fait partie de la police. Les agents de police sont ceux qui sont payés pour consacrer tout leur temps à remplir des devoirs, lesquels sont également ceux de tous leurs concitoyens.*

– Quel est le rôle prioritaire de la police ?

*Elle a une mission élargie, centrée sur la résolution des problèmes (problem solving policing).*

– Quelle est la mesure de l'efficacité de la police ?

*L'absence de crime et de désordre.*

– De quoi s'occupe spécifiquement la police ?

*Des problèmes et des préoccupations des citoyens.*

– Qu'est-ce qui détermine l'efficacité de la police ?

*La coopération du public.*

– Qu'est-ce que le professionnalisme policier ?

*Une capacité à demeurer au contact de la population pour anticiper les problèmes.*

– Comment la police considère-t-elle les poursuites judiciaires ?

### Introduction à la guerre civile

*Comme un moyen parmi tant d'autres*» (Jean-Paul Brodeur, professeur de criminologie à Montréal in *Guide pratique de la police de proximité*, Paris, mars 2000).

**62** La souveraineté impériale consiste en ceci qu'aucun point de l'espace, du temps, ni aucun élément du tissu biopolitique n'est à l'abri de son intervention. La mise en mémoire du monde, la traçabilité généralisée, le fait que les moyens de production tendent à devenir inséparablement des moyens de contrôle, la subsumption de l'édifice juridique en simple arsenal de la norme, tout cela tend à faire de chacun *un suspect*.

GLOSE : Un téléphone portable devient un mouchard, un moyen de paiement un relevé de vos habitudes alimentaires, vos parents se transforment en indics, une facture de téléphone devient le fichier de vos amitiés : toute la surproduction d'information inutile dont vous faites l'objet s'avère cruciale par le simple fait d'être à tout instant *utilisable*. Qu'elle soit ainsi *disponible* fait peser sur chaque geste une menace suffisante. Et la friche où l'Empire laisse leur mobilisation mesure assez exactement le sentiment qui l'habite de sa propre sécurité, combien, pour l'heure, il se sent peu en péril.

**63** L'Empire n'est guère pensé, et peut-être guère pensable au sein de la tradition occidentale, c'est-à-dire dans les limites de la métaphysique de la subjectivité. Tout au plus a-t-on pu y penser le dépassement de l'État moderne sur son propre terrain ; et cela a donné les irrespirables projets d'État universel, les spéculations sur le droit

### Contributions à la guerre en cours

**cosmopolite qui viendrait finalement instaurer la paix perpétuelle ou encore le ridicule espoir d'un État démocratique mondial, qui est la perspective ultime du négriisme.**

GLOSE a: Ceux qui n'arrivent pas à concevoir le monde autrement que dans les catégories que l'État libéral leur avait allouées font couramment mine de confondre l'Empire, ici dénoncé comme «mondialisation», avec tel ou tel organisme supranational (le FMI, la Banque mondiale, l'OMC ou l'ONU, plus rarement l'Otan et la Commission européenne). De contre-sommet en contre-sommet, on les voit de plus en plus gagnés par le doute, nos «anti-mondialisation»: et si à l'intérieur de ces pompeux édifices, derrière ces façades orgueilleuses, il n'y avait RIEN? Au fond, ils ont l'intuition que ces grandes coquilles mondiales sont vides, et c'est pourquoi ils les assiègent, d'ailleurs. Les murs de ces palais ne sont faits que de bonnes intentions, ils furent édifiés chacun en leur temps en *réaction* à quelque crise mondiale; et depuis lors laissés là, inhabités, à toutes fins inutiles. Par exemple, pour servir de leurres aux troupes du négriisme contestataire.

GLOSE b: Il n'est pas simple de savoir où veut en venir quelqu'un qui, au terme d'une vie de palinodies, affirme dans un article intitulé «L'«Empire», stade suprême de l'impérialisme» que «dans l'actuelle phase impériale, il n'y a plus d'impérialisme», qui décrète la mort de la dialectique pour en conclure qu'il faut «théoriser et agir à la fois *dans* et *contre* l'Empire»; quelqu'un qui se place tantôt dans la position masochiste d'exiger des institutions qu'elles s'auto-dissolvent, tantôt dans celle de les supplier d'exister. Aussi ne faut-il pas partir de ses écrits, mais de son action historique. Même pour ce qui est de

### Introduction à la guerre civile

comprendre un livre comme *Empire*, cette sorte de gloubiboulga théorique qui opère dans la pensée la même réconciliation finale de toutes les incompatibilités que l'Empire rêve de réaliser dans les faits, il est plus instructif d'observer les pratiques qui s'en réclament. Dans le discours des bureaucrates spectaculaires des *Tute bianche*, le terme de «peuple de Seattle» s'est ainsi substitué, depuis quelque temps, à celui de «multitude». «Le peuple, rappelle Hobbes, est un certain corps, et une certaine personne, à laquelle on peut attribuer une seule volonté, et une action propre: mais il ne se peut rien dire de semblable de la multitude. C'est le peuple qui règne en quelque sorte d'État que ce soit: car, dans les monarchies mêmes, c'est le *peuple* qui commande, et qui veut par la volonté d'un seul homme. Les particuliers et les sujets sont ce qui fait la multitude. Pareillement en l'État populaire et en l'aristocratique, les habitants en foule sont la multitude, et la cour ou le conseil, c'est le peuple.» Toute la perspective négriste se borne donc à cela: forcer l'Empire, par la mise en scène de l'émergence d'une soi-disant «société civile mondiale», à se donner les formes de l'État universel. Venant de gens *qui ont toujours aspiré à des positions institutionnelles*, qui donc *ont toujours fait semblant de croire à la fiction de l'État moderne*, cette stratégie aberrante devient limpide; et les contre-évidences d'*Empire* elles-mêmes acquièrent une signification historique. Lorsque Negri affirme que c'est la multitude qui a engendré l'Empire, que «la souveraineté a pris une forme nouvelle, composée d'une série d'organismes nationaux et supranationaux unis sous une logique unique de gouvernement», que «l'Empire est le sujet politique qui règle effectivement les échanges mondiaux, le pouvoir souverain qui gouverne le monde» ou encore que «cet ordre s'exprime sous une forme juridique», il ne fait nullement état du monde

### Contributions à la guerre en cours

qui l'entoure mais des ambitions qui l'animent. Les négristes *veulent* que l'Empire se donne des formes juridiques, *veulent* avoir en face d'eux une souveraineté personnelle, un sujet institutionnel avec lequel contracter ou dont ils pourraient s'emparer. La « société civile mondiale » dont ils se réclament ne trahit que leur *désir* d'État mondial. Certes, ils avancent bien quelques preuves, ou ce qu'ils croient être tel, de l'existence d'un ordre universel en formation : ce seront les interventions impériales au Kosovo, en Somalie ou dans le Golfe et leur légitimation spectaculaire par des « valeurs universelles ». Mais quand bien même l'Empire se doterait d'une façade institutionnelle postiche, sa réalité effective n'en demeurerait pas moins concentrée dans une police et une publicité mondiales, respectivement le Biopouvoir et le Spectacle. Que les guerres impériales se présentent comme des « opérations de police internationale » mises en œuvre par des « forces d'interposition », que la guerre en elle-même soit mise hors-la-loi par une forme de domination qui voudrait faire passer ses propres offensives pour de simples affaires de gestion intérieure, pour une question policière et non politique – assurer « la tranquillité, la sécurité et l'ordre » –, Schmitt l'avait déjà entrevu il y a soixante ans de cela et ne contribue nullement à l'élaboration progressive d'un « droit de police », comme veut le croire Negri. Le consensus spectaculaire momentanément contre tel ou tel « État voyou », tel ou tel « dictateur » ou « terroriste » ne fonde que la légitimité temporaire et réversible de l'intervention impériale qui s'en revendique. La réédition de tribunaux de Nuremberg dégénérés pour tout et n'importe quoi, la décision unilatérale par des instances judiciaires nationales de juger de crimes qui ont eu lieu dans des pays où ils ne sont même pas connus comme tels, ne sanctionne pas l'avancée d'un droit mondial naissant,

### Introduction à la guerre civile

mais la subordination achevée de l'ordre juridique à l'état d'urgence policier. Dans ces conditions, il ne s'agit pas de militer en faveur d'un État universel salvateur, mais bien de ravager le Spectacle et le Biopouvoir.

**64** La domination impériale, telle que nous commençons à la reconnaître, peut être qualifiée de *néo-taoïste*, pour autant qu'on ne la trouve pensée à fond qu'au sein de cette tradition. Il y a vingt-trois siècles, un théoricien taoïste affirmait ainsi : « Il existe trois moyens d'assurer l'ordre. Le premier s'appelle l'intérêt, le second s'appelle la crainte, le troisième les dénominations. L'intérêt attache le peuple au souverain ; la crainte assure le respect des ordres ; les dénominations incitent les inférieurs à emprunter la même voie que les maîtres. [...] C'est ce que j'appelle abolir le gouvernement par le gouvernement même, les discours par le discours même. » Il en concluait sans chinoiser : « Dans le gouvernement parfait, les inférieurs sont sans vertu » (Han-Fei-tse, *Le Tao du Prince*). Fort probablement, le gouvernement se perfectionne.

GLOSE : Certains ont voulu caractériser l'époque impériale comme celle des esclaves sans maîtres. Si cela n'est pas faux, elle serait plus adéquatement spécifiée comme celle de la *Maîtrise sans maîtres*, du souverain inexistant, comme l'est le chevalier de Calvino, dont l'armure est vide. La place du Prince demeure, invisiblement occupée par *le principe*. Il y a là, à la fois, une rupture absolue avec la vieille souveraineté personnelle et un accomplissement de celle-ci : le grand désarroi du Maître a toujours été de n'avoir pour sujets que des esclaves. Le Principe

### Contributions à la guerre en cours

régnant réalise le paradoxe devant lequel avait dû s'incliner la souveraineté substantielle: *avoir pour esclaves des hommes libres*. Cette souveraineté vide n'est pas une nouveauté historique à proprement parler, même si elle l'est visiblement pour l'Occident. L'affaire ici est de se défaire de la métaphysique de la subjectivité. Les Chinois, qui ont pris leurs quartiers hors de la métaphysique de la subjectivité entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, se forgèrent alors une théorie de la souveraineté impersonnelle qui n'est pas sans utilité pour comprendre les ressorts actuels de la domination impériale. À l'élaboration de cette théorie reste attaché le nom de Han-Fei-tse, principale figure de l'école qualifiée à tort de «légiste» tant elle développe une pensée de la norme plus que de la Loi. C'est sa doctrine, compilée aujourd'hui sous le titre *Le Tao du Prince*, qui dicta la fondation du premier Empire chinois véritablement unifié, par lequel fut close la période dite des «Royaumes combattants».

Une fois l'Empire établi, L'Empereur, le souverain de Ts'in, fit brûler l'œuvre de Han Fei, en 213 av. J.-C. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle que fut exhumé le texte qui avait commandé toute la pratique de l'Empire chinois; alors, donc, que celui-ci s'effondrait. Le Prince de Han Fei, celui qui occupe la Position, n'est Prince qu'à raison de son impersonnalité, de son absence de qualité, de son invisibilité, de son inactivité, il n'est Prince que dans la mesure de sa résorption dans le Tao, dans la Voie, dans le cours des choses. Ce n'est pas un Prince en un sens personnel, c'est un Principe, un pur vide, qui occupe la Position et demeure dans le non-agir. La perspective de l'Empire légiste est celle d'un État qui serait parfaitement immanent à la société civile: «La loi d'un État où règne l'ordre parfait est obéie aussi naturellement que l'on mange quand on a faim et se couvre quand on a froid: nul besoin d'ordonner», explique

### Introduction à la guerre civile

Han-Fei. La fonction du souverain est ici d'articuler les dispositifs qui le rendront superflu, qui permettront l'autorégulation cybernétique. Si, par certains aspects, la doctrine de Han-Fei fait songer à certaines constructions de la pensée libérale, elle n'en a jamais la naïveté: elle se sait comme théorie de la domination absolue. Han-Fei enjoint le Prince de s'en tenir à la Voie de Lao Tse: «Le Ciel est inhumain: il traite les hommes comme chiens de paille; le Saint est inhumain, il traite les hommes comme chiens de paille.» Jusqu'à ses plus fidèles ministres doivent savoir le peu de chose qu'ils sont au regard de la Machine Impériale; ceux-là mêmes qui hier encore s'en croyaient les maîtres doivent redouter que s'abatte sur eux quelque opération de «moralisation de la vie publique», quelque fringale de transparence. L'art de la domination impériale est de s'absorber dans le Principe, de s'évanouir dans le néant, de devenir invisible et par là de tout voir, de devenir insaisissable et par là de tout tenir. Le retrait du Prince n'est ici que le retrait du Principe: fixer les normes d'après lesquelles les êtres seront jugés et évalués, veiller à ce que les choses soient nommées de la façon «qui convient», régler la mesure des gratifications et des châtements, régir les identités et attacher les hommes à celles-ci. S'en tenir à cela, et demeurer opaque. Tel est l'art de la domination vide et dématérialisée, de la domination *impériale* du retrait.

Le Principe est dans l'invisible,  
L'Usage dans l'imprévisible.  
Vide et calme, il est sans affaire.  
Caché, il démasque les tares.  
Il voit sans être vu,  
Entend sans être entendu,  
Il connaît sans être deviné.  
Il comprend où les discours veulent le mener;

**Contributions à la guerre en cours**

Ne bouge ni ne mue,  
 Il examine et il confronte ;  
 Chacun est à sa place.  
 Ils ne communiquent pas ;  
 Tout est en ordre.  
 Il masque ses traces,  
 Brouille ses pistes ;  
 Nul ne remonte à lui.  
 Il bannit l'intelligence ;  
 Abandonne tout talent ;  
 Il est hors de portée de ses sujets.  
 Je cache mes visées,  
 J'examine et je confronte.  
 Je les tiens par les poignées ;  
 Je les étreins solidement.  
 Je les empêche d'espérer ;  
 J'abolis même la pensée ;  
 Je supprime jusqu'au désir. [...]  
 La Voie du Maître: faire un joyau du retrait,  
 reconnaître les hommes capables sans s'occuper  
 d'affaires; faire les bons choix sans dresser de  
 plan. C'est ainsi qu'on lui répond sans qu'il  
 demande, qu'on abat l'ouvrage sans qu'il exige.  
*La Voie du Maître*

Point ne dévoile ses ressorts.  
 Sans cesse inactif.  
 Des choses se passent aux quatre coins du monde.  
 L'important: tenir le centre.  
 Le sage saisit l'important.  
 Les quatre orientes répondent.  
 Calme, inactif, il attend  
 Qu'on vienne le servir.  
 Tous les êtres que l'univers recèle  
 Par leur clarté à son obscurité se décèlent. [...]  
 Ne change ni ne mue,  
 Se mouvant avec les Deux

**Introduction à la guerre civile**

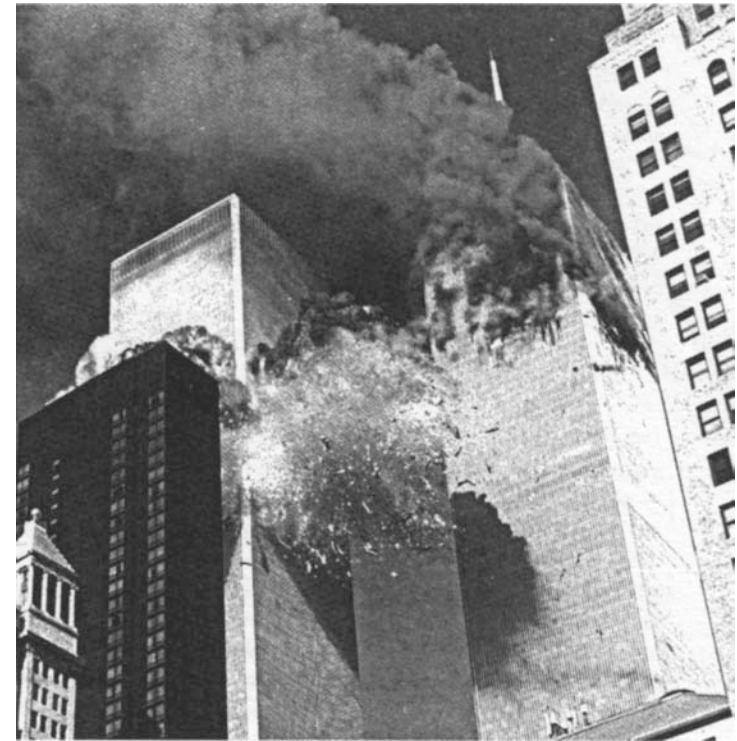
Sans jamais avoir de cesse.  
 Suivre la raison des choses :  
 Chaque être a une place,  
 Tout objet un usage.  
 Tout est là où il se doit.  
 De haut en bas, le non-agir.  
 Que le coq veille sur la nuit,  
 Que le chat attrape les rats,  
 Chacun a son emploi ;  
 Et le Maître est sans émoi.  
 La méthode pour tenir l'Un :  
 Partir des Noms.  
 À noms corrects, choses assurées. [...]  
 Le Maître entreprend par le Nom. [...]  
 Sans agir, il gouverne. [...]  
 Le maître de ses sujets  
 Taille l'arbre constamment  
 Pour qu'il ne soit pas proliférant.  
*Manifeste doctrinal*

**65** Toutes les stratégies impériales, c'est-à-dire aussi bien la polarisation spectaculaire des corps sur des absences adéquates que la terreur constante que l'on s'attache à entretenir, visent à faire que l'Empire n'apparaisse jamais comme tel, comme *parti*. Cette sorte de paix très spéciale, la *paix armée* qui caractérise l'ordre impérial s'éprouve comme d'autant plus suffocante qu'elle est elle-même le résultat d'une guerre totale, muette et continue. L'enjeu de l'offensive, ici, n'est pas de remporter quelque affrontement, mais au contraire de faire que l'affrontement *n'ait pas lieu*, de conjurer l'évènement à la racine, de prévenir toute saute d'intensité dans le jeu des formes-de-vie, par quoi du politique adviendrait. Le fait que rien n'arrive est déjà pour l'Empire une victoire

### Contributions à la guerre en cours

massive. Face à l'«ennemi quelconque», face au Parti Imaginaire, sa stratégie est de «substituer à l'événement que l'on voudrait décisif, mais qui reste aléatoire (la bataille), une série d'actions mineures mais statistiquement efficaces, que nous appellerons par opposition, la non-bataille» (Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*, 1975).

**66** L'Empire ne s'oppose pas à nous comme un sujet qui nous ferait face, mais comme un *milieu* qui nous est hostile.



### Une éthique de la guerre civile

*Nouvelle forme de communauté: s'affirmer de manière guerrière. Sinon l'esprit s'affaiblit. Pas de «jardin», «esquiver les masses» ne suffit pas. La guerre (mais sans poudre!) entre les différentes pensées! Et leurs armées!*

Nietzsche  
*Fragments posthumes*

**67** Tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent conjurer les formes-de-vie qui les meuvent doivent se rendre à cette évidence: ils sont, nous sommes les *parias* de l'Empire. Il y a, ancré quelque part en nous, ce point d'opacité sans retour qui est comme la marque de Caïn et qui remplit les citoyens de terreur sinon de haine. Manichéisme de l'Empire: d'un côté, la nouvelle humanité radieuse, soigneusement reformatée, transparente à tous les rayons du pouvoir, idéalement dénuée d'expérience, absente à soi jusqu'au cancer: ce sont les citoyens, les citoyens de l'Empire. Et puis il y a *nous*. Nous, ce n'est ni un sujet, ni une entité formée, non plus qu'une multitude. Nous, c'est une *masse de mondes*, de mondes infra-spectaculaires, intersticiels, à l'existence inavouable, tissés de solidarités et de dissensions impénétrables au pouvoir; et puis ce sont aussi les égarés, les pauvres, les prisonniers, les voleurs, les criminels, les fous, les pervers, les corrompus, les trop-vivants, les débordants, les corporités rebelles. Bref: tous ceux qui, suivant leur ligne de fuite, ne s'y retrouvent pas dans la tiédeur climatisée du paradis impérial. *Nous*, c'est tout le plan de consistance fragmenté du Parti Imaginaire.

**68** Pour autant que nous nous tenons en contact avec notre propre puissance, ne fût-ce qu'à force de penser notre expérience, nous représentons, au sein des métropoles de l'Empire, un danger. Nous sommes l'*ennemi quelconque*. Celui contre qui tous les dispositifs et toutes les normes impériales sont agencés. Inversement, l'homme du ressentiment, l'intellectuel, l'immunodéficient, l'humaniste, le greffé, le névrosé offrent le modèle du citoyen de l'Empire. D'eux, on est sûr qu'il n'y a



### Contributions à la guerre en cours

rien à craindre. Du fait de leur état, ils sont arrimés à des conditions d'existence d'une artificialité telle que seul l'Empire peut les leur assurer; et toute modification brutale de celles-ci signifierait leur mort. Ceux-là, ce sont les collaborateurs-nés. Ce n'est pas seulement le pouvoir, c'est la police qui passe à travers leur corps. La vie mutilée n'apparaît pas seulement comme une conséquence de l'avancée de l'Empire, elle en est d'abord une *condition*. L'équation *citoyen = flic* se prolonge dans l'extrême fêlure des corps.

**69** Tout ce que tolère l'Empire est pour nous semblablement exigü: les espaces, les mots, les amours, les têtes et les cœurs: autant de garrots. Où que nous allions se forment presque spontanément autour de nous de ces cordons sanitaires tétanisés, si reconnaissables dans les regards et dans les gestes. Il suffit de si peu de chose pour être identifié par les citoyens anémiés de l'Empire comme un suspect, comme un *dividu à risque*. Un marchandage permanent se joue pour que nous renoncions à cette intimité avec nous-mêmes dont on nous fait tant grief. Et en effet, nous ne tiendrons pas toujours ainsi, dans cette position déchirée de déserteur intérieur, d'étranger apatride, d'*hostis* trop soigneusement masqué.

**70** Nous n'avons rien à dire aux citoyens de l'Empire: il faudrait pour cela que nous ayons quelque chose en commun. Pour eux, la règle est simple: soit ils désertent, se jettent dans le devenir et nous rejoignent, soit ils restent là où ils sont et ils seront alors traités selon les principes bien connus de l'hostilité: réduction et aplatissement.

### Introduction à la guerre civile

**71** L'hostilité qui, dans l'Empire, régit tant le non-rapport à soi que le non-rapport global des corps entre eux, est pour nous l'*hostis*. Tout ce qui veut nous l'extorquer doit être anéanti. Je veux dire que c'est la sphère même de l'hostilité que nous devons réduire.

**72** La sphère de l'hostilité ne peut être réduite qu'à étendre le domaine éthico-politique de l'amitié et de l'inimitié; c'est pourquoi l'Empire n'y parvient pas, en dépit de toutes ses protestations en faveur de la paix. Le devenir-réel du Parti Imaginaire n'est que la formation *par contagion* du plan de consistance où amitiés et inimitiés se déploient librement et se rendent lisibles à elles-mêmes.

**73** L'agent du Parti Imaginaire est celui qui, partant de là où il se trouve, de sa *position*, enclenche ou poursuit le processus de polarisation éthique, d'assomption différentielle des formes-de-vie. Ce processus n'est autre que le *tiqqun*.

**74** Le *tiqqun* est le devenir-réel, le devenir-*pratique* du monde; le processus de révélation de toute chose comme *pratique*, c'est-à-dire comme prenant place dans ses limites, dans sa signification immanente. Le *tiqqun*, c'est que chaque acte, chaque conduite, chaque énoncé dotés de sens, c'est-à-dire en tant qu'*événement*, s'inscrive de soi-même dans sa métaphysique propre, dans sa communauté, dans son *parti*. La guerre civile veut seulement dire: le monde est pratique; la vie, héroïque, en tous ses détails.

**Contributions à la guerre en cours**

**75** Le mouvement révolutionnaire n'a pas été défait, comme le regrettent les staliniens de toujours, en raison de son insuffisante unité, mais à cause du trop faible niveau d'élaboration de la guerre civile en son sein. À ce titre, la confusion systématique entre hostis et ennemi a eu l'effet débilisant que l'on sait, du tragique soviétique au comique groupusculaire.

Entendons-nous: ce n'est pas l'Empire qui est l'ennemi avec lequel nous devrions nous mesurer et les autres tendances du Parti Imaginaire qui sont pour nous autant d'hostis à liquider, mais bien le contraire.

**76** Toute forme-de-vie tend à se constituer en communauté, et de communauté en monde. Chaque monde, lorsqu'il se pense, c'est-à-dire lorsqu'il se saisit stratégiquement dans son jeu avec les autres mondes, se découvre comme configuré par une métaphysique particulière, qui est, plus qu'un système, *une langue, sa langue*. Et c'est alors, lorsqu'il s'est pensé, que ce monde devient contaminant: car il sait de quel éthos il est porteur, il est passé maître dans un certain secteur de l'art des distances.

**77** Le principe de la plus intense sérénité est, pour chaque corps, d'aller au bout de sa forme-de-vie présente, jusqu'au point où la ligne d'accroissement de puissance s'évanouit. Chaque corps veut épuiser sa forme-de-vie, la laisser morte derrière soi. Puis il passe à une autre. Il a gagné en épaisseur: son expérience l'a nourri. Et il a gagné en souplesse: il a su se déprendre d'une figure de soi.

**Introduction à la guerre civile**

**78** Là où était la vie nue doit advenir la forme-de-vie. La maladie, la faiblesse ne sont pas des affections de la vie nue, générique, sans être au premier chef des affections touchant singulièrement certaines formes-de-vie et orchestrées par les impératifs contradictoires de la pacification impériale. En rapatriant ainsi sur le terrain des formes-de-vie tout ce que l'on exile dans le langage plein d'embarras de la vie nue, nous renversons la biopolitique en *politique de la singularité radicale*. Une médecine est à réinventer, une médecine *politique* qui partira des formes-de-vie.

**79** Dans les conditions présentes, sous l'Empire, toute agrégation éthique ne peut que se constituer en *machine de guerre*. Une machine de guerre n'a pas la guerre pour objet; au contraire: elle ne peut «faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps, ne serait-ce que de nouveaux rapports sociaux non-organiques» (Deleuze, *Mille plateaux*). À la différence d'une armée comme de toute *organisation* révolutionnaire, la machine de guerre n'a avec la guerre qu'un rapport de *supplément*. Elle est capable de menées offensives, elle est en mesure de livrer des batailles, d'avoir un recours délié à la violence, mais elle n'en a pas *besoin* pour mener une existence entière.

**80** Ici se pose la question de la réappropriation de la violence, dont les démocraties biopolitiques nous ont, avec toutes les expressions intenses de la vie, si parfaitement dépossédés. Commençons par en finir avec la vieille conception d'une mort qui surviendrait au terme, comme

### Contributions à la guerre en cours

point final de la vie. La mort *est quotidienne*, elle est cet amenuisement continu de notre présence sous l'effet de l'impossibilité de s'abandonner à nos penchants. Chacune de nos rides, chacune de nos maladies est un goût auquel nous n'avons pas été fidèles, le produit d'une trahison envers une forme-de-vie qui nous anime. Telle est la mort réelle à quoi nous sommes soumis, et dont la cause principale est notre manque de force, l'*isolement* qui nous interdit de rendre coup pour coup au pouvoir, de nous abandonner sans l'assurance que nous devons le payer. Voilà pourquoi nos corps éprouvent le besoin de s'agréger en machines de guerre, car cela seul nous rend également capables *de vivre et de lutter*.

**81** De ce qui précède on déduira sans peine cette évidence biopolitique: il n'y a pas de mort «naturelle», toutes les morts sont des morts *violentes*. Cela vaut existentiellement et historiquement. Sous les démocraties biopolitiques de l'Empire, tout a été socialisé; chaque mort rentre dans un réseau complexe de causalités qui font d'elle une mort *sociale*, un meurtre; il n'y a plus que du meurtre, qui est tantôt condamné, tantôt amnistié, et le plus souvent méconnu. À ce point, la question qui se pose n'est plus celle du *fait* du meurtre, mais celle de son *comment*.

**82** Le fait n'est rien, le *comment* est tout. Qu'il n'y ait de fait que préalablement *qualifié* le prouve suffisamment. Le coup de maître du Spectacle est de s'être acquis le monopole de la qualification, de la *dénomination*; et, à partir de cette position, d'écouler sa métaphysique en contre-

### Introduction à la guerre civile

bande, livrant comme faits le produit de ses interprétations frauduleuses. Une action de guerre sociale est un «acte de terrorisme», tandis qu'une intervention lourde de l'Otan, décidée de la façon la plus arbitraire, est une «opération de pacification»; un empoisonnement de masse est une épidémie, et l'on appelle «Quartier de Haute Sécurité» la pratique légale de la torture dans les prisons démocratiques. Face à cela, le *tiqqun* est au contraire l'action de rendre à chaque fait son propre *comment*, de le tenir, même, pour *seul réel*. La mort en duel, un bel assassinat, une dernière phrase de génie prononcée avec pathos, suffisent à effacer le sang, à humaniser ce que l'on répute le plus inhumain: le meurtre. Car dans la mort plus qu'ailleurs, le *comment* résorbe le fait. Entre ennemis, par exemple, l'arme à feu sera exclue.

**83** Ce monde est pris entre deux tendances, l'une à sa libanisation, l'autre à son helvétisation; tendances qui peuvent, zone à zone, cohabiter. Et en effet, ce sont là deux manières singulièrement réversibles, quoiqu'apparemment divergentes, de conjurer la guerre civile. Le Liban, avant 1974, n'était-il pas surnommé la «Suisse du Proche-Orient»?

**84** Dans le cours du devenir-réel du Parti Imaginaire, nous rencontrerons sans doute de ces sangsues livides: les révolutionnaires professionnels. Contre l'évidence que les seuls beaux moments du siècle furent dépréciativement appelés «guerres civiles», ils iront tout de même dénoncer en nous «la conspiration de la classe dominante pour abattre la révolution par une guerre civile»

### Contributions à la guerre en cours

(Marx, *La guerre civile en France*). Nous ne croyons pas à la révolution, déjà plus à des «révolutions moléculaires», et sans retenue à des *assomptions différenciées de la guerre civile*. Dans un premier temps, les révolutionnaires professionnels, que leurs désastres répétés n'ont qu'à peine refroidis, nous diffamerons comme dilettantes, comme traîtres à la Cause. Ils voudront nous faire croire que l'Empire est l'ennemi. Nous objecterons à Leur Bêtise que l'Empire n'est pas l'ennemi, mais l'*hostis*. Qu'il ne s'agit pas de le vaincre, mais de *l'anéantir*, et qu'à la limite, nous nous passerons de leur Parti, suivant en cela les conseils de Clausewitz au sujet de la guerre populaire : «La guerre populaire, comme quelque chose de vaporeux et de fluide, ne doit se condenser nulle part en un corps solide; sinon l'ennemi envoie une force adéquate contre ce noyau, le brise et fait de nombreux prisonniers; le courage faiblit alors, chacun pense que la question principale est tranchée, que tout effort ultérieur est vain et que les armes sont tombées des mains de la nation. Mais, d'autre part, il faut bien que ce brouillard se condense en certains points, forme des masses compactes, des nuages menaçants d'où enfin peut surgir une foudre terrible. Ces points se situeront surtout aux ailes du théâtre de guerre ennemi. [...] Il ne s'agit pas de briser le noyau, mais seulement de ronger la surface et les angles» (*De la guerre*).

**85** Les énoncés qui précèdent veulent introduire à une époque de plus en plus tangiblement menacée par le déferlement en bloc de la réalité. L'éthique de la guerre civile qui s'y est exprimée reçut un jour le nom de «Comité Invisible». Elle signe une fraction déterminée du

### Introduction à la guerre civile

Parti Imaginaire, son pôle révolutionnaire-expérimental. Par ces lignes, nous espérons déjouer les plus vulgaires inepties qui pourront être proférées sur nos activités, comme sur la période qui s'ouvre. Tout ce prévisible bavardage, comment ne le devinerions-nous pas, déjà, dans la réputation que le shogunat Tokugawa fit à la fin de l'ère Muromachi, et dont un de nos ennemis observait justement : «Par son agitation même, dans l'inflation des prétentions illégitimes, cette époque de guerres civiles se révélerait la plus libre qu'ait connue le Japon. Un ramas de gens de toutes sortes se laissaient éblouir. C'est pourquoi on insistera beaucoup sur le fait qu'elle aurait été seulement la plus violente»?

Les vainqueurs avaient vaincu sans peine : ils avaient pris une ville qui se débarrassait de ses dieux.

Nul ne se rappelle aujourd'hui, d'entre les insurgés d'alors, ce qui se passa exactement, au début. En guise de réponse, certains ont une légende ; mais la plupart disent seulement "chacun est un début".

Cela commença au coeur des métropoles d'antan. Il régnait là une sortie d'agitation glacée, avec des points de comble où chacun se pressait, de préférence à bord d'une petite boîte métallique nommée "automobile".

Cela commença donc ainsi, par des rassemblements sans objet, des rassemblements silencieux de masques, en marge de l'affairement général.

Une impression de grand désœuvrement émanait de ces petits groupes d'hommes masqués, qui jouaient aux échecs ainsi qu'à d'autres jeux plus énigmatiques, qui portaient sur des panneaux immobiles des messages sibyllins, qui distribuaient sans un mot des textes pétrifiants ; mais c'était un désœuvrement plein, habité, inquiétant quoique discret.

Il a bien dû y avoir un jour, quelque part, un premier de ces rassemblements. Mais il y en eut très vite tant que son souvenir lui-même s'est noyé dans leur nombre. On prétend que cela eut lieu d'abord à Lutèce un jour de carnaval. Et depuis lors, le carnaval n'a jamais cessé.

D'abord on dépêcha la police. Mais il fallut bientôt y renoncer : à peine dispersait-on une de ces étranges agrégations qu'une autre se reformait ailleurs. Il semblait même qu'elles se multipliaient à chaque arrestation. C'était comme si les hommes étaient



imperceptiblement gagnés, contaminés par le silence et le jeu, par l'anonymat et le désœuvrement.

C'était le printemps et il y en avait tant, de ces rassemblements, qu'ils se mirent à circuler, vaguant de place en place, de rue en rue, de carrefour en carrefour. Il y avait de la joie, de la désinvolture et une curieuse détermination dans ces cortèges errants. Une secrète convergence semblait même les guider. Quand venait le soir, ils se massaient en silence devant les lieux de pouvoir: sièges de journaux, de gouvernements, de multinationales, d'empires médiatiques; banques, ministères, commissariats, prisons, bientôt rien n'échappa plus à cet encerclement feutré.

Une grande menace en même temps qu'une grande dérision se dégageait de ces foules de masques mutiques au regard rivé sur les vainqueurs retranchés.

On ne s'y trompa certainement pas, puisque l'on dénonça sans tarder la conspiration d'un certain Comité Invisible. On parla même d'un péril majeur pour la civilisation, la démocratie, l'ordre et l'économie. Mais à l'intérieur de leurs châteaux, les vainqueurs prenaient peur. Ils se sentaient de plus en plus seuls avec leur victoire. Un monde qui, hier encore, leur paraissait entièrement acquis leur échappait incompréhensiblement, pan par pan.

Aussi finirent-ils par ouvrir les portes de leurs châteaux, croyant apaiser quelque insaisissable jacquerie en montrant qu'ils n'avaient rien à cacher. Mais nul n'entra, sinon par mégarde, car des masques émanait un pouvoir plus désirable que l'ancien. Les vainqueurs eux-mêmes, au reste, durent être saisis d'une grande lassitude: nul ne sait, depuis lors, ce qu'ils sont devenus.



**«Une métaphysique critique pourrait naître  
comme science des dispositifs...»**

---

Ce texte constitue l'acte fondateur  
de la S.A.S.C., la Société pour  
l'Avancement de la Science Criminelle.  
La S.A.S.C. est une association  
à but non lucratif dont la vocation

est de recueillir anonymement,  
classer et diffuser tous les  
savoirs-pouvoirs utiles aux machines  
de guerre anti-impériales.  
(sasc@boum.org)

*Les philosophies premières fournissent  
au pouvoir ses structures formelles.  
Plus précisément, « la métaphysique »  
désigne ce dispositif où l'agir requiert  
un principe auquel on puisse rapporter  
les mots, les choses et les actions.*

*À l'âge du Tournant, quand la présence  
comme identité ultime vire à la présence  
comme différence irréductible,  
l'agir apparaît sans principe.*

Reiner Schürmann

*Que faire de la fin de la métaphysique ?*

Au départ, il y aurait la vision, dans un étage de ces sinistres ruches de verre du secteur tertiaire, la vision interminable, au travers de l'espace panoptisé, de dizaines de corps *assis*, à la file, distribués selon une logique modulaire, de dizaines de corps sans vie apparente, séparés par de minces parois de verre, pianotant sur leurs ordinateurs. Dans cette vision, à son tour, il y aurait la révélation du caractère brutalement *politique* de cette immobilisation forcée des corps. Et l'évidence paradoxale de corps d'autant plus immobiles que leurs fonctions mentales sont activées, captivées, mobilisées, qu'elles bouillonnent et répondent en temps réel aux fluctuations du flux informationnel qui traverse l'écran. Prenons cette vision ou plutôt *ce que nous y trouvons*, et promenons-le dans une exposition du MoMA à New York, où des cybernéticiens enthousiastes, convertis de fraîche date à l'alibi artistique, ont résolu de présenter au public tous les dispositifs de neutralisation, de normalisation par le travail qu'ils ont en tête pour l'avenir. L'exposition s'intitulerait *Workspheres* : on y exposerait comment un iMac transforme le travail, devenu en lui-même superflu autant qu'insupportable, en loisir, comment un environnement « convivial » dispose le Bloom moyen à supporter l'existence la plus désolée et maximise de ce fait son rendement social, ou comment lui passera toute disposition à l'angoisse, à ce Bloom, quand



### Contributions à la guerre en cours

ON aura intégré tous les paramètres de sa physiologie, de ses habitudes et de son caractère à son espace de travail personnalisé. De la conjonction de ces « visions » naîtrait le sentiment que l'ON a finalement réussi à *produire* l'esprit, et à produire le corps comme déchet, masse inerte et encombrante, condition mais surtout *obstacle* au déroulement de processus *pure-ment cérébraux*. La chaise, le bureau, l'ordinateur : un dispositif. Un arraisonnement productif. Une entreprise méthodique d'atténuation de toutes les formes-de-vie. Jünger parlait bien d'une « spiritualisation du monde », mais en un sens *qui n'était pas nécessairement élogieux*.

**O**n pourrait imaginer une autre genèse. Au départ, il y aurait cette fois un désagrément, un désagrément lié à la généralisation des engins de surveillance dans les magasins, notamment des portillons anti-vols. Il y aurait la légère angoisse, au moment de les passer, de savoir si ça va sonner ou pas, si l'on sera extrait du flux anonyme des consommateurs comme « le client indésirable », comme « le voleur ». Il y aurait donc, cette fois, le désagrément – qui sait ? le ressentiment – de s'être fait gauler parfois, et la claire prescience que les dispositifs se sont mis depuis quelque temps à *marcher*. Que par exemple, cette tâche de surveillance est de plus en plus exclusivement confiée à une masse de vigiles qui *ont l'œil*, étant eux-mêmes les anciens voleurs. Qui sont, en tous leurs gestes, *des dispositifs sur pattes*.

**I**maginons maintenant une genèse, tout à fait improbable celle-là, pour les plus incrédules. Le point de départ ne pourrait alors être que la question de la *déterminité*, du fait qu'il y a, inexorablement, de la

### ... comme science des dispositifs

détermination ; mais que cette fatalité peut *aussi bien* prendre le sens d'une redoutable liberté de jeu avec les déterminations. D'une subversion inflationniste du contrôle cybernétique.

Au départ, il n'y aurait rien, finalement. Rien que le refus de jouer innocemment un quelconque des jeux que l'ON a prévus pour nous amadouer.

Et qui sait ? le désir

FAROUCHE

d'en créer quelques-uns

de vertigineux.

# I

De quoi retourne-t-il, au juste, dans la *Théorie du Bloom* ? Il retourne d'une tentative d'*historiciser* la présence, de prendre acte, pour commencer, de l'état actuel de notre être-au-monde. D'autres tentatives du même ordre ont précédé la *Théorie du Bloom*, dont la plus remarquable, après *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* de Heidegger, est certainement *Le monde magique* de De Martino. Soixante ans avant la *Théorie du Bloom*, l'anthropologue italien offrait une contribution à ce jour inégalée à l'histoire de la présence. Mais alors que philosophes et anthropologues *aboutissent* à cela, au constat de là où nous en sommes avec le monde, au constat de notre propre effondrement, nous y consentons parce que c'est de là que nous *partons*.

Homme de son époque en cela, De Martino fait mine de croire à toute la fable moderne du sujet classique, du monde objectif, etc. Il distingue donc entre deux époques de la présence, celle qui a cours dans le « monde magique », primitif, et celle de l'« homme moderne ». Tout le malentendu occidental au sujet de la magie, et plus généralement des sociétés traditionnelles, dit en substance De Martino, tient au fait que nous prétendons les saisir du dehors, à partir du pré-supposé moderne d'une présence acquise, d'un être-au-

## ... comme science des dispositifs

monde garanti, étayé d'une nette distinction entre le moi et le monde. Dans l'univers traditionnel-magique, la frontière qui constitue le sujet moderne en un substrat solide, stable, assuré de son être-là, devant lequel s'étend un monde rembourré d'objectivité, fait encore problème. Elle y est à conquérir, à fixer ; la présence humaine y est constamment menacée, s'éprouve dans un danger perpétuel. Et cette labilité la met à la merci de toute perception violente, de toute situation saturée d'affects, de tout événement inassimilable. Dans des cas extrêmes, connus sous des noms divers dans les civilisations primitives, l'être-là est totalement englouti par le monde, par une émotion, par une perception. C'est ce que les Malais appellent *latah*, les Toungouses *olon*, certains Mélanésiens *atai*, et à quoi se rattache, chez les mêmes Malais, l'*amok*. Dans de tels états, la présence singulière s'affaisse complètement, entre en indistinction avec les phénomènes, se défait en un simple écho, mécanique, du monde alentour. Ainsi un *latah* un corps affecté de *latah*, met-il la main sur la flamme à peine esquisse-t-on le geste de le faire ou, se retrouvant d'un coup face à face avec un tigre au faite d'un sentier, se met-il à l'imiter furieusement, possédé qu'il est par cette perception inattendue. On rapporte aussi des cas d'*olon* collectif : lors d'un entraînement par un officier russe d'un régiment cosaque, les hommes du régiment, au lieu d'exécuter les ordres du colonel, se mirent soudain à les répéter en chœur ; et plus l'officier les abreuvait d'injures et s'irritait de leur refus d'obéir, plus ceux-ci lui renvoyaient ses injures et mimaient sa colère. De Martino caractérise ainsi le *latah*, usant de ses catégories approximatives : « La présence tend à rester polarisée sur un certain contenu, elle ne parvient pas à aller au-delà et, par conséquent, elle disparaît et elle abdique en tant que présence. La distinction s'écroule entre la présence et le monde qui se rend présent. »

### Contributions à la guerre en cours

Il y a donc, pour De Martino, un «drame existentiel», un «drame historique du monde magique», qui est un drame de la présence; et l'ensemble des croyances, techniques et institutions magiques sont là pour y répondre: pour sauver, protéger ou restaurer la présence entamée. Celles-ci sont donc douées d'une efficacité propre, d'une objectivité inaccessible au sujet classique. Une des façons qu'ont les indigènes de Mota de surmonter la crise de la présence provoquée par quelque vive réaction émotionnelle sera ainsi d'associer à celui qui en a été victime la chose qui en a été la cause, ou quelque chose qui la figure. Au cours d'une cérémonie, cette chose sera déclarée *atai*. Le Chaman instituera une communauté de destin entre ces deux *corps* qui seront désormais indissolublement, rituellement liés, au point qu'*atai* signifie tout bonnement *âme* dans l'idiome indigène. «La présence qui risque de perdre tout horizon se reconquiert en rattachant son unité problématique à l'unité problématique de la chose», conclut De Martino. Cette pratique banale, celle de s'inventer un *alter ego* objectal, c'est cela que les Occidentaux recouvreront du sobriquet de «fétichisme», refusant de comprendre que par la magie l'homme «primitif» se recompose, se reconquiert une présence. En se jouant, mais cette fois accompagné, soutenu par le Chaman, le drame de sa présence en dissolution, dans la transe par exemple, il met en scène cette dissolution de telle façon qu'il en redevienne maître. Ce que l'homme moderne reproche si amèrement au «primitif», après tout, ce n'est pas tant sa pratique de la magie que l'audace de s'accorder un droit jugé obscène: celui d'évoquer la labilité de la présence, et d'ainsi la rendre *participable*. Car le type de dérélition dont le branché dépouillé de son portable, la famille petite-bourgeoise privée de télé, l'automobiliste dont on a rayé la voiture, le cadre sans bureau, l'intellectuel sans la parole

### ... comme science des dispositifs

ou la Jeune-Fille sans son sac offrent des images plus familières, les «primitifs» se sont donné les *moyens* de le surmonter.

Mais De Martino commet une erreur immense, une erreur de fond, inhérente sans doute à toute *anthropologie*. De Martino méconnaît l'ampleur du concept de présence, il la conçoit encore comme *un attribut du sujet humain*, ce qui l'amène inévitablement à opposer la présence au «monde qui se rend présent». La différence entre l'homme moderne et le primitif ne consiste pas, comme le dit De Martino, dans ce que le second se trouverait *en défaut* par rapport au premier, n'ayant pas encore acquis l'assurance de celui-ci. Elle consiste au contraire dans ce que le «primitif» démontre une plus grande ouverture, une plus grande *attention* à la VENUE EN PRÉSENCE DES ÉTANTS, et donc, par contrecoup, une plus grande vulnérabilité aux fluctuations de celle-ci. L'homme moderne, le sujet classique n'est pas un saut hors du primitif, il est seulement un primitif qui s'est rendu indifférent à l'événement des êtres, qui ne sait plus accompagner la venue en présence des choses, qui est *pauvre en monde*. En fait, toute l'œuvre de De Martino est traversée d'un amour malheureux pour le sujet classique. Malheureux parce que De Martino a comme Janet une trop intime compréhension du monde magique, une trop rare sensibilité au Bloom pour ne pas, secrètement, en éprouver à plein les effets. Seulement, lorsqu'on est un mâle, en Italie, dans les années quarante, il est certain qu'on a plutôt intérêt à taire cette sensibilité et à vouer une passion sans frein à la plasticité majestueuse et désormais *parfaitement kitsch* du sujet classique. Ainsi De Martino en est-il acculé à la posture comique de dénoncer l'erreur méthodologique de vouloir saisir le monde

### Contributions à la guerre en cours

magique depuis le point de vue d'une présence assurée, tout en conservant celle-ci comme horizon de référence. En dernier ressort, il fait sienne l'utopie moderne d'une objectivité pure de toute subjectivité et d'une subjectivité franche de toute objectivité.

**E**n réalité, la présence est si peu un attribut du sujet humain qu'elle est ce qui *se donne*. «Le phénomène à retenir, ici, ce n'est ni le simple étant, ni son mode d'être présent, mais l'entrée en présence, entrée toujours neuve, quel que soit le dispositif historique où apparaît le donné» (Reiner Schürmann, *Le principe d'anarchie*). Ainsi se définit l'ek-stase ontologique de l'être-là humain, sa co-appartenance à *chaque situation vécue*. La présence en elle-même est INHUMAINE. Inhumanité qui triomphe dans la crise de celle-ci, quand l'étant s'impose dans toute son écrasante insistance. La donation de la présence, alors, ne peut plus être accueillie; toute forme-de-vie, c'est-à-dire toute façon d'*accueillir* cette donation, se dissipe. Ce qu'il y a à historiciser, ce n'est donc pas le progrès de la présence vers la stabilité finale, mais les différentes manières dont celle-ci se donne, les différentes *économies de la présence*. Et s'il y a bien aujourd'hui, à l'ère du Bloom, une crise généralisée de la présence, c'est seulement en vertu de la généralité de l'économie en crise: L'ÉCONOMIE OCCIDENTALE, MODERNE, HÉGÉMONIQUE DE LA PRÉSENCE CONSTANTE. Économie dont le propre est la dénégation de la possibilité même de sa crise par le chantage au sujet classique, régent et mesure de toutes choses. Le Bloom accuse historiquement la fin de l'effectivité sociale-magique de ce chantage, de cette fable. La crise de la présence rentre à nouveau dans l'horizon de l'existence humaine, mais ON n'y répond pas de la même façon que dans le monde traditionnel, ON ne la reconnaît pas comme telle.

### ... comme science des dispositifs

**À** l'ère du Bloom, la crise de la présence se chronise et s'objective en une immense accumulation de *dispositifs*. Chaque dispositif fonctionne comme une prothèse ek-sistentielle que l'ON administre au Bloom pour lui permettre de survivre dans la crise de la présence sans s'en apercevoir, d'y demeurer jour après jour sans toutefois y succomber – un portable, un psy, un amant, un sédatif ou un ciné font des béquilles tout à fait convenables, pourvu qu'on puisse en changer souvent. Pris singulièrement, les dispositifs sont autant de remparts dressés contre l'événement de choses; pris en masse, ils sont la neige carbonique que l'ON répand sur le fait que chaque chose, dans sa venue en présence, porte avec elle un monde. L'objectif: maintenir coûte que coûte l'économie dominante par la gestion autoritaire, en tout lieu, de la crise de la présence; installer planétairement *un présent* contre le libre jeu des venues en présence. D'un mot: LE MONDE SE RAIDIT.

**D**epuis que le Bloom s'est insinué au cœur de la civilisation, ON a tout fait pour l'isoler, pour le neutraliser. Le plus souvent, et fort biopolitiquement déjà, on l'a traité comme une maladie: cela s'est appelé *psychasthénie* d'abord, avec Janet, puis *schizophrénie*. Aujourd'hui ON préfère parler de *dépression*. Les qualifications changent, certes, mais la manœuvre est toujours la même: réduire les manifestations trop extrêmes du Bloom à de purs «problèmes subjectifs». En le circonscrivant comme maladie, ON l'individualise, ON le localise, ON le refoule de telle façon qu'*il ne soit plus assumable collectivement*, communément. Si l'on y regarde bien, la biopolitique n'a jamais eu d'autre objet: garantir que ne se constituent jamais des mondes, des techniques, des dramatisations partagées, des *magies* au sein desquelles la crise de la présence

### Contributions à la guerre en cours

puisse être surmontée, assumée, puisse devenir un centre d'énergie, une machine de guerre. La rupture de toute transmission de l'expérience, la rupture de la tradition historique est là, farouchement maintenue, pour assurer que le Bloom soit toujours livré, renvoyé en tout à « lui-même », à sa propre et solitaire dérision, à son écrasante, à sa mythique « liberté ». *Il y a tout un monopole biopolitique des remèdes à la présence en crise qui est toujours prêt à se défendre avec la dernière violence.*

**L**a politique qui défie ce monopole prend comme point de départ et centre d'énergie la crise de la présence, le Bloom. Cette politique, nous la qualifions d'*extatique*. Son objet n'est pas de renflouer abstraitement, à coups de re/présentations, la présence humaine en dissolution, mais bien l'élaboration de magies participables, de techniques d'habitation non d'un territoire mais *d'un monde*. Et c'est cette élaboration, celle du jeu entre les différentes économies de la présence, entre les différentes formes-de-vie, qui exige la subversion et la *liquidation* de tous les dispositifs.

**C**eux qui en sont encore à réclamer une théorie du sujet, comme un dernier sursis offert à leur passivité, feraient mieux de comprendre qu'à l'ère du Bloom, *une théorie du sujet n'est plus possible que comme théorie des dispositifs.*

## II

**J'**ai longtemps cru que ce qui distinguait la théorie de, mettons, la littérature, c'était son impatience à transmettre des contenus, sa vocation à se *faire* comprendre. Cela spécifie effectivement la théorie, la théorie comme l'unique forme d'écriture *qui ne soit pas une pratique*. D'où l'infini ressort de la théorie, qui peut tout dire sans que cela tire jamais, finalement, à conséquence ; pour les corps, s'entend. On verra bien assez comme nos textes ne sont ni de la théorie, ni sa négation, simplement *autre chose*.

**Q**uel est le dispositif parfait, le dispositif-modèle à partir de quoi plus aucun malentendu ne pourrait subsister sur la notion même de dispositif ? Le dispositif parfait, il me semble, c'est L'AUTOROUTE. Là, *le maximum de la circulation coïncide avec le maximum du contrôle*. Rien ne s'y meut qui ne soit à la fois incontestablement « libre » et strictement fiché, identifié, individué sur un fichier exhaustif des immatriculations. Organisé en réseau, doté de ses propres points de ravitaillement. de sa propre police, de ses espaces autonomes, neutres, vides et abstraits, le système autoroutier représente à même le territoire, comme déposé par bandes au travers du paysage, une hétérotopie, l'hétérotopie cybernétique. Tout y a été soigneusement paramétré pour que *rien ne se passe*,

### Contributions à la guerre en cours

jamais. L'écoulement indifférencié du quotidien n'y est ponctué que par la série statistique, prévue et prévisible, des *accidents* dont ON nous tient d'autant plus informés que nous n'en sommes jamais témoins, qui sont donc vécus non comme des événements, des *morts*, mais comme une perturbation passagère dont toute trace sera effacée dans l'heure. Au reste, ON meurt beaucoup moins sur les autoroutes que sur les nationales, rappelle la Sécurité routière; et c'est à peine si les cadavres d'animaux écrasés, qui se signalent par le léger décrochage qu'ils induisent dans la direction des voitures, nous rappellent ce que cela veut dire DE PRÉTENDRE *VIVRE LÀ OÙ LES AUTRES PASSENT*. Chaque atome du flux molécularisé, chacune des monades imperméables du dispositif n'a d'ailleurs nullement besoin qu'on lui rappelle qu'il est dans son intérêt de *filer*. L'autoroute est tout entière faite, avec ses larges virages, son uniformité calculée et signalétique, pour ramener toutes les *conduites* à une seule: le zéro-surprise, sage et lissé, finalisé à un lieu d'arrivée, le tout parcouru à une vitesse moyenne et régulière. Léger sentiment d'absence, tout de même, d'un bout à l'autre du trajet, comme si on ne pouvait demeurer dans un dispositif que happé par la perspective d'en sortir, sans jamais y avoir vraiment été *là*. Au final, le pur espace de l'autoroute exprime l'abstraction de tout *lieu* plus que de toute distance. Nulle part ON n'a si parfaitement réalisé la substitution des lieux par leur *nom*, par leur *réduction* nominaliste. Nulle part la séparation n'aura été si mobile, si convaincante, et armée d'un langage, la signalisation routière, moins susceptible de subversion. L'autoroute, donc, comme utopie *concrète* de l'Empire cybernétique. Et dire que certains ont pu entendre parler d'«autoroutes de l'information» sans y pressentir la promesse d'un flicage total?

### ... comme science des dispositifs

Le métro, le réseau *métropolitain*, est une autre sorte, souterraine cette fois, de méga-dispositif. Nul doute, vu la passion policière qui, depuis Vichy, n'a jamais quitté la RATP, qu'une certaine conscience de ce fait ne se soit insinuée à tous ses étages et jusque dans ses entresols. C'est ainsi qu'on pouvait lire il y a quelques années, dans les couloirs du métro parisien, une longue communication de la RATP, ornée d'un lion arborant une pose royale. Le titre de la notice, écrit en caractères gras autant que pharamineux, stipulait: «EST MAÎTRE DES LIEUX CELUI QUI LES ORGANISE». Qui daignait s'arrêter se voyait informé de l'intransigeance avec laquelle la Régie s'apprêtait à défendre le monopole de la gestion de son dispositif. Depuis lors, il semble que le *Weltgeist* ait encore fait des progrès parmi les émules du service Communication de la RATP puisque toutes les campagnes sont désormais signées «RATP, l'esprit libre». L'«esprit libre» – singulière fortune d'une formule qui est passée de Voltaire à la réclame pour les nouveaux services bancaires en passant par Nietzsche – *avoir* l'esprit libre plus qu'*être* un esprit libre: voilà ce qu'exige le Bloom avide de bloomification. *Avoir l'esprit libre*, c'est-à-dire: le dispositif prend en charge ceux qui s'y soumettent. Il y a bien un confort qui s'attache à cela, et c'est de pouvoir oublier, jusqu'à nouvel ordre, que l'on est au monde.

Dans chaque dispositif, il y a une décision qui se cache. Les Gentils Cybernéticiens du CNRS tournent cela ainsi: «Le dispositif peut être défini comme la concrétisation d'une intention au travers de la mise en place d'environnements aménagés» (*Hermès*, n° 25). Le *flux* est nécessaire au maintien du dispositif, car c'est derrière lui que cette décision se cache. «Rien n'est plus fondamental pour la survie du shopping

### Contributions à la guerre en cours

qu'un flux régulier de clients et de produits», observent quant à eux les salopards du Harvard Project on the City. Mais assurer la permanence et la direction du flux molécularisé, relier entre eux les différents dispositifs exige un principe d'équivalence, un principe *dynamique* distinct de la norme ayant cours dans chaque dispositif. Ce principe d'équivalence, c'est la marchandise. La marchandise, c'est-à-dire *l'argent* comme ce qui individue, sépare tous les atomes sociaux, les place seuls face à leur compte en banque comme le chrétien l'était devant son Dieu; l'argent qui nous permet dans le même temps d'entrer continûment dans tous les dispositifs et, à chaque entrée, d'enregistrer une *trace* de notre position, de notre passage. La marchandise, c'est-à-dire le *travail* qui permet de contenir le plus grand nombre des corps dans un certain nombre de dispositifs standardisés, de les forcer à y passer et à y *rester*, chacun organisant par cv sa propre traçabilité – n'est-il pas vrai, au reste, que travailler aujourd'hui n'est plus tant *faire* quelque chose qu'*être* quelque chose, et d'abord être *disponible*? La marchandise, c'est-à-dire *la reconnaissance* grâce à laquelle chacun autogère sa soumission à la police des qualités et maintient avec les autres corps une distance prestidigitatoire, suffisamment grande pour le neutraliser mais pas assez pour l'exclure de la valorisation sociale. Ainsi guidé par la marchandise, le flux des Bloom impose en douceur la nécessité du dispositif qui le comprend. Tout un monde fossile se survit dans cette architecture qui n'a plus besoin de célébrer le pouvoir souverain *puisque'elle est elle-même, désormais, le pouvoir souverain*: il lui suffit de configurer l'espace, la crise de la présence fait le reste.

**S**ous l'Empire, les formes classiques du capitalisme se survivent, mais comme formes vides, comme

### ... comme science des dispositifs

purs véhicules au service du maintien des dispositifs. Leur rémanence ne doit pas nous leurrer: elles ne reposent plus en elles-mêmes, elles sont devenues fonction d'autre chose. DÉSORMAIS, LE MOMENT POLITIQUE DOMINE LE MOMENT ÉCONOMIQUE. L'enjeu suprême n'est plus l'extraction de plus-value, mais le *Contrôle*. Le niveau d'extraction de la plus-value lui-même n'indique plus que le niveau du Contrôle qui en est localement la condition. Le Capital n'est plus qu'un *moyen* au service du Contrôle généralisé. Et s'il y a encore un impérialisme de la marchandise, c'est avant tout comme impérialisme des dispositifs qu'il se fait sentir; impérialisme qui répond à une nécessité: celle de la NORMALISATION TRANSITIVE DE TOUTES LES SITUATIONS. Il s'agit d'étendre la circulation *entre* les dispositifs, car c'est elle qui forme le meilleur vecteur de la traçabilité universelle et de l'*ordre des flux*. Là encore, nos Gentils Cybernéticiens ont l'art de la formule: «D'une manière générale, l'individu autonome, conçu comme porteur d'une intentionnalité propre, apparaît comme la figure centrale du dispositif. [...] On n'oriente plus l'individu, c'est l'individu qui s'oriente dans le dispositif.»

**I**l n'y a rien de mystérieux dans les raisons pour lesquelles les Bloom se soumettent si massivement aux dispositifs. Pourquoi, certains jours, au supermarché, je ne vole rien; soit que je me sente trop faible ou que je sois paresseux: ne pas voler est un confort. Ne pas voler, c'est se fondre absolument dans le dispositif, se conformer à lui pour ne pas avoir à soutenir le rapport de force qui le sous-tend: le rapport de force entre un corps et l'agrégat des employés, du vigile et, éventuellement, de la police. Voler me force à une présence, à une attention, à un niveau d'exposition de ma surface corporelle dont,

### Contributions à la guerre en cours

certains jours, je n'ai pas la ressource. Voler me force à *penser ma situation*. Et certaines fois, je n'en ai pas l'énergie. Alors je paye, je paye pour être dispensé de l'expérience même du dispositif dans sa réalité hostile. C'est un *droit à l'absence*, en fait, que j'acquitte.

## III

*Ce qui peut être montré ne peut pas être dit.*

Wittgenstein

*Le dire n'est pas le dit.*

Heidegger

Il y a une approche matérialiste du langage, qui part du fait que ce que nous percevons n'est jamais séparable de ce que nous en savons. La *Gestalt* a depuis longtemps montré comment, face à une image confuse, le fait que l'on nous dise qu'elle représente un homme assis sur une chaise ou une boîte de conserve à demi ouverte suffit à faire apparaître l'une ou l'autre chose. Les réactions nerveuses d'un corps, et certainement, par là, son métabolisme, sont étroitement liés à l'ensemble de ses représentations, s'ils n'en dépendent pas directement. Cela doit être admis pour établir moins la valeur que la *signification vitale* de chaque métaphysique, son incidence en termes de forme-de-vie.

Imaginons, après cela, une civilisation dont la grammaire porterait en son centre, notamment dans l'emploi du verbe le plus courant de son vocabulaire, une sorte de vice, de défaut tel que tout serait perçu selon une perspective non seulement faussée, mais dans la plupart des cas *morbide*. Imaginons ce qu'il en serait alors de la physiologie commune de ses usagers, des pathologies mentales et relationnelles, de l'amoindrissement vital à quoi ceux-ci seraient exposés. Une telle civilisation serait certainement invivable, et ne produirait partout où elle s'étend que désastre et désolation. Cette civilisation,



### Contributions à la guerre en cours

c'est la civilisation occidentale, ce verbe c'est tout bonnement le verbe *être*. Le verbe *être* non dans ses emplois d'auxiliaire ou d'existence – cela est – qui sont relativement inoffensifs, mais dans ses emplois d'attribution – cette rose *est* rouge – et d'identité – la rose *est* une fleur –, qui autorisent les plus pures falsifications. Dans l'énoncé « cette rose est rouge », par exemple, je prête au sujet « rose » un prédicat qui n'est pas le sien, qui est plutôt un prédicat de *ma perception* : c'est moi, qui ne suis pas daltonien, qui suis « normal », qui perçoit cette longueur d'onde comme « rouge ». Dire « je perçois la rose comme rouge » serait déjà moins captieux. Quant à l'énoncé « la rose est une fleur », il me permet de m'effacer opportunément derrière l'opération de classification que *je* fais. Il conviendrait donc plutôt de dire « je classe la rose parmi les fleurs » – ce qui est la formulation commune dans les langues slaves. Il est bien évident, ensuite, que les effets du *est* d'identité ont une tout autre portée émotionnelle lorsqu'il permet de dire d'un homme qui a la peau blanche, « c'est un Blanc », de quelqu'un qui a de l'argent, « c'est un riche » ou d'une femme qui se comporte un peu librement, « c'est une pute ». L'affaire n'est nullement de dénoncer la supposée « violence » de tels énoncés et d'ainsi préparer l'avènement d'une nouvelle police de la langue, d'une *political correctness* élargie qui attendrait de chaque phrase qu'elle porte avec elle son propre gage de scientificité. Ce dont il s'agit c'est de savoir ce que l'on fait, ce que l'ON nous fait, quand on parle ; et cela de le savoir *ensemble*.

La logique sous-jacente à ces emplois du verbe *être*, Korzybski la qualifie d'*aristotélicienne*, nous l'appellerons simplement « la métaphysique » – et de fait nous ne sommes pas loin de penser, comme Schürmann, que « la culture métaphysique dans son

### ... comme science des dispositifs

ensemble se révèle être une universalisation de l'opération syntaxique qu'est l'attribution prédicative ». Ce qui se joue dans la métaphysique, et notamment dans l'hégémonie sociale du *est* d'identité, c'est autant la négation du devenir, de l'*événement* des choses et des êtres – « Je suis fatigué ? Cela d'abord ne veut pas dire grand-chose. Car ma fatigue n'est pas mienne, ce n'est pas moi qui suis fatigué. « Il y a du fatiguant » Ma fatigue s'inscrit dans le monde sous forme d'une consistance objective, d'une molle épaisseur des choses elles-mêmes, du soleil et de la route qui monte, et de la poussière, et des cailloux » (Deleuze « Dires et profils », 1947). À la place de l'événement, « il y a du fatiguant », la grammaire métaphysique nous forcera à dire un sujet puis à lui rapporter son prédicat : « je suis fatigué » – l'aménagement d'une position de retrait, d'ellipse de l'être-en-situation, d'effacement de la forme-de-vie qui s'énonce derrière son énoncé, derrière la pseudo-symétrie autarcique de la relation sujet-prédicat. Naturellement, c'est sur la justification de cet escamotage que s'ouvre la *Phénoménologie de l'esprit*, clef de voûte du refoulement occidental de la détermination et des formes-de-vie, véritable propédeutique à toute absence future. « À la question *qu'est-ce que le maintenant ?*, écrit notre Bloom en chef, nous répondrons, par exemple : *le maintenant est la nuit*. Pour éprouver la vérité de cette certitude sensible une simple expérience sera suffisante. Nous notons par écrit cette vérité ; une vérité ne perd rien à être écrite et aussi peu à être conservée. Revoyons maintenant à midi cette vérité écrite, nous devons dire qu'elle est éventée. » Le grossier tour de passe-passe consiste ici à réduire l'air de rien l'énonciation à l'énoncé, à postuler l'équivalence de l'énoncé fait par un corps en situation, de l'énoncé *comme événement* et de l'énoncé objectivé, écrit, qui perdure *comme trace* dans l'indifférence à toute situation. De l'un à l'autre,

### Contributions à la guerre en cours

c'est le temps, c'est la *présence* qui passent à la trappe. Dans son dernier écrit, dont le titre sonne comme une sorte de réponse au premier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit*, *De la certitude*, Wittgenstein approfondit la question. C'est le paragraphe 588 : « Mais en employant les mots "Je sais que c'est un..." , est-ce que je ne dis pas que je me trouve dans un certain état, alors que la simple affirmation : "C'est un..." ne le dit pas. Et pourtant on demande souvent après une affirmation de ce genre : "Comment le sais-tu ?" – "Mais d'abord pour cette seule raison : le fait que je l'affirme donne à connaître que je crois le savoir." – Ce qui pourrait s'exprimer ainsi : dans un jardin zoologique, on pourrait afficher la pancarte : "ceci est un zèbre", mais non la pancarte : "Je sais que c'est un zèbre." "Je sais" n'a de sens qu'émis de la bouche d'une personne. »

**L**e pouvoir qui s'est fait l'héritier de toute la métaphysique occidentale, l'Empire tire d'elle toute sa force comme aussi l'immensité de ses faiblesses. Le luxe d'engins de contrôle, d'appareillages de filature continue dont il a recouvert le globe, par son excès même, trahit l'excès de sa cécité. La mobilisation de toutes ces « intelligences » qu'il se flatte de compter dans ses rangs ne fait que confirmer l'évidence de sa bêtise. Il est frappant de voir, d'année en année, comme les êtres glissent de plus en plus entre leurs prédicats, entre toutes les identités qu'ON leur fait. À coup sûr, le Bloom progresse. Toutes choses s'indistinguent. ON a de plus en plus de mal à faire de celui qui pense « un intellectuel », de celui qui travaille « un salarié », de celui qui tue « un meurtrier », de celui qui milite « un militant ». Le langage formalisé, arithmétique de la norme n'embraye sur aucune distinction substantielle. Les corps ne se laissent plus réduire aux qualités qu'on

### ... comme science des dispositifs

a bien voulu leur attribuer. Ils refusent de se les *incorporer*. Ils filent en silence. La reconnaissance, qui nomme d'abord *une certaine distance entre les corps*, se trouve en tous points débordée. Elle n'arrive plus à rendre compte de ce qui se passe, justement, *entre les corps*. Il faut donc des dispositifs, de plus en plus de dispositifs : pour stabiliser le rapport entre les prédicats et des « sujets » qui leur échappent obstinément, pour contrecarrer la création diffuse de rapports asymétriques, pervers, complexes à ces prédicats, pour produire de l'information, pour produire le réel *comme information*. À l'évidence, les écarts que mesure la norme et à partir desquels ON individualise-distribue les corps ne suffisent plus au maintien de l'ordre ; il faut en outre faire régner la terreur, la terreur de s'éloigner *trop* de la norme. C'est toute une police inédite des qualités, tout un ruineux réseau de micro-surveillance, de micro-surveillance de tous les instants et de tous les espaces, qui sont devenus nécessaires pour garantir la stabilité artificielle d'un monde en implosion. Obtenir l'autocontrôle de chacun exige une densification inédite. Une diffusion massive de dispositifs de contrôle toujours plus intégrés, toujours plus sournois. « Le dispositif : une aide aux identités en crise », écrivent les enculés du CNRS. Mais quoi que l'ON fasse pour assurer la morne linéarité du rapport sujet-prédicat, pour soumettre tout être à sa représentation, en dépit de leur décollement historial, en dépit *du Bloom*, cela ne sert de rien. Les dispositifs peuvent bien fixer, conserver des économies de la présence périmées, les faire persister au-delà de leur événement, ils sont impuissants à faire cesser *le siège des phénomènes*, qui finiront, tôt ou tard, par les submerger. Pour l'heure, le fait que ce n'est pas l'étant qui, le plus souvent, est porteur des qualités que nous lui prêtons, mais plutôt notre perception qui s'avère toujours plus nettement dans le fait que notre pauvreté

### Contributions à la guerre en cours

métaphysique, la pauvreté *de notre art de percevoir*, nous fait tout éprouver comme sans qualités, nous fait *produire le monde comme dépourvu de qualités*. Dans cet effondrement historial, les choses elles-mêmes, libres de toute attache, viennent de plus en plus instamment en présence.

**E**n fait, c'est comme *dispositif* que nous apparaît chaque détail d'un monde qui nous est devenu étranger, précisément, en chacun de ses détails.

## IV

*Notre raison c'est la différence des discours,  
notre histoire la différence des temps,  
notre moi la différence des masques.*  
Michel Foucault, *Archéologie du savoir*

**I**l appartient à une pensée abruptement majeure de *savoir ce qu'elle fait*, de savoir à *quelles opérations elle se livre*. Non en vue de parvenir à quelque Raison finale, prudente et mesurée, mais au contraire afin d'*intensifier* la jouissance dramatique qui s'attache au jeu de l'existence, dans ses fatalités mêmes. La chose est obscène, évidemment. Et je dois bien dire que, où que l'on aille, dans quelque milieu que l'on se porte, toute pensée *de la situation* est immédiatement entendue et conjurée comme perversion. Pour obvier à ce fâcheux réflexe, il y a toujours, il est vrai, une issue présentable, et qui est de donner cette pensée pour une *critique*. En France, c'est d'ailleurs une chose dont ON est plutôt avide. En me dévoilant comme hostile à ce dont j'ai percé le fonctionnement et les déterminismes, je mets cela même que je veux anéantir à l'abri de moi, à l'abri *de ma pratique*. Et c'est exactement cela, cette innocuité, que l'ON attend de moi en m'exhortant à me déclarer critique.

**D**e tous côtés, la liberté de jeu qu'amène l'acquisition d'un savoir-pouvoir emplit de terreur. Cette terreur, la terreur du crime, l'Empire la distille sans fin parmi les corps, s'assurant ainsi de conserver le monopole des savoirs-pouvoirs, soit, à terme, le monopole *de tous les pouvoirs*. Domination et Critique forment

### Contributions à la guerre en cours

depuis toujours un dispositif inavouablement dirigé contre un *hostis* commun : le conspirateur, celui qui agit *sous couverture*, qui use de tout ce qu'ON lui donne et lui reconnaît *comme d'un masque*. Le conspirateur est partout haï, mais ON ne le haïra jamais tant que le *plaisir* qu'il prend à son jeu. Assurément, une certaine dose de ce que l'on nomme communément « perversion » entre dans le plaisir du conspirateur, parce que ce dont il jouit, entre autres choses, c'est de son opacité. Mais là n'est pas la raison pour laquelle ON ne cesse de pousser le conspirateur à se faire critique, à se *subjectiver* en critique, ni la raison de la haine que l'ON entretient si couramment à son sujet. Cette raison, c'est tout bêtement le *danger* qu'il incarne. Le danger, pour l'Empire, ce sont les machines de guerre : qu'un, des hommes se transforment en machines de guerre, LIENT ORGANIQUEMENT LEUR GOÛT DE VIVRE ET LEUR GOÛT DE DÉTRUIRE.

Le moralisme de toute critique n'est pas, à son tour, à critiquer : il nous suffit de connaître notre peu de penchant pour ce qui se trame véritablement en lui : amour exclusif des affects tristes, de l'impuissance, de la contrition, désir *de payer*, d'expié, d'être puni, passion du procès, haine du monde, de la vie, pulsion grégaire, attente du martyr. Toute cette affaire de la « conscience » n'a jamais été vraiment comprise. Il y a effectivement une *nécessité* de la conscience qui n'est nullement une nécessité de « s'élever », mais une nécessité d'élever, de raffiner, de fouetter *notre jouissance*, de décupler *notre plaisir*. Une science des dispositifs, une métaphysique critique est donc bel et bien nécessaire, mais pas pour camper quelque belle certitude derrière laquelle s'effacer, ni même pour *ajouter* à la vie la pensée de celle-ci, comme cela s'est aussi dit. Nous avons besoin de penser notre vie pour l'*intensi-*

### ... comme science des dispositifs

*fier* de manière dramatique. Que m'importe un refus qui n'est pas en même temps un savoir millimétré de la destruction ? Que m'importe un savoir qui ne vient pas accroître ma puissance, ce que l'ON nomme perfidement « lucidité », par exemple ?

Pour ce qui est des dispositifs, la propension grossière, celle du corps *qui ignore la joie*, sera de réduire la perspective révolutionnaire présente à celle de leur destruction immédiate. Les dispositifs fourniraient alors une sorte de bouc émissaire objectif sur lequel tout le monde s'entendrait à nouveau de manière univoque. Et l'on renouerait avec le plus vieux des fantasmes modernes, le fantasme romantique qui clôt *Le loup des steppes* : celui d'une guerre des hommes contre les machines. Réduite à cela, la perspective révolutionnaire ne serait plus, à nouveau, qu'une abstraction frigide. *Or le processus révolutionnaire est un processus d'accroissement général de la puissance, ou rien*. Son Enfer est l'expérience et la science des dispositifs, son purgatoire le partage de cette science et l'exode hors des dispositifs, son Paradis l'insurrection, la destruction de ceux-ci. Et cette divine comédie, il revient à *chacun* de la parcourir, comme une expérimentation sans retour.

Mais pour l'heure règne encore uniformément la terreur petite-bourgeoise du langage. D'un côté, dans la sphère « du quotidien », ON tend à prendre les choses pour des mots, c'est-à-dire, censément, *pour ce qu'elles sont* – « un chat est un chat », « un sou est un sou », « moi, c'est moi » – et de l'autre, dès que le ON est subverti et que le langage se déboîte en agent de désordre potentiel dans la régularité clinique du déjà-connu, ON projette celui-ci au loin dans les régions

### Contributions à la guerre en cours

nuageuses de «l'idéologie», de la «métaphysique», de la «littérature» ou plus couramment des «foutaises». Il y eut et il y aura pourtant des moments insurrectionnels où, sous l'effet d'un démenti flagrant du quotidien, le sens commun surmonte cette terreur. ON s'aperçoit alors que ce qu'il y a de réel dans les mots, ce n'est pas ce qu'ils désignent – un chat n'est pas «un chat»; un sou est moins que jamais «un sou»; je ne suis plus «moi-même». *Ce qu'il y a de réel dans le langage, ce sont les opérations qu'il effectue.* Décrire un étant comme un *dispositif*, ou comme étant produit par un dispositif, est une pratique de *dénaturation* du monde donné, une opération de *mise à distance* de ce qui nous est familier, ou se veut tel. Vous le savez bien.

Mettre à distance le monde donné, jusqu'ici, a été le propre de la critique. Seulement la critique croyait que, cela fait, la messe était dite. Car au fond il lui importait moins de mettre le monde à distance que de se mettre hors de portée de lui, justement dans quelque région nuageuse. Elle voulait que l'ON sache son hostilité au monde, sa transcendance innée. Elle voulait qu'ON la croie, qu'ON la suppose ailleurs, dans quelque Grand Hôtel de l'Abîme ou dans la République des Lettres. Ce qui nous importe, à nous, c'est exactement l'inverse. Nous imposons une distance entre le monde et nous, non pour faire entendre que nous serions ailleurs, mais pour *être différemment là*. La distance que nous introduisons est l'espace de jeu dont nos gestes ont besoin; nos gestes qui sont engagements et dégagements, amour et extermination, sabotages et abandons. La pensée des dispositifs, la métaphysique critique, vient donc comme ce qui prolonge le geste critique depuis longtemps perclus, et le prolongeant *l'annule*. Particulièrement, elle annule ce qui, depuis plus de soixante-dix ans, constitue le

### ... comme science des dispositifs

centre d'énergie de tout ce que le marxisme peut encore contenir de vivant, je veux dire le fameux chapitre du *Capital* sur «le caractère fétiche de la marchandise et son secret». Combien Marx échoua à penser au-delà des Lumières, combien sa *Critique de l'économie politique* ne fut effectivement *qu'une critique*, cela n'apparaît nulle part aussi regrettablement que dans ces quelques paragraphes.

La notion de fétichisme, Marx la rencontre dès 1842, par la lecture de ce classique des Lumières qu'est *Du culte des dieux fétiches*, du président de Brosses. Dès son fameux article sur les «vols de bois», il compare l'or à un fétiche, appuyant cette comparaison sur une anecdote tirée du livre de de Brosses. De Brosses est l'inventeur historique du concept de fétichisme, celui qui a étendu l'interprétation illuministe de certains cultes africains à la totalité des civilisations. Pour lui, le fétichisme est le culte propre aux «primitifs» en général. «Tant de faits pareils, ou du même genre, établissent avec la dernière clarté, que telle est aujourd'hui la Religion des Nègres Africains et autres Barbares, telle était autrefois celle des anciens peuples; et que c'est dans tous les siècles, ainsi que par toute la terre, qu'on a vu rejeter ce culte direct rendu sans figure aux productions animales et végétales.» Ce qui scandalise le plus l'homme des Lumières, et notamment Kant, dans le fétichisme, c'est la façon de voir d'un Africain que Bosman, dans son *Voyage de Guinée* (1704), rapporte: «Nous faisons et défaisons des Dieux, et [...] nous sommes les inventeurs et les maîtres de ce à quoi nous offrons.» Les fétiches sont ces objets ou ces êtres, ces *choses* en tout cas, auxquels le «primitif» se lie magiquement pour restaurer une présence que tel ou tel phénomène étrange, violent ou juste inattendu a fait vaciller. Et effectivement, cette

### Contributions à la guerre en cours

chose peut être n'importe quoi que le Sauvage « divinise directement », comme l'explique l'*Aufklärer* révélsé, qui ne voit là que des choses et non l'opération magique de restauration de la présence. Et s'il ne peut la voir, cette opération, c'est parce que *pour lui pas plus que pour le « primitif » – hors du sorcier bien sûr –, le vacillement de la présence, la dissolution du moi ne sont assumables* ; la différence entre le moderne et le primitif tenant seulement à ce que le premier s'interdit le vacillement de la présence, s'est établie *dans la dénégation existentielle* de sa fragilité, tandis que le second l'admet à condition d'y remédier par tous les moyens. D'où le rapport polémique, tout sauf apaisé, de l'*Aufklärer* avec le « monde magique » dont la seule *possibilité* le remplit d'effroi. D'où, aussi, l'invention de la « folie », pour ceux qui ne peuvent se soumettre à si rude discipline.

La position de Marx, dans ce premier chapitre du *Capital*, n'est pas différente de celle du président de Brosses, c'est le geste-type de l'*Aufklärer*, du critique. « Les marchandises ont un secret, je le démasque. Vous allez voir, elles n'en ont plus pour longtemps ! » Ni Marx, ni le marxisme ne sont jamais sortis de la métaphysique de la subjectivité : c'est pourquoi le féminisme, ou la cybernétique, ont eu si peu de mal à les défaire. Parce qu'il a tout historicisé *sauf la présence humaine*, parce qu'il a étudié toutes les économies *sauf celles de la présence*, Marx conçoit la valeur d'échange comme Charles de Brosses, au XVIII<sup>e</sup> siècle, observait les cultes fétiches chez les « primitifs ». Il ne veut pas comprendre *ce qui se joue* dans le fétichisme. Il ne voit pas par quels *dispositifs* ON fait exister la marchandise en tant que marchandise, comment, matériellement – par l'accumulation en *stocks* dans l'usine ; par la mise en scène individuante des *best-sellers* dans un maga-

### ... comme science des dispositifs

sin, derrière une vitrine ou sur une affiche ; par le ravage de toute possibilité d'usage immédiat comme de toute intimité avec les lieux –, ON produit les objets *comme objets*, les marchandises *comme marchandises*. Tout cela, tout ce qui relève de l'expérience sensible, il fait *comme si* ça n'était pour rien dans ce fameux « caractère fétiche », comme si le plan de phénoménalité qui fait exister les marchandises en tant que marchandises n'était pas lui-même *matériellement produit*. Marx oppose son incompréhension de sujet-classique-à-la-présence-assurée, qui voit « les marchandises en tant que matières, c'est-à-dire en tant que valeurs d'usage », à l'aveuglement général, effectivement mystérieux, des exploités. Même s'il aperçoit qu'il faut que ceux-ci soient d'une façon ou d'une autre immobilisés comme spectateurs de la circulation des choses pour que leurs rapports entre eux apparaissent comme des rapports entre choses, il ne voit pas le caractère de *dispositif* du mode de production capitaliste. Il ne veut pas voir ce qui se passe, du point de vue de l'être-au-monde, entre ces « hommes » et ces « choses » ; lui qui veut bien expliquer la nécessité de tout ne comprend pas la nécessité de cette « illusion mystique », son ancrage dans le vacillement de la présence, *et dans le refoulement de celui-ci*. Il ne peut que congédier ce fait en le renvoyant à l'obscurantisme, à l'arriération théologique et religieuse, à la « métaphysique ». « En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. » On en est ici au B-A-BA du catéchisme des Lumières, avec ce que cela suppose de programmatique pour le monde *tel qu'il s'est construit depuis lors*. Puisqu'on ne peut évoquer son propre rapport à la présence, la modalité singulière de son être-au-monde, ni ce dans quoi on est engagé *hic et nunc*,

### Contributions à la guerre en cours

on fait inévitablement appel aux mêmes trucs usés que ses ancêtres : on confie à une téléologie aussi implacable que plaquée d'exécuter la sentence que l'on est en train de prononcer. L'échec du marxisme, comme son succès historique, sont absolument liés à la posture *classique* de retrait qu'il autorise, au fait, finalement, d'être resté dans le giron de la métaphysique moderne de la subjectivité. La première discussion venue avec un marxiste suffit à comprendre la raison véritable de sa croyance : le marxisme fait office de béquille existentielle à beaucoup de gens qui redoutent tant que leur monde cesse d'aller de soi. Sous prétexte de matérialisme, il permet de passer en contrebande, drapé dans les habits du plus fier dogmatisme, la plus *vulgaire* des métaphysiques. Il est bien certain que sans l'apport pratique, *vital*, du blanquisme, le marxisme n'aurait pu accomplir seul la « révolution » d'Octobre.

**L'**affaire, pour une science des dispositifs, ne sera donc pas de dénoncer le fait que ceux-ci *nous possèdent*, qu'il y aurait en eux *quelque chose de magique*. Nous savons très bien qu'au volant d'une automobile il est bien rare que nous ne nous ne comportions pas en automobiliste et nous n'avons plus besoin qu'on nous explique comment une télévision, une playstation ou un « environnement aménagé » nous conditionnent. *Une science des dispositifs, une métaphysique critique, prend plutôt acte de la crise de la présence, et se prépare à rivaliser avec le capitalisme sur le terrain de la magie.*

NOUS NE VOULONS NI D'UN MATÉRIALISME VULGAIRE NI D'UN « MATÉRIALISME ENCHANTÉ », CE QUE NOUS ÉLABORONS EST UN MATÉRIALISME DE L'ENCHANTEMENT.

## V

**U**ne science des dispositifs ne peut être que *locale*. Elle ne peut consister que dans le relevé régional, circonstanciel et circonstancié, du fonctionnement d'un ou plusieurs dispositifs. Aucune totalisation ne peut survenir à l'insu de ses cartographes, car son unité ne réside pas dans une systématité extorquée, mais dans la question qui détermine chacune de ses avancées, la question « *comment ça marche ?* ».

**L**a science des dispositifs se place dans un rapport de rivalité directe avec le monopole impérial des savoirs-pouvoirs. C'est pourquoi son partage et sa communication, la circulation de ses découvertes sont essentiellement *illégales*. En cela elle se distingue d'abord du *bricolage*, le bricoleur étant celui qui n'accumule de savoir sur les dispositifs que pour mieux les aménager, pour y faire sa niche, qui accumule donc tous les savoirs sur les dispositifs *qui ne sont pas des pouvoirs*. Du point de vue dominant, ce que nous appelons science des dispositifs ou métaphysique critique n'est finalement que la science du crime. Et là comme ailleurs, il n'y a pas d'initiation qui ne soit immédiatement expérimentation, pratique. ON N'EST JAMAIS INITIÉ À UN DISPOSITIF, MAIS SEULEMENT À SON FONCTIONNEMENT. Les trois stades sur le chemin de cette singulière science sont successivement : le crime, l'opacité et l'in-

### Contributions à la guerre en cours

surrection. Le crime correspond au moment de l'étude, nécessairement individuelle, du fonctionnement d'un dispositif. L'opacité est la condition du partage, de la communisation, de la circulation des savoirs-pouvoirs acquis dans l'étude. Sous l'Empire, les zones d'opacité où cette communication survient sont par nature à arracher et à défendre. Ce second stade contient donc l'exigence d'une coordination élargie. Toute l'activité de la S.A.S.C. participe de cette phase opaque. Le troisième niveau est l'insurrection, le moment où la circulation des savoirs-pouvoirs et la coopération des formes-de-vie en vue de la destruction-jouissance des dispositifs impériaux peut se faire librement, à ciel ouvert. Au vu de cette perspective, ce texte ne peut qu'avoir un caractère de pure propédeutique, croisant quelque part entre silence et tautologie.

La nécessité d'une science des dispositifs se fait sentir au moment où les hommes, les *corps* humains achèvent de s'installer dans un monde entièrement produit. Peu d'entre ceux qui trouvent quelque chose à redire à la misère exorbitante que l'ON voudrait nous imposer n'a encore véritablement compris ce que cela voulait dire, de vivre dans un monde *entièrement produit*. D'abord, cela veut dire que même ce qui, au premier coup d'œil, nous avait paru « authentique », se révèle au contact comme produit, c'est-à-dire comme jouissant de sa non-production comme d'une modalité valorisable dans la production générale. Ce que réalise l'Empire, aussi bien du côté du Biopouvoir que du côté du Spectacle – je me souviens de cette altercation avec une négriste de *Chimères*, vieille sorcière à la mise gothique plutôt sympathique, et qui soutenait comme un acquis indiscutable du féminisme et de sa radicalité matérialiste le fait qu'elle n'avait pas *élevé* ses deux enfants, mais qu'elle les

### ... comme science des dispositifs

avait *produits* –, c'est bien l'interprétation métaphysique de l'étant comme étant *produit* ou rien du tout, produit c'est-à-dire amené à l'être de manière telle que sa création et son ostension seraient une seule et même chose. Être produit veut toujours dire *à la fois* être créé et être rendu visible. Entrer dans la présence, dans la métaphysique occidentale, n'a jamais été distinct d'entrer dans la visibilité. Il est dès lors inévitable que l'Empire qui repose sur l'hystérie productive repose aussi sur l'hystérie transparencielle. La plus sûre méthode pour prévenir la libre venue en présence des choses, c'est encore de provoquer celle-ci à tout moment, tyranniquement.

Notre allié, dans ce monde livré à l'arraisonement le plus féroce, livré *aux dispositifs*, dans ce monde qui tourne de manière fanatique autour d'une gestion du visible qui se veut gestion de l'Être, n'est autre que le Temps. Nous avons pour nous – *le Temps*. Le temps de notre expérience, le temps qui conduit et dilacère nos intensités, le temps qui déglingue, pourrit, détruit, détraque, déforme, le temps qui est un abandon, qui est l'élément même de l'abandon, le temps qui se condense et s'épaissit en faisceau de *moments* où toute unification se trouve défiée, ruinée, tronquée, rayée en surface *par les corps mêmes*. NOUS AVONS LE TEMPS. Et là où nous ne l'avons pas, nous pouvons encore nous le donner. Se donner le temps, telle est la condition de toute étude communisable des dispositifs. Repérer les régularités, les enchaînements, les dissonances ; chaque dispositif possède sa petite musique propre, qu'il s'agit de légèrement désaccorder, de distordre incidemment, de faire entrer en décadence, en perdition, de faire sortir de ses gonds. Cette musique, ceux qui *filent* dans le dispositif ne la remarquent pas, leur pas obéit de trop près à la cadence pour l'entendre distinctement. Il faut



### Contributions à la guerre en cours

pour cela partir d'une temporalité autre, d'une rythmicité propre pour, tout en passant dans le dispositif, se faire attentif à la *norme ambiante*. C'est l'apprentissage du voleur, du criminel : désaccorder la démarche intérieure et la démarche extérieure, dédoubler, feuilleter sa conscience, être à la fois mobile et à l'arrêt, à l'affût et trompeusement distrait. Assumer la dissolution de la présence dans le sens d'une démultiplication simultanée, asynchrone de ses modalités. Détourner la schizophrénie imposée de l'autocontrôle en instrument offensif de conspiration. DEVENIR SORCIER. « Pour arrêter la dissolution, il y a une voie : aller délibérément à la limite de sa propre présence, assumer cette limite comme l'objet à venir d'une *praxis* définie ; se placer au cœur de la limitation et s'en rendre maître ; identifier, représenter, évoquer les "esprits", acquérir le pouvoir de les appeler à volonté et de profiter de leur ouvrage aux fins d'une pratique professionnelle. Le sorcier suit précisément cette voie : il transforme les moments critiques de l'être-au-monde en une décision courageuse et dramatique, celle de se situer dans le monde. Considéré en tant que *donné*, son être-au-monde risque de se dissoudre : il n'a pas encore été donné. Avec l'institution de la vocation et de l'initiation, le magicien défait donc ce donné pour le *refaire* en une seconde naissance ; il redescend à la limite de sa présence pour se restituer à lui-même sous une forme nouvelle et bien délimitée : les techniques propres à favoriser la labilité de la présence, la transe elle-même et les états voisins expriment justement cet être-là qui se défait pour se refaire, qui redescend à son *là* pour se retrouver en une présence dramatiquement soutenue et garantie. En outre, la maîtrise à laquelle il est parvenu permet au magicien de plonger non seulement dans sa propre labilité, mais également dans celle d'autrui. Le magicien est celui qui sait *aller au-delà de soi-même*, non au sens idéal, mais vrai-

### ... comme science des dispositifs

ment au sens existentiel. Celui pour qui l'être-au-monde se constitue en tant que problème et qui a le pouvoir de se procurer sa propre présence, n'est pas une présence parmi les autres, mais un être-au-monde qui peut se rendre présent chez tous les autres, déchiffrer leur drame existentiel et en influencer le cours. » Tel est le point de départ du programme communiste.

Le crime, contrairement à ce qu'insinue la Justice, n'est jamais un acte, un fait, mais une *condition d'existence*, une modalité de la présence, commune à tous les agents du Parti Imaginaire. Pour s'en convaincre, il suffit de songer à l'expérience du vol ou de la fraude, formes élémentaires et des plus courantes – AUJOURD'HUI, TOUT LE MONDE VOLE – du crime. L'expérience du vol est phénoménologiquement *autre chose* que les soi-disant motifs qui sont réputés nous y « pousser », et que nous-mêmes nous alléguons. Le vol n'est pas une transgression, sinon du point de vue de la représentation : *c'est une opération sur la présence*, une réappropriation, une reconquête *individuelle* de celle-ci, une reconquête de soi *comme corps dans l'espace*. Le *comment* du « vol » n'a rien à voir avec son fait apparent, légal. Ce *comment*, c'est la conscience *physique* de l'espace et de l'environnement, du *dispositif*, à quoi m'accule le vol. C'est l'extrême attention du corps en fraude dans le métro, alerté au moindre signe qui pourrait signaler une patrouille de contrôleurs. C'est la connaissance presque scientifique des conditions dans lesquelles j'opère qu'exige la préparation de quelque forfait d'ampleur. Il y a toute une incandescence du corps, une transformation de celui-ci en une surface impactuelle ultrasensible qui gît dans le crime, et qui est sa véritable expérience. Lorsque je vole, je me dédouble en une présence apparente, évanescence, sans épaisseur, absolument quelconque, et

### Contributions à la guerre en cours

une seconde, entière, intensive et intérieure cette fois, où s'anime chaque détail du dispositif qui m'entoure, avec ses caméras, son vigile, le *regard* de son vigile, les axes de vision, les autres clients, l'*allure* des autres clients. Le vol, le crime, la fraude sont les conditions de l'existence solitaire en guerre contre la bloomification, contre la bloomification *par les dispositifs*. C'est l'insoumission propre au corps isolé, la résolution de sortir, même seul, même de façon précaire, par une mise en jeu volontariste, d'un certain état de sidération, de demi-sommeil, d'absence à soi qui fait le fond de la « vie » dans les dispositifs. La question, à partir de là, à partir de cette expérience *nécessaire*, est celle du passage au complot, à l'organisation d'une véritable circulation de la connaissance illégale, de la science criminelle. C'est ce passage à la dimension collective que doit faciliter la S.A.S.C.

## VI

Le pouvoir parle de « dispositifs » : dispositif Vigipirate, dispositif RMI, dispositif éducatif, dispositif de surveillance... Cela lui permet de donner à ses incursions des airs de précarité rassurante. Puis, le temps recouvrant la nouveauté de son introduction, le dispositif rentre dans l'« ordre des choses », et c'est plutôt la précarité de ceux dont la vie s'y écoule qui devient remarquable. Les vendus qui s'expriment dans la revue *Hermès*, particulièrement dans son numéro 25, n'ont pas attendu qu'on le leur demande pour commencer le travail de légitimation de cette domination à la fois discrète et massive, à même de contenir et distribuer l'implosion générale du social. « Le social, disent-ils, se cherche de nouveaux modes régulatoires à même de faire face à ces difficultés. Le dispositif apparaît comme une de ces tentatives de réponse. Il permet de s'adapter à cette fluctuation tout en la balisant. [...] Il est le produit d'une nouvelle proposition d'articulation entre individu et collectif, assurant un entretien de solidarité minimale sur fond de fragmentation généralisée. »

Face à tout dispositif, par exemple, un portillon d'entrée du métro parisien, la mauvaise question est : « à quoi sert-il ? », et la mauvaise réponse, dans ce cas précis : « à empêcher la fraude. » La question juste,

### Contributions à la guerre en cours

matérialiste, la question *métaphysique-critique* est au contraire: « mais que fait, quelle *opération* réalise ce dispositif? » La réponse sera alors: « le dispositif singularise, extrait les corps en fraude de la masse indistincte des “usagers”, en les forçant à quelque mouvement aisément repérable (sauter par-dessus le portillon, ou se glisser juste derrière un “usager en règle”). Ainsi, le dispositif *fait exister* le prédicat “fraudeur”, c’est-à-dire qu’il fait exister un corps déterminé *en tant que fraudeur*. » L’essentiel, ici, c’est le *en tant que*. Ou plus exactement la façon dont le dispositif *naturalise*, escamote le *en tant que*. Car le dispositif a une façon de se faire oublier, de *s’effacer* derrière le flux des corps passant en son sein, il a une permanence qui s’appuie sur l’actualisation continue de la soumission des corps à son fonctionnement, à son existence *posée*, quotidienne et définitive. Le dispositif installé configure ainsi l’espace de telle façon que cette configuration elle-même demeure en retrait, comme un pur donné. De sa manière d’aller de soi découle le fait que ce qu’il fait exister n’apparaît pas comme ayant été matérialisé par lui. C’est ainsi que le dispositif « portillon anti-fraude » *réalise* le prédicat « fraudeur » plutôt qu’il n’empêche la fraude. LE DISPOSITIF PRODUIT TRÈS MATÉRIELLEMENT UN CORPS DONNÉ COMME SUJET DU PRÉDICAT VOULU.

**L**e fait que chaque étant, en tant qu’étant *déterminé*, soit désormais produit par des dispositifs définit un nouveau paradigme du pouvoir. Dans *Les Anormaux*, Foucault donne comme modèle historique de ce nouveau pouvoir, du pouvoir productif des dispositifs, la ville en état de peste, C’est donc au sein même des monarchies administratives qu’aurait été expérimentée la forme de pouvoir qui devait les supplanter ; forme de pouvoir qui ne procède plus par

### ... comme science des dispositifs

exclusion mais par inclusion, par exécution publique mais par punition thérapeutique, par prélèvement arbitraire mais par maximisation vitale, par souveraineté personnelle mais par application impersonnelle de normes sans visage. L’emblème de cette mutation du pouvoir, d’après Foucault, c’est la *gestion* des pestiférés opposée au *bannissement* des lépreux. Les pestiférés, en effet, ne sont pas exclus de la ville, relégués dans un dehors, comme l’étaient les lépreux. Au contraire, la peste donne l’occasion de déployer tout un appareillage imbriqué, tout un échelonnement, toute une gigantesque architecture de dispositifs de surveillance, d’identification et de sélection. La ville, raconte Foucault, « était partagée en districts, les districts étaient partagés en quartiers, puis dans ces quartiers on isolait les rues, et il y avait dans chaque rue des surveillants, dans chaque quartier des inspecteurs, dans chaque district des responsables de districts et dans la ville elle-même soit un gouverneur nommé à cet effet, soit encore les échevins qui avaient reçu, au moment de la peste, un supplément de pouvoir. Analyse, donc, du territoire dans ses éléments les plus fins ; organisation, à travers ce territoire ainsi analysé, d’un pouvoir continu [...], pouvoir qui était également continu dans son exercice, et pas simplement dans sa pyramide hiérarchique, puisque la surveillance devait être exercée sans interruption aucune. Les sentinelles devaient être toujours présentes à l’extrémité des rues, les inspecteurs des quartiers et des districts devaient, deux fois par jour, faire leur inspection, de telle manière que rien de ce qui se passait dans la ville ne pouvait échapper à leur regard. Et tout ce qui était ainsi observé devait être enregistré, de façon permanente, par cet espèce d’examen visuel et, également, par la retranscription de toutes les informations sur de grands registres, Au début de la quarantaine, en effet, tous les citoyens qui se trouvaient

### Contributions à la guerre en cours

présents dans la ville devaient avoir donné leur nom. Les noms étaient écrits sur une série de registres. [...] Et tous les jours des inspecteurs devaient passer devant chaque maison, ils devaient s'y arrêter et faire l'appel. Chaque individu se voyait assigner une fenêtre à laquelle il devait apparaître, et lorsqu'on appelait son nom il devait se présenter à la fenêtre, étant entendu que, s'il ne se présentait pas, c'est qu'il était dans son lit; et s'il était dans son lit, c'est qu'il était malade; et s'il était malade, c'est qu'il était dangereux. Et par conséquent, il fallait intervenir.» Ce que Foucault décrit là, c'est le fonctionnement d'un paléo-dispositif, le dispositif anti- peste, dont la nature est, bien plus que de lutter contre la peste, de produire tel ou tel corps *comme pestiféré*. Avec les dispositifs, on passe ainsi « d'une technologie du pouvoir qui chasse, qui exclut, qui bannit, qui marginalise, qui réprime, à un pouvoir positif, un pouvoir qui fabrique, un pouvoir qui observe, un pouvoir qui sait et un pouvoir qui se multiplie à partir de ses propres effets. [...] Un pouvoir qui n'agit pas par la séparation en grosses masses confuses, mais par distribution selon des individualités différentielles. »

**L**ongtemps le dualisme occidental aura consisté à poser deux entités adverses : le divin et le mondain, le sujet et l'objet, la raison et la folie, l'âme et la chair, le bien et le mal, le dedans et le dehors, la vie et la mort, l'être et le néant, etc. etc. Ceci posé, la civilisation se construisait comme la lutte de l'un contre l'autre. C'était une logique excessivement dispendieuse. L'Empire, à l'évidence, procède autrement. Il se meut encore dans ces dualités, *mais il n'y croit plus*. En fait, il se contente d'*utiliser* chaque couple de la métaphysique classique à des fins de maintien de l'ordre, soit : comme machine binaire. Par dispositif, on entendra dès lors un espace polarisé par une

### ... comme science des dispositifs

fausse antinomie de telle façon que tout ce qui y passe, et s'y passe, soit *réductible* à l'un ou l'autre de ses termes. Le plus gigantesque dispositif jamais réalisé, à ce titre, était évidemment le macro-dispositif géostratégique Est-Ouest, où s'opposaient terme à terme le « bloc socialiste » et le « bloc capitaliste ». Toute rébellion, toute altérité qui venait à se manifester *où que ce soit* devait soit porter allégeance à l'une des identités proposées, soit se trouvait plaquée contre son gré sur le pôle officiellement ennemi du pouvoir qu'elle affrontait. À la puissance résiduelle de la rhétorique stalinienne du « vous faites le jeu de... » – Le Pen, la droite ou la mondialisation, qu'importe –, qui n'est qu'une transposition réflexe du vieux « classe contre classe », on mesure la violence des courants qui passent dans tout dispositif, et l'incroyable nocivité de la métaphysique occidentale en putréfaction. Un lieu commun de géopoliticien consiste à railler ces exguérillas marxistes-léninistes du « Tiers Monde » qui, depuis l'effondrement du macro-dispositif Est-Ouest, se seraient reconverties en simples mafias, ou auraient adopté une idéologie jugée démente sous prétexte que ces messieurs de la rue Saint-Guillaume ne comprennent pas son langage. En fait, ce qui apparaît à ce moment, c'est plutôt l'insoutenable effet de réduction, d'obstruction, de formatage et de disciplinarisation que tout dispositif exerce sur l'*anomalie sauvage* des phénomènes. *A posteriori*, les luttes de libération nationale apparaissent moins comme des ruses de l'URSS que cet habit convenu, la ruse d'*autre chose* qui se défie du système de la représentation et refuse d'y prendre place.

**C**e qu'il faut comprendre, en fait, c'est que tout dispositif fonctionne à partir d'un couple – inversement, l'expérience montre qu'un couple qui *fonctionne*

### Contributions à la guerre en cours

est un couple qui *fait dispositif*. Un couple, et non une paire ou un doublet, car tout couple est asymétrique, comporte une majeure et une mineure. La majeure et la mineure ne sont pas seulement nominalement distinctes – deux termes « contraires » peuvent parfaitement désigner la même propriété, et c'est en un sens le plus souvent le cas –, elles nomment deux *modalités différentes d'agrégation des phénomènes*. La majeure, dans le dispositif, c'est la norme. Le dispositif agrège ce qui est compatible avec la norme par le simple fait *de ne pas le distinguer*, de le laisser immergé dans la masse anonyme, portante de ce qui est « normal ». Ainsi, dans une salle de cinéma, celui qui ne hurle, ni ne chantonne, ni ne se déshabille, ni ne etc. restera indistinct, agrégé à la foule hospitalière des spectateurs, *signifiant en tant qu'insignifiant*, en deçà de toute reconnaissance. La mineure du dispositif sera donc *l'anormal*. C'est cela que le dispositif fait exister, singularise, isole, reconnaît, distingue, puis réagrège, *mais en tant que désagrégé, séparé, différent du reste des phénomènes*. On a ici la mineure, composée de l'ensemble de ce que le dispositif individue, prédique et par là désintègre, spectralise, suspend ; ensemble dont ON s'assure ainsi que jamais il ne se condense, que jamais il ne se *retrouve*, éventuellement conspire. C'est en ce point que la mécanique élémentaire du Biopouvoir se branche directement sur la logique de la représentation telle qu'elle domine la métaphysique occidentale.

La logique de la représentation est de *réduire* toute altérité, de faire disparaître ce qui est *là*, vient en présence, dans sa pure heccéité, et *donne à penser*. Toute altérité, toute différence radicale, dans la logique de la représentation, est appréhendée comme négation du Même que cette dernière a commencé par poser. Ce

### ... comme science des dispositifs

qui diffère abruptement, et qui ne possède par là rien de commun avec le Même, est ainsi ramené, projeté sur un plan commun *qui n'existe pas* et dans lequel figure désormais une *contradiction* dont il craint l'un des termes. Dans le dispositif, ce qui n'est pas la norme est ainsi déterminé comme sa négation, comme *anormal*. Ce qui est seulement *autre*, est réintégré comme *autre de la norme*, comme ce qui *s'oppose* à elle. Le dispositif médical fera donc exister le « malade » comme ce qui *n'est pas sain*. Le dispositif scolaire le « cancre » comme ce qui *n'est pas obéissant*. Le dispositif judiciaire le « crime » comme ce qui *n'est pas légal*. Dans la biopolitique, ce qui n'est pas normal sera ainsi donné pour pathologique, quand nous savons d'expérience que la pathologie est elle-même, pour l'organisme malade, *une norme de vie*, et que la santé n'est pas liée à une norme de vie particulière mais à un état de *forte normativité*, à une capacité d'affronter et de créer *d'autres* normes de vie. L'essence de tout dispositif est ainsi d'imposer un partage autoritaire du sensible où tout ce qui vient en présence se confronte au chantage de sa binarité.

L'aspect redoutable de tout *dispositif* est qu'il fait fond sur la structure originariaire de la présence humaine : que nous sommes appelés, *requis* par le monde. Toutes nos « qualités », notre « être propre », s'établissent dans un jeu avec les étants tel que notre *disposition* à ceux-ci n'est pas première. Pour autant, il nous arrive couramment, au sein des dispositifs les plus banals, comme un samedi soir arrosé entre couples petit-bourgeois dans un pavillon de banlieue, d'éprouver le caractère non plus de requête mais de *possession*, et même d'extrême *possessivité* qui s'attache à tout dispositif. Et c'est dans les discussions superflues qui viendront ponctuer cette soirée lamentable que cela

### Contributions à la guerre en cours

s'éprouvera. Un des Bloom « présents » commencera sa tirade contre les fonctionnaires-qui-sont-tout-le-temps-en-grève ; cela posé, le rôle étant connu, une contre-polarisation de type social-démocrate apparaîtra chez un autre des Bloom, qui jouera sa partition avec plus ou moins de bonheur, etc. etc. Là, ce ne sont pas des corps qui se parlent, *c'est un dispositif qui fonctionne*. Chacun des protagonistes active en série les petites machines signifiantes prêtes à l'emploi, et qui sont toujours-déjà inscrites dans le langage *courant*, dans la grammaire, dans la métaphysique, dans le ON. La seule satisfaction que nous pouvons tirer de ce genre d'*exercice*, c'est d'avoir joué dans le dispositif avec brio. *La virtuosité est la seule liberté, dérisoire, qu'offre la soumission aux déterminismes signifiants.*

Quiconque parle, agit, « vit » dans un dispositif est en quelque manière *autorisé* par lui. Il est fait auteur de ses actes, de ses paroles, de sa conduite. Le dispositif assure l'intégration, la conversion en *identité* d'un ensemble hétérogène de discours, de gestes, d'attitudes : d'heccités. La réversion de tout événement en identité est ce par quoi les dispositifs imposent un ordre local tyrannique au chaos global de l'Empire. La production de différences, de subjectivités obéit elle aussi à l'impératif binaire : la pacification impériale repose tout entière sur la mise en scène de tant de fausses antinomies, de tant de conflits simulatoires : « Pour ou contre Milosevic », « Pour ou contre Saddam », « Pour ou contre la violence »... Leur activation a l'effet bloomisant que nous savons, et qui finit par obtenir de nous l'indifférence omnilatérale sur quoi s'appuie l'ingérence à plein régime de la police impériale. Ce n'est pas autre chose, la pure sidération devant le jeu impeccable, la vie autonome, la mécanique artiste des dispositifs et des significa-

### ... comme science des dispositifs

tions, que nous éprouvons devant n'importe quel débat télévisé, pour peu que les acteurs aient un peu de talent. Ainsi, les « anti-mondialisation » opposeront leurs arguments prévisibles aux « néo-libéraux ». Les « syndicats » rejoueront sans fin 1936 face un éternel Comité des Forges. La police combattra la caillera. Les « fanatiques » affronteront les « démocrates ». Le culte de la maladie croira défier le culte de la santé. Et toute cette agitation binaire sera le meilleur garant du sommeil mondial. C'est ainsi que jour après jour ON nous épargne soigneusement le pénible devoir d'exister.

Janet, qui a étudié il y a un siècle tous les cas précurseurs du Bloom, a consacré un volume à ce qu'il appelle l'« automatisme psychologique ». Il s'y penche sur toutes les formes positives de crise de la présence : suggestion, somnambulisme, idées fixes, hypnose, médiumnisme, écriture automatique, désagrégation mentale, hallucinations, possessions, etc. La cause, ou plutôt la *condition*, de toutes ces manifestations hétérogènes, il la trouve dans ce qu'il nomme la « misère psychologique ». Par « misère psychologique », il entend une faiblesse générale de l'être, inséparablement physique et métaphysique, qui s'apparente de part en part à ce que nous appelons *Bloom*. Cet état de faiblesse, remarque-t-il, est aussi le terrain de la guérison, notamment de la guérison par l'hypnose. Plus le sujet est bloomifié, plus il est accessible à la suggestion et guérissable de cette façon. Et plus il recouvre la santé, moins cette médecine est opérante, moins il est suggestible. Le Bloom est donc la condition de fonctionnement des dispositifs, notre propre vulnérabilité à ceux-ci. Mais à l'inverse de la suggestion, le dispositif ne vise jamais à obtenir quelque retour à la santé mais bien à s'intégrer à nous comme prothèse indispensable

### Contributions à la guerre en cours

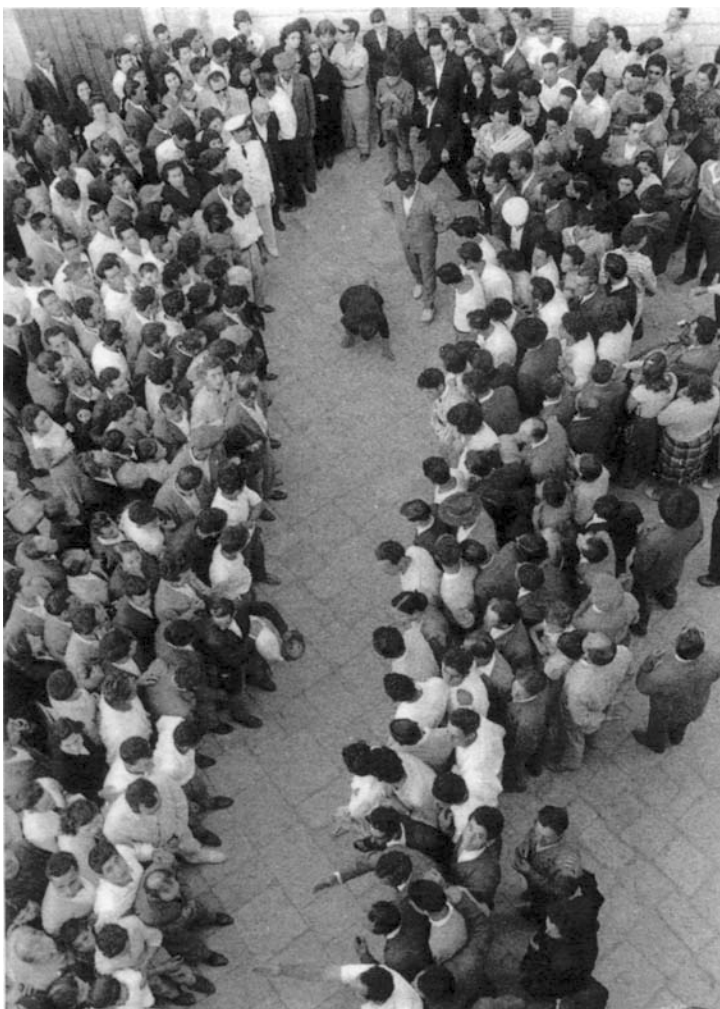
de notre présence, comme béquille *naturelle*. Il y a un besoin du dispositif que celui-ci n'étanche que pour l'accroître. Pour parler comme les croque-morts du CNRS, les dispositifs «*encouragent l'expression des différences individuelles*».

**N**ous devons apprendre à nous effacer, à passer inaperçu dans la bande grise de chaque dispositif, à nous *camoufler* derrière sa majeure. Quand bien même notre impulsion spontanée serait d'opposer le goût de l'anormal au désir de conformité, nous devons acquérir l'art de devenir parfaitement anonymes, d'offrir l'apparence de la pure conformité. Nous devons acquérir ce pur art de la surface, *pour mener nos opérations*. Cela revient, par exemple, à congédier la pseudo-transgression des non moins pseudo-conventions sociales, à révoquer le parti de la «sincérité», de la «vérité» et du «scandale» révolutionnaires au profit d'une politesse tyrannique, par laquelle tenir le dispositif et ses possédés à distance. La transgression, la monstruosité, l'anormalité *revendiquées* forment le piège le plus retors que les dispositifs nous tendent. Vouloir être, c'est-à-dire être singulier, dans un dispositif est notre *principale faiblesse*, par quoi il nous tient et nous engrène. Inversement, le désir *d'être contrôlé*, si fréquent chez nos contemporains, exprime d'abord leur *désir d'être*. Pour nous, ce désir sera plutôt désir d'être fou, ou monstrueux, ou criminel. Mais ce désir est cela même par quoi ON prend contrôle de nous et nous neutralise. Devereux a montré que chaque culture dispose pour ceux qui voudraient lui échapper une *négation modèle*, une issue balisée, par laquelle cette culture capte l'énergie motrice de toutes les transgressions en une stabilisation supérieure. C'est l'*amok* chez les Malais et, en Occident, la schizophrénie. Le Malais «est préconditionné par sa culture, peut-être à

### ... comme science des dispositifs

son insu, mais assurément d'une façon presque automatique, à réagir à presque n'importe quelle tension violente, intérieure ou extérieure, par une crise d'amok. Dans le même sens, l'homme moderne occidental est conditionné par sa culture à réagir à tout état de stress par un comportement en apparence schizophrénique. [...] Être schizophrène représente la manière "convenable" d'être fou dans notre société» (*La schizophrénie, psychose ethnique ou La schizophrénie sans larmes*).

- RÈGLE N° 1 Tout dispositif produit la singularité comme monstruosité. Ainsi il se conforte.
- RÈGLE N° 2 On ne s'affranchit jamais d'un dispositif en s'engageant dans sa mineure.
- RÈGLE N° 3 Lorsque l'ON vous prédique, vous subjective, vous assigne, ne jamais réagir et surtout ne jamais nier. La contre-subjectivation que l'ON vous arracherait alors est la prison dont vous aurez *toujours* le plus de mal à vous évader.
- RÈGLE N° 4 La liberté supérieure ne réside pas dans l'absence de prédicat, dans l'anonymat *par défaut*. La liberté supérieure résulte au contraire de la *saturation* de prédicats, de leur amoncellement anarchique. La surprédication s'annule automatiquement en une imprédicabilité définitive. «Là où nous n'avons plus de secret, nous n'avons plus rien à cacher. C'est nous qui sommes devenus un secret, nous qui sommes cachés» (Deleuze-Parnet, *Dialogues*).
- RÈGLE N° 5 La contre-attaque n'est jamais une réponse, mais l'instauration d'une nouvelle donne.



## VII

*Le possible implique la réalité correspondante avec, en outre, quelque chose qui s'y joint, puisque le possible est l'effet combiné de la réalité une fois apparue et d'un dispositif qui la rejette en arrière.*

Bergson, *La pensée et le mouvant*

Les dispositifs et le Bloom se co-impliquent comme deux pôles solidaires de la suspension épopéale. Rien n'arrive jamais, dans un dispositif. Rien n'arrive jamais, c'est-à-dire que TOUT CE QUI EXISTE DANS UN DISPOSITIF Y EXISTE SUR LE MODE DE LA POSSIBILITÉ. Les dispositifs ont même le pouvoir de dissoudre en sa possibilité un événement qui est effectivement survenu, que l'ON appelle une « catastrophe » par exemple. Qu'un avion de ligne défectueux explose en plein vol et l'ON déploiera illico tout un luxe de dispositifs que l'ON fera tourner à coups de faits, d'historiques, de déclarations, de statistiques qui ramèneront l'événement de la mort de plusieurs centaines de personnes au rang d'*accident*. En un rien de temps, ON aura dissipé l'évidence que l'invention des chemins de fer était aussi nécessairement l'invention des catastrophes ferroviaires ; et l'invention du Concorde l'invention de son explosion en plein vol. ON départagera de la sorte dans chaque « progrès » ce qui ressort de son *essence* et ce qui ressort, justement, de son *accident*. Et cela, contre toute évidence, ON l'en expulsera. Au bout de quelques semaines, ON aura résorbé l'événement du crash en sa *possibilité*, en son éventualité statistique. Ce n'est plus, dorénavant, le crash qui est arrivé, C'EST SA POSSIBILITÉ, NATURELLEMENT INFIME, QUI S'EST ACTUALISÉE. En un mot, il ne s'est rien passé : l'essence du progrès technologique est sauve. Le monument signifiant,



### Contributions à la guerre en cours

colossal et composite, que l'ON aura échafaudé pour l'occasion, accomplit ici la vocation de tout dispositif: *le maintien de l'ordre phénoménal*. Car telle est la destination, au sein de l'Empire, de tout dispositif: *gérer et régir un certain plan de phénoménalité, assurer la persistance d'une certaine économie de la présence*, maintenir la suspension éphémère dans l'espace qui lui est dévolu. De là le caractère d'absence, de somnolence, si frappant dans l'existence au sein des dispositifs, ce sentiment bloomesque de se laisser porter par le flux douillet des phénomènes.

Nous disons que le mode d'être de toute chose, au sein du dispositif, est la *possibilité*. La possibilité se distingue par un côté de l'acte et par un autre de la puissance. La puissance, dans l'activité qu'est l'écriture de ce texte, c'est le langage, le langage comme faculté générique de signifier, de communiquer. La possibilité, c'est la langue, c'est-à-dire l'ensemble des énoncés jugés corrects d'après la syntaxe, la grammaire et le vocabulaire français, dans leur état présent. L'acte, c'est la parole, l'énonciation, la production hic et nunc d'un énoncé déterminé. À la différence de la puissance, la possibilité est toujours possibilité de quelque chose. *Au sein du dispositif, toute chose existe sur le mode de la possibilité* signifie que tout ce qui survient dans le dispositif survient *comme actualisation d'une possibilité qui lui était préalable*, et qui par là est PLUS RÉELLE que lui. Tout acte, tout événement y est ainsi résorbé dans sa possibilité, et y apparaît comme conséquence prévisible, comme pure contingence de celle-ci. Ce qui advient n'est pas plus réel d'être advenu. C'est ainsi que le dispositif exclut l'événement, et l'exclut *sous la forme de son inclusion*; par exemple en le déclarant possible après coup.

### ... comme science des dispositifs

Ce que les dispositifs matérialisent n'est que la plus notoire des impostures de la métaphysique occidentale, celle qui se condense dans l'adage «l'essence précède l'existence». Pour la métaphysique, l'existence n'est qu'un prédicat de l'essence; même, d'après elle, tout existant ne ferait qu'actualiser une essence qui lui serait première. Selon cette doctrine aberrante, la possibilité, c'est-à-dire l'*idée* des choses les précéderait; chaque réalité serait un possible *qui de surcroît a acquis l'existence*. Lorsque l'on remet la pensée sur pieds, on obtient que c'est la réalité pleinement développée d'une chose qui en pose la possibilité *dans le passé*. Il faut bien entendu qu'un événement soit advenu dans la totalité de ses déterminations pour en isoler certaines, pour en extraire la représentation qui le fera figurer comme *ayant été possible*. «Le possible, dit Bergson, n'est que le réel avec, en plus, un acte de l'esprit qui en projette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit.» «Dans la mesure, ajoute Deleuze, où le possible se propose à la "réalisation", il est lui-même conçu comme l'image du réel, et le réel, comme la ressemblance du possible. C'est pourquoi l'on comprend si peu ce que l'existence ajoute au concept, en doublant le semblable par le semblable. Telle est la tare du possible, tare qui le dénonce comme produit après coup, fabriqué rétroactivement, lui-même à l'image de ce qui lui ressemble.»

Tout ce qui est, dans un dispositif, se voit reconduit soit à la norme, soit à l'accident. Tant que le dispositif tient, rien ne peut y survenir. L'événement, *cet acte qui garde auprès de soi sa propre puissance*, ne peut venir que du dehors comme ce qui pulvérise cela même qui devait le conjurer. Quand la musique bruitiste explose, ON dit: «ça n'est pas de la musique». Lorsque 68 fait irruption, ON dit: «ça n'est pas de la

### Contributions à la guerre en cours

politique». Lorsque 77 met l'Italie aux abois, ON dit: «ça n'est pas du communisme». Face au vieil Artaud, ON dit: «ça n'est pas de la littérature». Puis, lorsque l'événement a fait long feu, ON dit: «ma foi, c'était possible, c'est *une* possibilité de la musique, de la politique, du communisme, de la littérature». Et finalement, après le premier moment d'ébranlement par l'inexorable *travail de la puissance*, le dispositif se reforme: ON inclut, désamorce et reterritorialise l'événement, ON l'assigne à une possibilité, à une possibilité *locale*, celle du dispositif littéraire par exemple. Les connards du CNRS, qui manient le verbe avec une si jésuitique prudence, concluent doucement: «Si le dispositif organise et rend possible quelque chose, il n'en garantit cependant pas l'actualisation. Il fait simplement exister un espace particulier dans lequel ce "quelque chose" peut se produire.» ON ne saurait être plus clair.

**S**i la perspective impériale avait un mot d'ordre, ce serait «TOUT LE POUVOIR AUX DISPOSITIFS!». Et il est vrai que dans l'insurrection qui vient, il suffira le plus souvent de liquider les dispositifs qui les soutiennent pour briser des ennemis qu'en d'autres temps il eût fallu abattre. Ce mot d'ordre, au fond, relève moins de l'utopisme cybernétique que du pragmatisme impérial: les fictions de la métaphysique, ces grandes constructions désertiques qui ne forcent plus ni la foi ni l'admiration, ne parviennent plus à unifier les débris de la désagrégation universelle. Sous l'Empire, les anciennes Institutions se dégradent une à une en cascades de dispositifs. Ce qui s'opère, et qui est proprement la tâche impériale, c'est un démantèlement concerté de chaque Institution en une multiplicité de dispositifs, en une arborescence de normes relatives et changeantes. L'École, par exemple, ne prend plus la peine de se pré-

### ... comme science des dispositifs

senter comme un ordre cohérent. Elle n'est plus qu'un agrégat de classes, d'horaires, de matières, de bâtiments, de filières, de programmes et de projets qui sont autant de dispositifs visant à immobiliser les corps. À l'extinction impériale de tout événement correspond ainsi la dissémination planétaire, gestionnante des dispositifs. Bien des voix s'élèvent alors pour déplorer une si détestable époque. Les uns dénoncent une «perte de sens» devenue partout constatable tandis que les autres, les optimistes, jurent tous les matins de «donner du sens» à telle ou telle misère pour, invariablement, échouer. Tous, en fait, s'accordent à *vouloir le sens sans vouloir l'événement*. Ils font mine de ne pas voir que les dispositifs sont par nature hostiles au sens, dont ils ont plutôt vocation à gérer l'absence. *Tous ceux qui parlent de «sens» sans se donner les moyens de faire sauter les dispositifs sont nos ennemis directs*. Se donner les moyens, c'est parfois seulement renoncer au confort de l'isolement bloomesque. La plupart des dispositifs sont en effet vulnérables à n'importe quelle insoumission collective, n'étant pas étudiés pour y résister. Il y a quelques années, il suffisait d'être une dizaine déterminée dans une Caisse d'Action Sociale ou un Bureau d'Aide Sociale pour leur extorquer sur le champ une aide d'un millier de francs par personne inscrite. Et il ne faut guère être plus nombreux aujourd'hui pour faire une autoréduction dans un supermarché. La séparation des corps, l'atomisation des formes-de-vie sont la condition de subsistance de la plupart des dispositifs impériaux. «Vouloir du sens», aujourd'hui implique immédiatement les trois stades dont nous avons parlé, et mène nécessairement à l'insurrection. En deçà des zones d'opacité puis de l'insurrection s'étend le seul règne des dispositifs, l'empire désolé des machines à produire de la *signification*, à *faire signifier* tout ce qui passe en elles d'après le système de représentations localement en vigueur.

### Contributions à la guerre en cours

Certains, qui se trouvent très malins – les mêmes qui devaient demander il y a un siècle et demi ce que ce *serait* le communisme –, nous demandent aujourd’hui à quoi cela peut bien ressembler, nos fameuses « retrouvailles par-delà les significations ». Faut-il que tant de corps, de ce temps, n’aient jamais connu l’abandon, l’ivresse du partage, le contact familial des autres corps ni le parfait repos en soi, pour poser de telles questions avec cet air entendu ? Et en effet, quel intérêt peut-il bien y avoir à l’événement, à périmer les significations et en briser les corrélations systématiques pour ceux qui n’ont pas opéré la conversion ek-statique de l’attention ? Que peut bien vouloir dire le laisser-être, la destruction de ce qui fait écran entre nous et les choses pour ceux qui n’ont jamais perçu la *requête* du monde ? Que peuvent-ils comprendre à l’existence sans pourquoi du monde, ceux qui sont incapables de vivre sans pourquoi ? Serons-nous assez forts et assez nombreux, dans l’insurrection, pour élaborer la rythmique qui interdit aux dispositifs de se reformer, de résorber l’advenu ? Serons-nous assez pleins de silence pour trouver le point d’application et la scansion qui garantissent un véritable effet PO-GO ? Saurons-nous accorder nos actes à la pulsation de la puissance, à la fluidité des phénomènes ?

En un sens, la question révolutionnaire est désormais une question *musicale*.



## I

Tout mouvement excède, par sa simple existence en acte, les finalités qu'il se donne. Le contenu de la lutte dont le mot d'ordre est: «Des papiers pour tous!» débordé évidemment ce mot d'ordre, sans quoi on ne s'expliquerait pas qu'elle mobilise tant de militants qui en ont, des papiers.

Si quelqu'un devait se borner à exiger des papiers pour tous, prétendant ne vouloir que cela, il s'enfermerait lui-même dans une contradiction: quand tout le monde aura des papiers, les papiers auront par là même perdu toute valeur. Celui qui réclame «des papiers pour tous!» réclame aussi, d'un point de vue objectif, que les papiers soient ultimement dévalorisés, anéantis.

En d'autres termes, le véritable contenu de la revendication «Des papiers pour tous!» pourrait se formuler ainsi: il faut que tout le monde ait des papiers pour que tout le monde puisse les brûler.

## II

L'existence du prolétaire, de l'homme dépossédé de tout dont le «sanspapiers», en tant qu'aucun droit ne lui est reconnu, représente une figure, est l'occasion d'une mise en cause totale de la société qui l'a produit, ou le moyen de rendre désirable tout ce qu'elle produit. Le «sans-papiers» qui se bornerait à demander le droit de s'intégrer à un monde essentiellement nul ne saurait être tenu pour meilleur que lui.

## III

Les papiers d'identité constituent la forme archaïque d'une oppression devenue entre-temps beaucoup plus

“Les flammes sortirent d'abord sur la scène comme un effet amusant faisant partie du spectacle. Certains voulaient déjà applaudir et crier bravo, lorsqu'ils comprirent brusquement, soit à la pâleur de visages voisins, soit à quelque rumeur d'effroi inaudible à l'oreille mais que l'âme perçoit, que c'était bien une vraie flamme qui bondissait là sur la scène, une bête, une bête terrible qui ne plaisantait pas. Il y en avait pourtant encore quelques-uns qui ne savaient toujours rien du tigre venu là brusquement au monde, et désormais maître de la soirée. Les acteurs qui se trouvaient sur la scène poussèrent des cris et abandonnèrent le terrain artistique, sur quoi le public à son tour se mit à hurler. À la galerie, une autre sorte de bête immonde se dressa: la peur. Chaque minute semblait vouloir accoucher de nouveaux monstres.” (R. Walser)

subtile. En prêtant une identité à quelqu'un, le pouvoir, en apparence, le reconnaît. En fait, ce n'est que lui-même qu'il reconnaît, c'est-à-dire l'une des identités admises par lui. Le pouvoir a besoin, pour s'exercer, de faire à chacun une identité, puis de le fichier à cette identité. Le libéralisme est solidaire de mécanismes de contrôle qui n'ont rien, on le voit, de «libéral».

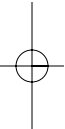
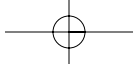
#### IV

Le refus du «cas par cas», de la «régularisation à la demande», est le refus d'un tel pouvoir qui procède par individualisation, par subjectivation. Le refus d'être paradoxalement fiché en tant que non-fiché.

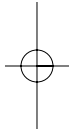
#### V

La nécessaire solidarité entre fichés et non-fichés, entre ceux qui ont des papiers et ceux qui n'en ont pas, ne peut se faire que contre le principe du fichage, contre le principe des papiers. La lutte présente veut, tactiquement, que tout le monde ait des papiers, puis stratégiquement que ceux-ci soient, en tant que tels, abolis.



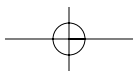


**Comment faire ?**



---

Ce texte a été écrit en vue d'une parution italienne au printemps 2001.



*Don't know what I want  
but I know how to get it.*

Sex Pistols  
*Anarchy in the UK*

# I

VINGT ANS. Vingt ans *de contre-révolution*. De  
contre-révolution *préventive*.

En Italie.

Et ailleurs.

Vingt ans d'un sommeil hérissé de grillages, peuplé  
de vigiles. D'un sommeil *des corps*,  
imposé par couvre-feu.

Vingt ans. Le passé ne passe pas. Parce que la  
guerre continue. Se ramifie. Se prolonge.

Dans une réticulation mondiale de dispositifs  
locaux. Dans un calibrage inédit des subjectivités.

Dans une nouvelle paix de surface.

Une paix *armée*

bien faite pour couvrir le déroulement  
d'une imperceptible  
guerre civile.

Il y a vingt ans, c'était

le punk, le mouvement de 77, l'aire de l'Autonomie,  
les Indiens métropolitains et la guérilla diffuse.

D'un coup surgissait,

comme issu de quelque région souterraine de  
la civilisation,

tout un contre-monde de subjectivités

qui ne voulaient plus consommer, qui ne voulaient  
plus produire,

*qui ne voulaient même plus être des subjectivités.*

**Contributions à la guerre en cours**

La révolution était moléculaire, la contre-révolution ne le fut pas moins.

ON disposa offensivement,  
puis durablement,

toute une complexe machine à neutraliser ce qui est porteur d'intensité. Une machine à désamorcer tout ce qui *pourrait* exploser.

Tous les individus à risque,  
les corps indociles,

les agrégations humaines autonomes.

Puis ce furent vingt ans de bêtise, de vulgarité, d'isolement et de désolation.

Comment faire ?

Se relever. Relever *la tête*. Par choix ou par nécessité. Peu importe, vraiment, désormais.

Se regarder dans les yeux et se dire qu'on recommence. Que tout le monde le sache, au plus vite.

On recommence.

Finis la résistance passive, l'exil intérieur, le conflit par soustraction, la survie. On recommence. En vingt ans, on a eu le temps de voir. On a compris.

La démocratie pour tous, la lutte « anti-terroriste », les massacres d'État, la restructuration capitaliste et son Grand Œuvre d'épuration sociale,

par sélection,

par précarisation,

par normalisation,

par « modernisation »

On a vu, on a compris. Les méthodes et les buts. Le destin qu'ON nous réserve. Celui qu'ON nous refuse.

L'état d'exception. Les lois qui mettent la police, l'administration, la magistrature au-dessus des lois.

La judiciarisation, la psychiatrie, la médicalisation de tout ce qui sort du cadre. De tout ce qui *fuit*.

On a vu. On a compris. Les méthodes et les buts.

**Comment faire ?**

Quand le pouvoir établit en temps réel sa propre légitimité,  
quand sa violence devient préventive  
et que son droit est un « droit d'ingérence »,  
alors il ne sert plus à rien d'avoir raison.  
D'avoir raison *contre lui*.

Il faut être plus fort, ou plus rusé. C'est pour ça aussi  
qu'on recommence.

Recommencer n'est jamais recommencer *quelque chose*. Ni reprendre une affaire là où on l'avait laissée. Ce que l'on recommence est toujours *autre chose*. Est toujours inouï. Parce que ce n'est pas le passé qui nous pousse, mais précisément ce qui

en lui  
*n'est pas*

advenu.

Et parce que c'est aussi bien *nous-mêmes*, alors, qui recommençons.

Recommencer veut dire : sortir de la suspension. Rétablir le contact entre nos devenir.

Partir,

à nouveau,

de là où nous sommes,

maintenant.

Par exemple, il y a des coups qu'ON ne nous fera plus.

Le coup de « la société ». À transformer. À détruire. À rendre meilleure.

Le coup du pacte social. Que certains briseraient tandis que les autres peuvent feindre de le « restaurer ».

Ces coups-là, ON ne nous les fera plus.

Il faut être un élément militant de la



**Contributions à la guerre en cours**

petite-bourgeoisie planétaire,  
 un *citoyen* vraiment  
 Pour ne pas voir qu'elle n'existe plus,  
 la société.  
 Qu'elle a implosé. Qu'elle n'est plus qu'un  
 argument pour la terreur de ceux qui disent  
 la re/présenter.  
 Elle qui s'est absentée.

Tout ce qui est social nous est devenu étranger.  
 Nous nous considérons comme absolument déliés  
 de toute obligation, de toute prérogative, de toute  
 appartenance  
*sociales*.  
 «La société»,  
 c'est le nom qu'a souvent reçu l'Irréparable  
 parmi ceux qui voulaient aussi en faire  
 l'Inassumable.  
 Qui se refuse à ce leurre devra faire  
 un pas d'écart.  
 Opérer  
 un léger déplacement  
 d'avec la commune logique  
 de l'Empire et de sa contestation,  
 celle de la *mobilisation*,  
 d'avec leur commune temporalité,  
 celle de l'*urgence*.

Recommencer veut dire : habiter cet écart. Assumer  
 la schizophrénie capitaliste dans le sens d'une  
 croissante faculté de *désubjectivation*.  
 Désertier *tout en gardant les armes*.  
 Fuir imperceptiblement.  
 Recommencer veut dire : rallier la sécession sociale,  
 l'opacité, entrer en *démobilisation*,  
 soutirant aujourd'hui à tel ou tel réseau impérial de  
 production-consommation les moyens de vivre et de

**Comment faire ?**

lutter pour, au moment choisi,  
 le saborder.

Nous parlons d'une nouvelle guerre,  
 d'une nouvelle guerre *de partisans*. Sans front ni  
 uniforme, sans armée ni bataille décisive.  
 Une guerre dont les foyers se déploient à l'écart  
 des flux marchands quoique branchés sur eux.  
 Nous parlons d'une guerre toute en latence.  
 Qui *a le temps*.  
 D'une guerre *de position*.  
 Qui se livre là où nous sommes.  
 Au nom de personne.  
 Au nom de notre existence même,  
 qui n'a pas de nom.

Opérer ce léger déplacement.  
 Ne plus craindre son temps.  
 «Ne pas craindre son temps est une question  
 d'espace.»  
 Dans le squatt. Dans l'orgie. Dans l'émeute. Dans le  
 train ou le village occupé.  
 À la recherche, au milieu d'inconnus, d'une *free*  
*party* introuvable. Je fais l'expérience de ce léger  
 déplacement. L'expérience  
 de ma désubjectivation. Je *deviens*  
 une singularité quelconque. Un *jeu* s'insinue entre  
 ma présence et tout l'appareil de qualités qui me  
 sont ordinairement attachées.  
 Dans les yeux d'un être qui, présent, veut  
 m'estimer *pour ce que je suis*, je savoure  
 la déception, *sa* déception de me voir devenu  
 si *commun*, si parfaitement *accessible*.  
 Dans les gestes d'un autre, c'est une inattendue  
 complicité.  
 Tout ce qui m'isole comme *sujet*, comme corps doté  
 d'une configuration publique d'attributs, je le sens

**Contributions à la guerre en cours**

fondre. Les corps s'effrangent à leur limite. À leur limite, s'indistinguent. Quartier suivant quartier, le quelconque ruine l'équivalence. Et je parviens à une nudité nouvelle,  
à une nudité *impropre*, comme vêtue d'amour.  
S'évade-t-on jamais seul de la prison du Moi ?

Dans le squatt. Dans l'orgie. Dans l'émeute. Dans le train ou le village occupé. Nous nous retrouvons. Nous nous retrouvons *en singularités quelconques*. C'est-à-dire non sur la base d'une commune appartenance, mais d'une *commune présence*. C'est cela *notre besoin de communisme*. Le besoin d'espaces de nuit, où nous puissions nous retrouver par-delà nos prédicats. Par-delà la *tyrannie* de la reconnaissance. Qui impose la re/connaissance comme distance *finale* entre les corps. Comme inéluctable séparation. Tout ce que l'ON – le fiancé, la famille, le milieu, l'entreprise, l'État, l'opinion – me reconnaît, c'est par là que l'ON croit me tenir. Par le rappel constant de ce que je suis, de mes *qualités*, ON voudrait m'abstraire de chaque situation, ON voudrait m'extorquer en toute circonstance une fidélité à moi-même qui est une *fidélité à mes prédicats*. ON attend de moi que je me comporte en homme, en employé, en chômeur, en mère, en militant ou en philosophe. ON veut contenir entre les bornes d'une identité le cours imprévisible de mes devenir. ON veut me convertir à la religion d'une cohérence que l'on a choisie pour moi.

**Comment faire ?**

Plus je suis *reconnue*, plus mes gestes sont entravés, *intérieurement* entravés. Me voilà prise dans le maillage ultra-serré du nouveau pouvoir. Dans les rêts impalpables de la nouvelle police : LA POLICE IMPÉRIALE DES QUALITÉS. Il y a tout un réseau de dispositifs où je me coule pour m'«intégrer», et qui m'*incorporent* ces qualités. Tout un petit système de fichage, d'identification et de flicage mutuels. Toute une prescription diffuse de l'absence. Tout un appareil de contrôle comporte/mental, qui vise au panoptisme, à la privatisation transparente, à l'atomisation. Et dans lequel je me débats.

J'ai besoin de devenir anonyme. Pour être présente.  
*Plus je suis anonyme, plus je suis présente*. J'ai besoin de zones d'indistinction pour accéder au Commun. Pour ne plus me *reconnaître* dans mon nom. Pour ne plus entendre dans mon nom que la voix qui l'appelle. Pour faire consister le *comment* des êtres, non ce qu'ils sont, mais *comment* ils sont ce qu'ils sont. Leur forme-de-vie. J'ai besoin de zones d'opacité où les attributs, Même criminels, même géniaux, Ne séparent plus les corps.

*Devenir* quelconque. Devenir une *singularité* quelconque, n'est pas donné. Toujours possible, mais jamais donné. Il y a une *politique* de la singularité quelconque. Qui consiste à arracher à l'Empire Les conditions et les moyens,

### Contributions à la guerre en cours

même intersticiels,

De s'éprouver comme tel.

C'est une politique, parce qu'elle suppose une capacité d'affrontement,

et qu'une nouvelle agrégation humaine lui corresponde.

Politique de la singularité quelconque : dégager ces espaces où aucun acte n'est plus assignable à aucun corps donné.

Où les corps retrouvent l'aptitude au *geste* que la savante distribution des dispositifs métropolitains – ordinateurs, automobiles, écoles, caméras, portables, salles de sport, hôpitaux, télévisions, cinémas, etc. – leur avait dérobée.

En les reconnaissant.

En les immobilisant.

En les faisant tourner à vide.

En faisant exister la tête séparément du corps.

Politique de la singularité quelconque.

Un devenir-quelconque est plus révolutionnaire que n'importe quel être-quelconque.

Libérer des espaces nous libère cent fois plus que n'importe quel « espace libéré ».

Plus que de mettre en acte un pouvoir, je jouis de la mise en circulation de ma puissance.

La politique de la singularité quelconque réside dans l'offensive. Dans les circonstances, les moments et les lieux où seront arrachés les circonstances, les moments et les lieux d'un tel anonymat,

d'un arrêt momentané en état de simplicité, l'occasion d'extraire de toutes nos formes *la pure adéquation à la présence*,

l'occasion d'être, enfin,

là.

## II

COMMENT FAIRE ? Non pas *Que faire ? Comment faire ?* La question des moyens.

Pas celle des buts, des *objectifs*, de ce qu'il y a à *faire*, stratégiquement, dans l'absolu.

Celle de ce que l'on *peut* faire, tactiquement, en situation,

et de l'*acquisition* de cette puissance.

Comment faire ? Comment désertre ?

Comment ça marche ? Comment conjuguer mes blessures et le communisme ? Comment rester en guerre sans perdre la tendresse ?

La question est technique. Pas un problème. Les problèmes sont rentables.

Ils nourrissent les experts.

Une question.

Technique. Qui se redouble en question des techniques de *transmission* de ces techniques.

Comment faire ? Le résultat contredit toujours au but. Parce que poser un but est encore un moyen, un *autre* moyen.

*Que faire ?* Babeuf, Tchernychevski, Lénine. La virilité classique réclame un antalgique, un mirage, quelque chose. Un *moyen* pour s'ignorer

**Contributions à la guerre en cours**

encore un peu. En tant que présence.

En tant que forme-de-vie. En tant qu'être  
*en situation*, doté d'inclinations.

D'inclinations *déterminées*.

Que faire? Le volontarisme comme ultime  
nihilisme. Comme nihilisme propre  
*à la virilité classique*.

Que faire? La réponse est simple: se soumettre  
encore une fois à la logique de la mobilisation, à la  
temporalité de l'urgence. Sous prétexte de  
rébellion. Poser des fins, *des mots*. Tendre vers leur  
accomplissement. Vers l'accomplissement *des mots*.  
En attendant, remettre l'existence à plus tard. Se  
mettre entre parenthèses. Loger dans l'exception  
de soi. À l'écart du temps. Qui passe. Qui ne passe  
pas. Qui s'arrête.

Jusqu'à... Jusqu'au prochain. But.

Que faire? Autrement dit: inutile de vivre. Tout ce  
que vous n'avez pas vécu, l'Histoire vous le rendra.  
Que faire? C'est l'oubli de soi qui se projette sur le  
monde.

Comme oubli du monde.

*Comment faire?* La question du *comment*.

Non pas de *ce* qu'un être, un geste, une chose *est*,  
mais de *comment il* est ce qu'il est. De comment ses  
prédicats se rapportent à lui.

Et lui à eux.

Laisser être. Laisser être la béance entre le sujet et  
ses prédicats. *L'abîme* de la présence.

Un homme n'est pas «un homme». «Cheval blanc»  
n'est pas «cheval».

La question du *comment*. *L'attention* au *comment*.

L'attention à la manière dont une femme est, et  
n'est pas,

une femme – il en faut des dispositifs pour faire

**Comment faire?**

d'un être de sexe féminin «une femme», ou  
d'un homme à la peau noire «un Noir».

L'attention à la *différence éthique*. À l'*élément*

éthique. Aux irréductibilités qui le traversent. Ce  
qui se passe entre les corps dans une occupation  
est plus intéressant que l'occupation elle-même.

*Comment faire?* veut dire que l'affrontement  
militaire avec l'Empire doit être subordonné à  
l'intensification des relations à l'intérieur de notre  
parti. Que la politique n'est qu'un certain degré  
d'intensité *au sein* de l'élément éthique. Que la  
guerre révolutionnaire ne doit plus être confondue  
avec sa représentation: le moment brut du combat.

La question du *comment*. Devenir attentif à  
l'avoir-lieu des choses, des êtres. À leur événement.

À l'obstinée et silencieuse saillance de leur  
temporalité propre

sous l'écrasement planétaire de toutes les  
temporalités

par celle de l'urgence.

Le *Que faire?* comme ignorance programmatique  
de cela. Comme formule inaugurale  
du désamour affairé.

Le *Que faire?* revient. Depuis quelques années.

Depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, plus  
que depuis Seattle. Un revival de la *critique* fait  
semblant d'affronter l'Empire  
avec les slogans, les recettes des années soixante.  
Sauf que cette fois, on simule.

On simule l'innocence, l'indignation, la bonne  
conscience et le besoin de société. On remet en  
circulation toute la vieille gamme des affects  
sociaux-démocrates. Des affects *chrétiens*.

Et à nouveau, ce sont les manifestations. Les  
manifestations tue-désir. Où il ne se passe rien.

**Contributions à la guerre en cours**

Et qui ne manifestent plus  
Que l'absence collective.  
À jamais.

Pour ceux qui ont la nostalgie de Woodstock, de la ganja, de mai 1968 et du militantisme, il y a les contre-sommets. ON a reconstitué le décor, *le possible en moins*.

Voilà ce que commande le *Que faire?* aujourd'hui : aller à l'autre bout du monde contester la marchandise globale pour revenir, après un grand bain d'unanimisme et de séparation médiatisée, se soumettre à la marchandise locale.

Au retour, c'est la photo dans le journal...

Tous seuls ensemble !... Il était une fois...

Quelle jeunesse !...

Domage pour les quelques corps vivants égarés là, cherchant en vain un espace à leur désir.

Ils en reviennent un peu plus ennuyés. Un peu plus vidés. Réduits.

De contre-sommet en contre-sommet, ils finiront bien par comprendre. Ou pas.

On ne conteste pas l'Empire sur sa gestion. On ne *critique* pas l'Empire.

On *s'oppose* à ses forces.

Là où l'on est.

Dire son avis sur telle ou telle alternative, aller là où l'ON nous appelle, cela n'a plus de sens. Il n'y a pas de projet global alternatif au projet global de l'Empire. Car il n'y a pas de projet global de l'Empire.

Il y a une *gestion impériale*.

Toute gestion est mauvaise.

Ceux qui réclament une autre société feraient mieux de commencer par voir qu'il n'y en a plus.

**Comment faire ?**

Et peut-être cesseraient-ils alors d'être des apprentis-gestionnaires.  
Des citoyens. Des citoyens *indignés*.

L'ordre global ne peut pas être pris pour ennemi. Directement.

Car l'ordre global n'a pas de lieu. Au contraire. C'est plutôt l'ordre des non-lieux.

Sa perfection n'est pas d'être global, mais d'être *globalement local*. L'ordre global est la conjuration de tout événement parce qu'il est l'occupation achevée, autoritaire du local.

On ne s'oppose à l'ordre global que *localement*.

Par l'extension des zones d'ombre sur les cartes de l'Empire. Par leur mise en contact progressive. Souterraine.

La politique qui vient. Politique de l'insurrection locale contre la gestion globale. De la présence regagnée sur l'absence à soi. Sur l'étrangeté citoyenne, impériale.

Regagnée par le vol, la fraude, le crime, l'amitié, l'inimitié, la conspiration.

*Par l'élaboration de modes de vie qui soient aussi des modes de lutte.*

Politique de l'avoir-lieu.

L'Empire *n'a pas lieu*. Il administre l'absence en faisant partout planer la menace palpable de l'intervention policière. Qui cherche dans l'Empire un adversaire auquel se mesurer trouvera l'anéantissement préventif.

Être perçu, désormais, c'est être vaincu.

Apprendre à devenir indiscernables. À nous confondre. Reprendre goût à l'anonymat, à la promiscuité.

**Contributions à la guerre en cours**

Renoncer à la distinction,  
Pour déjouer la répression :  
ménager à l'affrontement les conditions  
les plus favorables.

Devenir rusés. Devenir impitoyables. Et pour cela,  
devenir quelconques.

*Comment faire ?* est la question des enfants perdus.  
Ceux à qui l'on n'a pas dit. Ceux qui ont les gestes  
mal assurés. À qui rien n'a été *donné*. Dont la  
créaturalité, l'errance ne cesse de se trahir.

La révolte qui vient est la révolte des enfants perdus.  
Le fil de la transmission historique a été rompu.

Même la tradition révolutionnaire

nous laisse orphelins. Le mouvement ouvrier  
surtout. Le mouvement ouvrier qui s'est retourné  
en instrument d'une intégration supérieure au  
Processus. Au nouveau Processus, cybernétique,  
de valorisation sociale.

En 1978, c'est en son nom que le PCI, le « parti aux  
mains propres », lançait  
la chasse à l'Autonome.

Au nom de sa conception classiste du prolétariat,  
de sa mystique de la société, du respect du travail,  
de l'utile et de la décence.

Au nom de la défense des « acquis démocratiques »  
et de l'État de droit.

Le mouvement ouvrier qui se sera survécu  
dans l'opéraïsme.

Seule critique existante du capitalisme *du point de  
vue de la Mobilisation Totale*.

Doctrines redoutables et paradoxales,  
qui aura sauvé l'objectivisme marxiste en ne  
parlant plus que de « subjectivité ».

Qui aura porté à un raffinement inédit la  
dénégation du *comment*.

La résorption du geste dans son produit.

**Comment faire ?**

L'urticaire du *futur antérieur*.  
De ce que toute chose *aura été*.

La critique est devenue vaine. La critique est  
devenue vaine parce qu'elle équivaut à une  
absence. Quant à l'ordre dominant, tout le monde  
sait à quoi s'en tenir. Nous n'avons plus besoin de  
théorie *critique*. Nous n'avons plus besoin de  
professeurs. La critique roule pour la domination,  
désormais. *Même la critique de la domination*.

Elle reproduit l'absence. Elle nous parle de là où  
nous ne sommes pas. Elle nous propulse ailleurs.

Elle nous consomme. Elle est lâche.

Et reste bien à l'abri

quand elle nous envoie au carnage.

Secrètement amoureuse de son objet, elle ne cesse  
de nous mentir.

D'où les si courtes idylles entre prolétaires et  
intellectuels engagés.

Ces mariages de *raison* où l'on n'a la même idée ni  
du plaisir ni de la liberté.

Plutôt que de nouvelles critiques, c'est de nouvelles  
cartographies

que nous avons besoin.

Des cartographies non de l'Empire, mais des lignes  
de fuite hors de lui.

Comment faire ? Nous avons besoin de cartes. Non  
pas de cartes de ce qui est hors carte.

Mais de cartes de navigation. De cartes *maritimes*.

D'outils d'*orientation*. Qui ne cherchent pas à dire,  
à représenter ce qu'il y a

à l'intérieur des différents archipels de la désertion,  
mais nous indiquent comment les rejoindre.

Des *portulans*.

### III

NOUS SOMMES le mardi 17 septembre 1996, peu avant l'aube. Le ROS (Regroupement Opérationnel Spécial) coordonne dans toute la péninsule l'arrestation de 70 anarchistes italiens.

Il s'agit de mettre un terme à 15 ans d'enquêtes infructueuses au sujet des anarchistes insurrectionalistes.

La technique est connue : fabriquer un « repent », lui faire dénoncer l'existence d'une vaste organisation subversive hiérarchisée.

Puis accuser sur la base de cette création chimérique tous ceux que l'on veut neutraliser d'en faire partie.

Encore une fois assécher la mer pour prendre les poissons.

Même quand il ne s'agit que d'un étang minuscule. Et de quelques gardons.

Une « note informative de service » a échappé au ROS sur cette affaire.

Il y expose sa stratégie.

Fondé sur les principes du général Dalla Chiesa, le ROS est le type même du service impérial de contre-insurrection.

Il travaille sur la population.

### Comment faire ?

Là où une intensité s'est produite, là où quelque chose s'est passé, il est le *french doctor* de la situation. Celui qui pose, sous couvert de prophylaxie, les cordons sanitaires visant à isoler la contagion.

Ce qu'il redoute, il le dit. Dans ce document, il l'écrit. Ce qu'il redoute, c'est le « *marécage de l'anonymat politique* ».

L'Empire a peur.

L'Empire a peur que nous devenions quelconques.

Un milieu délimité,

une organisation combattante. Il ne les craint pas.

Mais une constellation expansive de squatts, de fermes autogérées, d'habitations collectives, de rassemblements *fine a se stesso*, de radios, de techniques et d'idées. L'ensemble relié par une intense circulation des corps, et des affects entre les corps. C'est une autre affaire.

La *conspiration des corps*. Non des esprits critiques, mais des *corporétés critiques*. Voilà ce que l'Empire redoute. Voilà ce qui lentement advient,

avec l'accroissement des flux de la défection sociale.

Il y a une opacité inhérente au *contact* des corps.

Et qui n'est pas compatible avec le règne impérial d'une lumière qui n'éclaire plus les choses *que pour les désintégrer*.

Les Zones d'Opacité Offensive ne sont pas à créer.

Elles sont déjà là, dans tous les rapports où survient une véritable mise en jeu des corps.

Ce qu'il faut, c'est *assumer* que nous avons part à cette opacité. Et se doter des moyens de l'étendre,

**Contributions à la guerre en cours**

de la défendre.

Partout où l'on parvient à déjouer les dispositifs impériaux, à ruiner tout le travail quotidien du Biopouvoir et du Spectacle pour exciper de la population une fraction de citoyens. Pour isoler de nouveaux *untorelli*. Dans cette indistinction reconquise

se forme spontanément  
un tissu éthique autonome,  
un plan de consistance  
sécessionniste.

Les corps s'agrègent. Retrouvent le souffle.  
Conspirent.

Que de telles zones soient vouées à l'écrasement militaire importe peu. Ce qui importe, c'est à chaque fois

de ménager une voie de retraite assez sûre. Pour se réagrèger ailleurs.

Plus tard.

Ce que sous-tendait le problème *Que faire?*, c'était le *mythe* de la grève générale.

Ce qui répond à la question *Comment faire?*, c'est la *pratique* de la GRÈVE HUMAINE.

La grève générale laissait entendre qu'il y avait une exploitation limitée

dans le temps et dans l'espace,  
une aliénation parcellaire, due à un ennemi reconnaissable, et donc vincible.

La grève humaine répond à une époque où les limites entre le travail et la vie achèvent de s'estomper.

Où consommer et survivre,  
produire des «textes subversifs» et parer aux effets les plus nocifs de la civilisation industrielle,

faire du sport, l'amour, être parent ou sous Prozac.  
*Tout est travail.*

**Comment faire ?**

Car l'Empire gère, digère, absorbe et réintègre tout ce qui vit.

Même «ce que je suis», la subjectivation que je ne démens pas *hic et nunc*,  
tout est productif.

L'Empire a tout mis au travail.

Idéalement, mon profil professionnel coïncidera avec mon propre visage.

Même s'il ne sourit pas.

Les grimaces du rebelle se vendent très bien,  
après tout.

Empire, c'est-à-dire que les moyens de production sont devenus des moyens de contrôle dans le même temps où l'inverse s'avérait.

Empire signifie que désormais le moment politique *domine*

le moment économique.

Et contre cela, la grève générale ne peut plus rien.

Ce qu'il faut opposer à l'Empire, c'est la grève humaine.

Qui ne s'attaque jamais aux rapports de production sans s'attaquer en même temps aux rapports affectifs qui les soutiennent.

Qui sape l'économie libidinale inavouable,  
restitue l'élément éthique – le *comment* – refoulé dans chaque contact entre les corps neutralisés.

La grève humaine, c'est la grève qui, là où l'ON s'attendrait

à telle ou telle réaction prévisible,

à tel ou tel ton contrit ou indigné,

PRÉFÈRE NE PAS.

Se dérobe au dispositif. Le sature, ou l'éclate.

Se reprend, préférant

*autre chose.*

Autre chose qui n'est pas circonscrit dans les possibles autorisés par le dispositif.



**Contributions à la guerre en cours**

Au guichet de tel ou tel service social, aux caisses de tel ou tel supermarché, dans une conversation polie, lors d'une intervention des flics, selon le rapport de force, la grève humaine fait consister l'espace entre les corps, pulvérise le *double bind* où ils sont pris, *les accule à la présence*.  
Il y a tout un luddisme à inventer, un luddisme des rouages humains qui font tourner le Capital.

En Italie, le féminisme radical a été une forme embryonnaire de la grève humaine. «*Plus de mères, de femmes et de filles, détruisons les familles!*» était une invitation au geste de casser les enchaînements prévus, de libérer les possibles comprimés. C'était une atteinte aux commerces affectifs foireux, à la prostitution ordinaire. C'était un appel au dépassement du couple, comme unité élémentaire de gestion de l'aliénation. Appel à une complicité, donc. Pratique intenable sans circulation, sans contagion. La grève des femmes appelait implicitement celle des hommes et des enfants, appelait à vider les usines, les écoles, les bureaux et les prisons, à réinventer pour chaque situation une autre manière d'être, un autre *comment*. L'Italie des années soixante-dix était une gigantesque zone de grève humaine. Les autoréductions, les braquages, les quartiers squattés, les manifestations armées, les radios libres, les innombrables cas de «*syndrome de Stockholm*», même les fameuses lettres de Moro détenu, vers la fin, étaient

**Comment faire ?**

des pratiques de grève humaine. Les staliniens parlaient alors d'«*irrationalité diffuse*», c'est dire.

Il y a des auteurs aussi chez qui c'est tout le temps la grève humaine. Chez Kafka, chez Walser ; ou chez Michaux, par exemple.

Acquérir *collectivement* cette faculté de secouer les familiarités. Cet art de fréquenter en soi-même l'hôte le plus inquiétant.

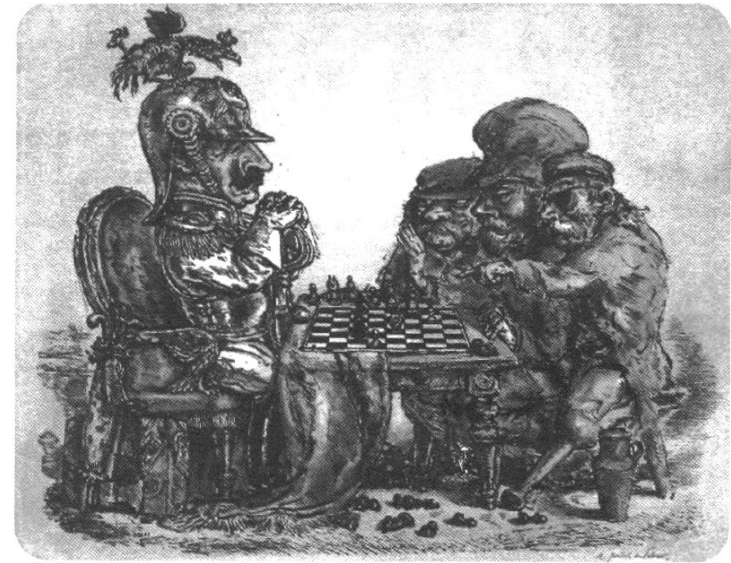
Dans la guerre présente, où le réformisme d'urgence du Capital doit prendre les habits du révolutionnaire pour se faire entendre, où les combats les plus démocrates, ceux des contre-sommets, ont recours à l'action directe, un rôle nous est réservé. Celui de martyrs de l'ordre démocratique, qui frappe préventivement tout corps qui *pourrait* frapper. Je devrais entonner la rhétorique de la victime. Puisque, c'est connu, tout le monde est victime, les oppresseurs eux-mêmes. Et savourer qu'une discrète circulation du masochisme réenchante la situation.

La grève humaine, aujourd'hui, c'est refuser de jouer le rôle de la victime.

### Contributions à la guerre en cours

S'attaquer à lui.  
Se réapproprier la violence.  
S'arroger l'impunité.  
Faire comprendre aux citoyens médusés  
*que s'ils n'entrent pas en guerre*  
*ils y sont quand même.*  
Que là où l'ON nous dit que c'est ça ou mourir, c'est  
toujours  
en réalité  
ça *et* mourir.

Ainsi,  
de grève humaine  
en grève humaine, propager  
l'insurrection,  
où il n'y a plus que,  
où nous sommes tous  
des singularités  
quelconques.



## Chez le même éditeur

Tariq Ali, *Bush à Babylone. La recolonisation de l'Irak.*

Bernard Aspe, *L'instant d'après. Projectiles pour une politique à l'état naissant.*

Alain Badiou, *Petit panthéon portatif.*

Moustapha Barghouti, *Rester sur la montagne. Entretiens sur la Palestine avec Eric Hazan.*

Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste.*

Jean Baumgarten, *Un léger incident ferroviaire. Récit autobiographique.*

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Daniel Bensaïd, *Les dépossédés. Karl Marx, les voleurs de bois et le droit des pauvres.*

Auguste Blanqui, *Maintenant, il faut des armes. Textes présentés par Dominique Le Nuz.*

Erik Blondin, *Journal d'un gardien de la paix.*

Marie-Hélène Bourcier, *Sexpolitique. Queer Zones 2.*

Alain Brossat, *Pour en finir avec la prison.*

Pilar Calveiro, *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine.*

Patrick Chariot, *En garde à vue. Médecin dans les locaux de police.*

Ismahane Chouder, Malika Latrèche, Pierre Tévanian, *Les filles voilées parlent.*

Cimade, *Votre voisin n'a pas de papiers. Paroles d'étrangers.*

Comité invisible, *L'insurrection qui vient.*

Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*

Raymond Depardon, *Images politiques.*

Jean-Pierre Faye, Michèle Cohen-Halimi, *L'histoire cachée du nihilisme. Jacobi, Dostoïevski, Heidegger, Nietzsche.*

Norman G. Finkelstein, *L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs.*

Charles Fourier, *Vers une enfance majeure. Textes présentés par René Schérer.*

Françoise Fromont, *La campagne des Halles. Les nouveaux malheurs de Paris.*

Irit Gal et Ilana Hammerman, *De Beyrouth à Jénine. Témoignages de soldats israéliens sur la guerre du Liban.*

Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée.*

Nacira Guénif-Souilamas (dir.), *La république mise à nu par son immigration.*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza, chronique 1993-1996.*

Amira Hass, *Correspondante à Ramallah.*

Eric Hazan, *Chronique de la guerre civile.*

Eric Hazan, *Notes sur l'occupation. Naplouse, Kalkilyia, Hébron.*

Sadri Khiari, *La contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy.*

Rashid Khalidi, *L'identité palestinienne. La construction d'une conscience nationale moderne.*

Yitzhak Laor, *Le nouveau philo-sémitisme européen et le « camp de la paix » en Israël.*

Gilles Magniont, Yann Fastier, *Avec la langue. Chroniques du « Matricule des anges »*

Karl Marx, *Sur la question juive. Présenté par Daniel Bensaïd.*

Karl Marx, Friedrich Engels, *Inventer l'inconnu. Textes sur la correspondance autour de la Commune. Précédé de « Politique de Marx » par Daniel Bensaïd.*

Louis Ménéard, *Prologue d'une révolution (fév.-juin 1848). Présenté par Maurizio Gribaudi.*

Elfriede Müller & Alexander Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

Ilan Pappé, *Les démons de la Nakbah.*

François Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848.*

Anson Rabinbach, *Le moteur humain. L'énergie, la fatigue et les origines de la modernité.*

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique.*

Jacques Rancière, *Le destin des images.*

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie.*

Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé.*

Textes rassemblés par J. Rancière & A. Faure, *La parole ouvrière 1830-1851.*

Amnon Raz-Krakotzkin, *Exil et souveraineté. Judaïsme, sionisme et pensée binationale.*

Tanya Reinhart, *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948.*

Tanya Reinhart, *L'héritage de Sharon. Détruire la Palestine, suite.*

Robespierre, *Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis.*

Julie Roux, *Inévitablement (après l'école).*

Gilles Sainati & Ulrich Schalchli, *La décadence sécuritaire*

André Schiffrin, *L'édition sans éditeurs.*

André Schiffrin, *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite.*

Ella Shohat, *Le sionisme du point de vue de ses victimes juives. Les juifs orientaux en Israël.*

E.P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel.*

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne.*

Enzo Traverso, *Le passé : modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique.*

François-Xavier Vershave & Philippe Hauser, *Au mépris des peuples. Le néocolonialisme franco-africain.*

Louis-René Villermé, *La mortalité dans les divers quartiers de Paris.*

Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski, *À tombeau ouvert. La crise de la société israélienne.*

Michel Warschawski (dir.), *La révolution sioniste est morte. Voix israéliennes contre l'occupation, 1967-2007.*

Michel Warschawski, *Programmer le désastre. La politique israélienne à l'œuvre.*

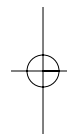
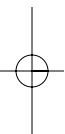
Eyal Weizman, *À travers les murs. L'architecture de la nouvelle guerre urbaine.*

Slavoj Žižek, *Mao. De la pratique et de la contradiction.*

Collectif, *Le livre : que faire ?*

Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaïd, Wendy Brown, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière, Kristin Ross, Slavoj Žižek, *Démocratie, dans quel état ?*





Cet ouvrage a été reproduit et achevé  
d'imprimer par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
en mars 2009.

Numéro d'impression : XXXXXXXX

Dépôt légal : avril 2009.

Imprimé en France.

